

Collection J. ROLAND et E. DUCHESNE

APERÇU

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

à l'usage des Athénées et Collèges

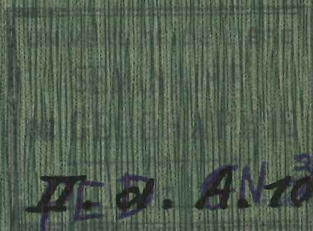
(CLASSE DE SEPTIÈME)

—♦—
NOUVELLE ÉDITION

REVUE PAR

Joseph HALKIN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE



Maison d'Éditions AD. WESMAEL-CHARLIER
(Soc. An.)

Rue de Fer, 81, NAMUR

Collection J. ROLAND et E. DUCHESNE

APERÇU
D'HISTOIRE UNIVERSELLE

à l'usage des Athénées et Collèges

(CLASSE DE SEPTIÈME)

NOUVELLE ÉDITION

REVUE PAR

Joseph HALKIN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE



NAMUR

Maison d'Éditions AD. WESMAEL-CHARLIER

(Société Anonyme)

81. RUE DE FER, 81

1922

20 JAN. 2003

32-4-366 56 32

2, Allée du 6 Août, - 1. 00 LIÈGE 1 (BELGIQUE)

Fax 32-4-366 65 30

UNIVERSITÄT
INSTITUT
UNIVERSITÄT
SALT

DE LIÈGE
GEOGRAPHIE
Bibliothèque
B11 (P12)

PED:GN.3

PROPRIÉTÉ.

INTRODUCTION.

Temps préhistoriques et temps historiques. — L'histoire d'une nation ou d'un peuple commence au moment où apparaissent les premiers documents historiques relatifs à cette nation ou à ce peuple; toute la période qui précède s'appelle les *temps préhistoriques*.

I. — LES TEMPS PRÉHISTORIQUES.

Leur durée. — Il n'est pas possible de préciser le nombre d'années qui nous séparent du moment de l'apparition de l'homme sur la Terre.

La tradition biblique. — Dans un chapitre intitulé *Genèse*, c'est-à-dire création, la Bible rapporte la tradition la plus ancienne sur l'origine de la Terre et de l'homme, sans cependant fixer de chronologie absolument certaine.

D'après la tradition biblique, Dieu créa successivement le Ciel, la Terre et l'homme; Adam et Ève furent les premiers êtres humains; ils vécurent d'abord dans le Paradis, puis, punis de leur désobéissance, ils durent cultiver la terre. Ils eurent, entre autres enfants, trois fils : Caïn, Abel et Seth. Le genre humain se corrompit bientôt et Dieu le détruisit presque en entier par une grande inondation, le *déluge*, n'épargnant que Noé et sa famille.

Noé eut trois fils, Sem, Cham et Japhet, qui furent la souche des Sémites, des Chamites et des Japhétites. Ceux-ci se divisèrent en peuples et tribus et fondèrent les premiers *États*.

Divisions des temps préhistoriques. — Ils comprennent :

a) La période paléolithique (les outils et les armes sont principalement en pierre taillée).

b) La période néolithique (les outils et les armes sont principalement en pierre polie).

c) L'âge des métaux ou périodes du cuivre, du bronze et du fer.

État social des premiers peuples. — Dans les temps très anciens, les trois formes principales d'organisation des peuples sont celles des peuples chasseurs, des peuples pasteurs et des peuples agriculteurs.

a) Les peuples chasseurs vivaient presque exclusivement du produit de la chasse et de la pêche, de la cueillette des fruits sauvages et de la recherche des racines.

L'homme, errant dans les forêts, dut défendre sa vie contre les dangers qui l'entouraient de toutes parts : ses premières armes furent la branche arrachée au tronc de l'arbre, une grosse pierre, un caillou aigu ou tranchant. Ses aliments, il les trouva dans la chair, le sang et la moelle des animaux qu'il tuait en les capturant; ce furent aussi les poissons qui remplissaient les rivières, les fruits qui couvraient les arbres et les buissons, les œufs des oiseaux et les rayons de miel qu'il savait découvrir dans le creux des arbres. Il eut pour premiers vêtements la peau des animaux sauvages, les larges feuilles et les écorces des arbres. Il chercha son premier gîte au pied d'un arbre ou dans ses branches; au bord de la

source dont il partageait les eaux limpides avec les bêtes de la forêt, dans les anfractuosités naturelles des rochers, les grottes et les cavernes, dans des huttes de branchages qu'il calfeutra avec de la mousse ou de la terre battue, dans des cabanes construites sur pilotis enfoncés à peu de distance de la rive d'un lac.

b) Les peuples pasteurs ou nomades vivaient du produit de l'élevage du bétail.

Malgré son habileté à la chasse, l'homme dut souvent endurer les horreurs de la faim; il n'en fut pas de même quand il eut réussi à apprivoiser quelques animaux. Il eut alors en abondance la chair, le laitage et, plus tard, les étoffes quand il sut filer la laine de ses moutons. Sa principale occupation fut de faire paître son troupeau : il était alors berger ou pasteur. Il se fixait, pour quelque temps, dans les contrées renfermant de gras pâturages, puis, l'herbe y étant épuisée, il partait à la recherche de nouvelles prairies. Il ne bâtissait point de maison : il vivait sous la tente, qu'il pliait et emportait avec lui, à chaque déplacement. Les pasteurs formaient des tribus patriarcales nomades, c'est-à-dire voyageant d'une région à l'autre, avec leurs familles, leurs tentes, leurs ustensiles en bois et leurs troupeaux.

c) Les peuples agriculteurs ou sédentaires vivaient surtout des produits de la culture de la terre.

La connaissance du blé et d'autres céréales, la domestication des animaux pouvant aider à la culture, la possession de terres fertiles, poussèrent l'homme à ensemercer la terre, à sélectionner les graines, à se livrer au jardinage et à une culture du sol plus intensive. Il s'établit à demeure près de ses champs cultivés, fonda des bourgades et des villes dans lesquelles les humains se fixèrent.

II. — LES TEMPS HISTORIQUES.

Les sources de l'histoire. — L'histoire de chaque peuple, de chaque nation, de chaque État commence au moment où, pour la première fois, des documents historiques nous fournissent sur eux des renseignements. Ces documents sont : des édifices, des monuments, des tombeaux, des médailles, des statues, des inscriptions, des manuscrits leur ayant appartenu ou parlant d'eux. Il arrive aussi que ces premiers documents nous sont livrés par un peuple voisin : ainsi les premiers Belges dont fait mention l'histoire ne nous sont guère connus que par des témoignages d'auteurs latins.

Mais bientôt dans chaque nation un peu civilisée, les sources historiques deviennent plus nombreuses, plus explicites et plus importantes : actes de l'autorité (lois, édits, chartes, règlements, sentences, etc.), récits de chroniqueurs et d'annalistes, inscriptions sur monuments, traités de paix et de commerce, enfin des études d'histoire générale ou locale.

Les faits les plus anciens attestés par des documents historiques ne remontent guère au delà de 5000 ans avant le Christ, soit environ 70 siècles avant l'époque actuelle. Ainsi l'histoire proprement dite ne comprend que la période la plus récente de l'histoire de l'humanité.

Les ères de l'histoire. — Dans cette longue succession de siècles, il a fallu prendre un point de départ pour commencer à compter les années. Les divers peuples ont choisi, pour cela, quelque événement important de leur histoire : ils ont adopté une ère particulière. — Ainsi l'ère chrétienne, qui est la nôtre, commence à la naissance de Jésus-Christ, et compte actuellement 1923 ans. — Les Juifs comptèrent d'abord par cycles de

cinquante années et n'avaient point adopté d'ère fixe. Parfois un fait de leur histoire, la captivité de Babylone ou la reconstruction du Temple, leur servit de point de départ. Depuis une époque relativement récente, le ^x^e siècle, les Juifs comptent les années à partir de la création du monde, suivant leur interprétation particulière de la Bible. Le 25 septembre 1922 de l'ère chrétienne correspond au premier jour de l'année 5683 de l'ère juive actuelle. — Les Grecs comptèrent les années par *olympiades* ou périodes de quatre ans, à partir de l'an 776 avant J.-C. : en juillet 1922 de l'ère chrétienne commence la deuxième année de la 675^e olympiade. — L'ère romaine commence à la fondation de Rome, en 753 avant J.-C. — L'ère musulmane a pour point de départ l'hégire, ou fuite de Mahomet de La Mecque à Médine, en 622 après J.-C., de sorte que les Mahométans d'aujourd'hui se disent être au ^{xiv}^e siècle, alors que nous disons que nous sommes au ^{xx}^e : le 26 septembre 1922 de l'ère chrétienne est le premier jour de l'année 1341 de l'ère musulmane, suivant l'usage de Constantinople.

Marche de la civilisation. — Pendant cet espace historique de sept mille années, diverses civilisations ont brillé dans différentes régions du globe et à des époques variées : probablement développée d'abord dans l'Inde, la civilisation s'est ensuite manifestée en Chine, dans l'Asie occidentale et dans l'Afrique du Nord-Est, chez les Chinois, les Assyriens, les Babyloniens, les Perses et les Égyptiens. Plus tard, elle se concentra plus particulièrement dans le bassin de la Méditerranée, chez les Phéniciens, les Juifs, les Grecs et les Romains. Et jusqu'alors elle fut nationale. — Puis, naquit la civilisation chrétienne qui se répandit dans toute l'Europe occidentale principalement, et qui alla se développant, influençant chaque jour un plus grand

nombre de peuples. — Grâce aux découvertes des deux derniers siècles, la civilisation chrétienne vit grandir de plus en plus son domaine; les relations plus fréquentes entre peuples, le développement économique et surtout la propagation de principes et d'idées cosmopolites ont donné à la civilisation, au xx^{e} siècle, un caractère d'universalité que les âges précédents ne connurent pas. — L'humanité marche à grands pas vers une civilisation unique, formée de la civilisation européenne à la base, laquelle, au point de vue moral et religieux, est chrétienne, et se caractérise par ses grands principes d'altruisme et de charité.

Grandes divisions de l'histoire. — On divise généralement l'histoire en quatre grandes périodes :

1^o *L'histoire ancienne*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident, en 476 après J.-C.;

2^o *L'histoire du moyen âge*, depuis les invasions des Barbares jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (476-1453);

3^o *L'histoire moderne*, depuis ce dernier fait jusqu'à la Révolution française (1453-1789);

4^o *L'histoire contemporaine*, laquelle commence habituellement avec la Révolution française et va jusqu'à nos jours (1789-1922).

L'histoire ancienne comprend, à dater de l'apparition des premiers empires, 55 siècles; le moyen âge, 19 siècles; l'histoire moderne, $3 \frac{1}{4}$ siècles; l'histoire contemporaine, $1 \frac{1}{4}$ siècle.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE

COMPRENANT :

- I. Les Chinois (depuis 3000 environ avant J.-C.).
- II. Les Hindous (depuis 3000 environ avant J.-C.).
- III. Les Égyptiens (5000 environ à 525 avant J.-C.).
- IV. Les Assyro-Chaldéens (2000 environ à 536 avant J.-C.).
- V. Les Juifs (1800 avant J.-C. à 70 après J.-C.).
- VI. Les Phéniciens (1900-332 avant J.-C.).
- VII. Les Perses (560-330 avant J.-C.).
- VIII. Les Grecs (2000-146 avant J.-C.).
- IX. L'empire macédonien (360-301 avant J.-C.).
- X. L'Égypte des Ptolémées (301-30 avant J.-C.).
- XI. Les Carthaginois (860-146 avant J.-C.).
- XII. Les Romains (753 avant J.-C. à 476 après J.-C.).

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE MONDE ANCIEN.

Le vaste désert de sable qui traverse l'ancien continent de l'ouest à l'est, depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'en Mongolie, est coupé en deux endroits par des vallées que fertilisent des fleuves importants : le Nil en Égypte, l'Euphrate et le Tigre en Chaldée. Dans ces deux grandes oasis apparurent, aux âges les plus reculés, les premiers peuples fondateurs d'empires ou célèbres par leur antique civilisation : les *Égyptiens*, les *Assyriens* et les *Babyloniens*. — Plus à l'Orient, deux grandes plaines, l'*Inde* et la *Chine*, devinrent de bonne heure également des centres de population : elles sont aujourd'hui de véritables fourmilières humaines. — Plus tard, le peuple des *Juifs* prospéra sur une terre ingrate, et les *Phéniciens*, peuple de navigateurs et de commerçants établis le long du rivage asiatique de la Méditerranée, créèrent, dans les mers alors connues, un grand empire colonial. — Toutes ces nationalités furent ensuite absorbées dans l'immense monarchie des *Perses*, puis dans celle d'*Alexandre le Grand*. — De l'Orient, la civilisation passa en Europe dans les pays riverains de la Méditerranée : elle fleurit en *Grèce*, où elle engendra des merveilles, ensuite à *Rome*, d'où elle se propagea dans toute l'Europe occidentale.

CHAPITRE I.

LES CHINOIS.

I. La Chine. — La Chine est une immense contrée située à l'est de l'Asie. Elle égale presque l'Europe en étendue et en population : elle renferme environ 400 millions d'habitants. — Elle est arrosée par deux grands cours d'eau, le fleuve *Jaune* ou Hoang-ho et le fleuve *Bleu* ou Yang-tsé; elle comprend, à l'est, de vastes plaines très fertiles, où l'on récolte en abondance le riz, le thé et le coton. — La Chine a pour capitale *Pékin*; elle compte un grand nombre d'autres villes très peuplées, telles que *Canton*, *Shang-hai*, *Han-kow* et *Nankin*.

II. Hommes et faits remarquables. — L'histoire des Chinois remonte à une très haute antiquité, à plus de 3000 ans avant J.-C. Leur empire est, avec celui des Pharaons, la plus ancienne monarchie connue, et de nombreuses dynasties s'y sont succédées. — Vers l'an 500 avant J.-C., le philosophe *Confucius* fit connaître sa doctrine au peuple chinois; trois siècles plus tard, on bâtit la *Grande Muraille*, destinée à préserver le pays des invasions des Mongols. — La Chine resta inconnue des Européens jusqu'au XIII^e siècle, et même les ports chinois ne sont ouverts aux navires étrangers que depuis 1860.

III. Civilisation. — Les Chinois étaient civilisés bien avant les peuples de l'Europe. A une époque où l'histoire ne fait encore mention d'aucun État européen, on connaissait en Chine la boussole, la poudre, la porcelaine, la soie et l'imprimerie au moyen de planches gravées. *Mais les Chinois n'ont su perfectionner aucune de ces inventions* : depuis de longs siècles, ils sont restés stationnaires dans la voie du progrès. — Leur religion actuelle est la doctrine de Confucius, qui recommande

surtout la piété filiale, le respect des vieillards et le culte des morts. La langue des lettrés est très riche et leur écriture se compose de plus de 80.000 signes différents. — La principale industrie des Chinois consiste dans la fabrication des soieries, des fleurs artificielles, des objets en porcelaine, en laque ou en ivoire. Leurs jardins sont magnifiques; leurs constructions, très légères, ont ordinairement un toit relevé sur les bords. Parmi les plus remarquables, on citait la fameuse *Tour de porcelaine*, détruite en 1864, ainsi appelée parce qu'elle était entièrement recouverte de plaques de porcelaine.

CHAPITRE II.

LES HINDOUS.

I. *L'Inde.* — L'Inde est située au sud de l'Asie. Elle comprend deux grandes régions, séparées par l'immense golfe de Bengale : l'*Indo-Chine*, à l'est, et l'*Hindoustan*, à l'ouest. Au nord de cette dernière contrée, les monts *Himalaya* s'élèvent comme une barrière infranchissable; au sud, se trouve la grande et belle île de *Ceylan*. — L'Hindoustan est traversé par des fleuves puissants, tels que l'*Indus* et le *Gange*, grossis eux-mêmes par une foule d'affluents. Aussi ce pays est-il une des régions les plus fertiles du globe : le riz, l'arbre à thé, le cotonnier et la canne à sucre y croissent presque sans culture; on y trouve encore des plantes tinctoriales, comme l'indigo, et des arbres précieux, comme le santal et le palmier. — Le sol renferme des mines d'or, de diamants et d'autres pierres précieuses, connues dès la plus haute antiquité. — Les éléphants y vivent en grand nombre, et l'homme les a dressés à son service; mais on y rencontre aussi une foule d'animaux mal-faisants, tels que le tigre, la panthère, le gavial ou crocodile du Gange, et beaucoup de serpents venimeux.

II. Son histoire. — L'Inde a été habitée dès les âges les plus reculés et elle a été le siège de puissants empires. Dans l'antiquité, elle fut visitée par les Égyptiens et les Phéniciens, qui s'y rendaient par la mer Rouge et la mer Érythrée, et en rapportaient de l'or, de l'ivoire et des parfums. — Comme la Chine, elle resta longtemps inconnue des Européens; en 1498, les Portugais y abordèrent en contournant l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, et y fondèrent plusieurs comptoirs de commerce. D'autres nations les imitèrent; mais, au siècle dernier, la plupart des colonies de l'Inde tombèrent au pouvoir de l'Angleterre : celle-ci possède aujourd'hui presque tout l'Hindoustan et elle en retire d'immenses richesses. La France possède une grande partie de l'Indo-Chine.

III. La civilisation hindoue. — L'Inde est actuellement regardée comme le berceau des civilisations qui ont fleuri plus tard en Occident : la plupart des langues de l'Europe sont des langues sœurs de celle de l'Inde. — Depuis longtemps, deux religions sont pratiquées dans ce pays : le *brahmanisme*, qui reconnaît pour Être suprême Brahma, et le *bouddhisme*, prêché par Bouddha, environ 600 ans avant J.-C. La première enseigne l'immortalité de l'âme, prescrit les ablutions dans le Gange et le respect des animaux sacrés, comme la vache et l'éléphant; elle consacre aussi la division de la population en castes : la plus élevée est celle des *brahmanes*, ou prêtres; au dernier degré de l'échelle sociale se trouvent les *parias*, qui sont regardés comme les êtres les plus méprisables. — La langue primitive de l'Inde, le *sanskrit*, est aujourd'hui une langue morte : c'est dans cette langue que sont écrits les livres sacrés ou *Védas*, et de longs poèmes, comme le *Râmâyana*. — L'architecture de l'Inde est aussi fort remarquable : des temples très anciens, dont plusieurs sont recouverts par la puissante végétation des tropiques, ont été retrouvés dans ce pays et dans les îles voisines. Parmi les plus beaux, on cite celui d'*Éléphanta*, puis celui d'*Ellora*, taillé entièrement dans le roc et supporté par quatre rangées d'énormes éléphants de pierre.

CHAPITRE III.

LES ÉGYPTIENS.

DURÉE : 5000 environ à 525 avant J.-C. : 45 siècles.

I. — L'ÉGYPTE.

Bornes et divisions. — L'Égypte est située au nord-est de l'Afrique. A l'est, l'isthme de Suez et la mer Rouge la séparent de l'Arabie; au sud, se trouve l'Éthiopie; à l'ouest, s'étendent les grands déserts sablonneux de la Libye; au nord, elle est baignée par la Méditerranée. — Elle se divisait anciennement en trois régions : au sud, la haute Égypte ou *Thébaïde*, où se trouvait la ville de *Thèbes*; au centre, la moyenne Égypte, dont la ville principale était *Memphis*; au nord, la basse Égypte ou *Delta*, vaste plaine marécageuse, formée par les bras du Nil à son embouchure.

Le Nil. — La seule région fertile de l'Égypte est la vallée du Nil, longue d'environ 200 lieues, large tout au plus de 5 à 20 kilomètres, sauf dans sa partie septentrionale où elle s'évase en un delta triangulaire : le fleuve coule entre deux chaînes de collines, la chaîne *Arabique*, à l'est, et la chaîne *Libyque*, à l'ouest. — L'Égypte, a dit l'historien grec *Hérodote*, est un présent du Nil; sans ce fleuve, elle ne serait qu'un affreux désert; grâce à lui, elle a été habitée et civilisée aux âges les plus reculés. — Sorti des grands lacs de l'Afrique centrale, le Nil grossit chaque année en été, par suite des pluies torrentielles qui tombent dans la région équatoriale. Il déborde en Égypte au mois de juillet et couvre toute la vallée pendant trois mois; ses eaux se retirent en octobre, laissant un limon gras et noir, qui constitue un excellent engrais. On met alors les terres en culture et l'on peut en tirer, en une année, plusieurs récoltes successives. Quant aux

villages, ils sont bâtis sur des monticules élevés par les hommes, et, lors des inondations, ils apparaissent comme une suite d'îlots, que des digues et des chaussées reliaient entre eux.

II. — HOMMES ET FAITS REMARQUABLES.

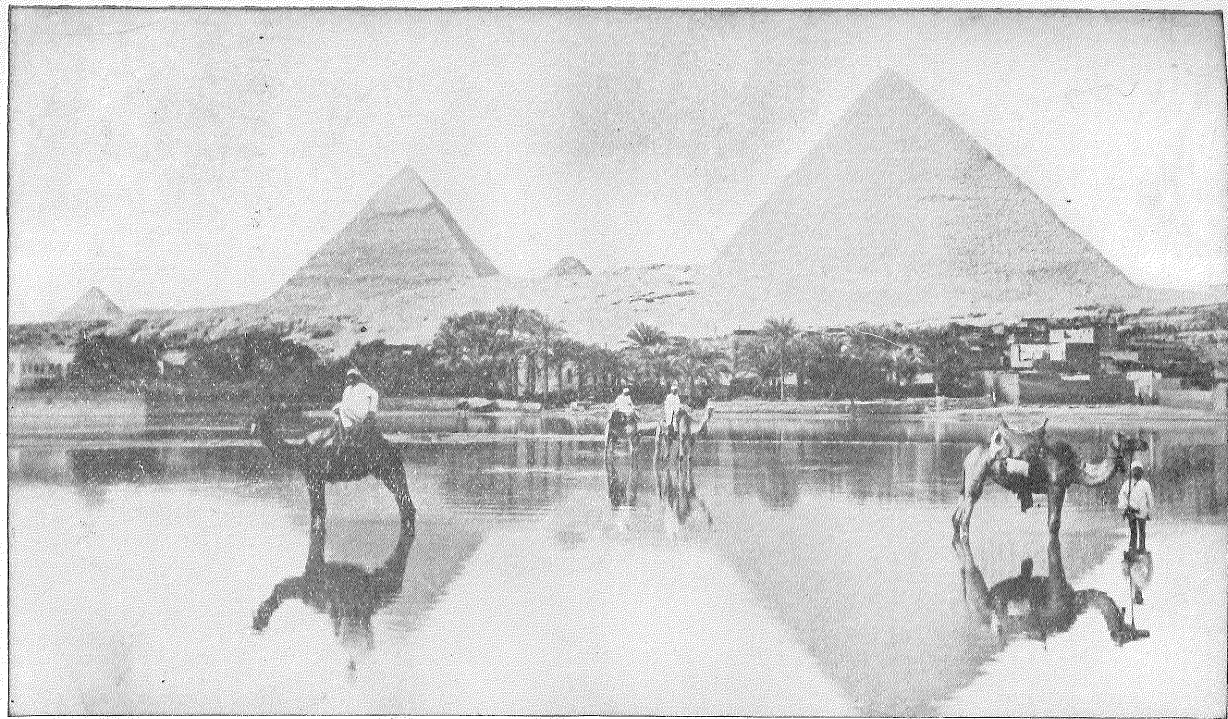
Ménès; Khéops; Ramsès II ou Sésostris; Nécho. — Les premiers habitants de l'Égypte, attirés par la fertilité du sol, se fixèrent dans la vallée du Nil. Plus tard, *Ménès* réunit sous son autorité la haute et la basse Égypte, bâtit Memphis, 5000 ans environ avant notre ère, et en fit sa capitale. Il fut le premier pharaon. — Parmi ses successeurs, les uns élevèrent, à l'ouest du Nil, les fameuses *pyramides* d'Égypte, pour leur servir de sépulture; tel *Khéops*. Un autre fit creuser le lac *Mæris*, vaste réservoir qui recevait les eaux du Nil quand elles étaient trop abondantes, pour les distribuer ensuite par des canaux, dans les temps de sécheresse. — L'Égypte était alors très prospère; mais elle devint surtout florissante au *xiv^e* siècle sous le règne de *Ramsès II* ou *Sésostris*. Ce pharaon soumit tous les peuples voisins et fonda ainsi un grand empire égyptien; puis, avec l'or et les bras des vaincus, il fit creuser de nouveaux canaux pour irriguer les terres; il érigea à Thèbes, sa capitale, des temples, comme celui de *Louqsor*, et des palais somptueux, et bâtit une muraille de Péluse à Héliopolis. — Plus tard, le roi *Nécho* entreprit de relier, par un canal, le Nil à la mer Rouge, et, sous son règne, des navigateurs phéniciens à son service firent, pour la première fois, le tour de l'Afrique. — En 525, l'Égypte fut conquise par Cambyse, fils de Cyrus, et devint une province de l'empire des Perses. La domination persane dura deux siècles. Vainqueur des Perses, le roi de Macédoine Alexandre le Grand incorpora l'Égypte dans ses États, en 331, et y bâtit Alexandrie. — Lors du démembrement de l'empire d'Alexandre, le pays des pharaons redevint un État indépendant et prospère sous la dynastie grecque des *Ptolémées*. Ceux-ci occupèrent le trône jusqu'en l'an 30 avant Jésus-Christ. Après le règne du dernier Ptolémée et de sa sœur *Cléopâtre*, l'Égypte fut réduite en province romaine (voir page 43).

III. — LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE.

Gouvernement. — Le gouvernement de l'Égypte était une monarchie absolue : le roi pouvait disposer, à son gré, de la vie et des biens de ses sujets. — La population était divisée en plusieurs classes, dont la plus élevée, celle des prêtres, jouissait d'une grande autorité.

Religion. — Les Égyptiens avaient un grand nombre de divinités, dont la principale était *Osiris*. Il était vénéré sous la forme d'un taureau sacré, le *taureau Apis*, que l'on reconnaissait à certains signes, comme un triangle blanc sur le front et, sur le dos, une tache noire figurant un vautour aux ailes éployées. A sa mort, l'Égypte était plongée dans un deuil profond, auquel succédait une allégresse universelle dès qu'on avait découvert un nouvel Apis. — D'autres animaux étaient également consacrés à des divinités diverses : le chien, le chat, l'ibis, l'épervier, le crocodile, l'ichneumon ou rat de Pharaon. Enfin, certaines plantes même étaient sacrées, telles que le lotus. — Les Égyptiens croyaient à la survivance de l'âme et à ses migrations successives (*métempsychose*). Dans la croyance que l'âme purifiée par une suite d'épreuves reprenait un jour possession du corps, ils mettaient un soin extrême à empêcher la décomposition des cadavres. Ils embaumaient leurs morts, les entouraient de bandellettes et les mettaient dans des *sarcophages* qu'ils déposaient dans les *hypogées*, souterrains creusés sous les hauteurs voisines. Avec le temps, ces corps se sont desséchés et noircis, et nous les retrouvons aujourd'hui à l'état de *momies*.

LES ÉGYPTIENS. — *Les grandes pyramides et l'inondation* (fig. 1). — Les trois pyramides les plus élevées, dites de Gizeh, se dressent à quatorze kilomètres à l'ouest du Caire, au seuil du plateau rocheux de Libye. A leur pied, s'étend la vallée du Nil, que la photographie ci-jointe représente durant la période d'inondation.



AP

Fig. 1. — Les grandes pyramides et l'inondation,

Industrie et commerce. — La principale occupation des Égyptiens était, comme aujourd'hui encore, l'agriculture. Ils savaient aussi construire des navires, fabriquer de la toile d'une extrême finesse, de riches étoffes, des broderies d'or et d'argent, des parfums et des vases d'un grand prix. Les trésors et les bijoux retrouvés dans leurs tombeaux témoignent de leur richesse et de leur habileté. Avec la tige, découpée en tranches, d'un arbuste nommé *papyrus*, ils préparaient une sorte de papier à écrire. — Ils faisaient le commerce avec les peuples voisins, soit par terre au moyen de caravanes, soit par eau au moyen de bateaux à voile triangulaire sillonnant le Nil, la mer Rouge et la mer Méditerranée.

Sciences et arts. — Les Égyptiens étaient versés dans l'astronomie, la médecine, l'architecture, la sculpture, la géométrie, l'arpentage. Leur génie se révèle surtout dans leur architecture, dont les formes étranges et les proportions colossales ont quelque chose de saisissant. Ce qui frappe dans les monuments égyptiens, c'est leur durée, autant que leur masse. — Leur écriture se composait de signes ou caractères représentant des êtres animés ou divers emblèmes, comme le lion, l'œil, le soleil, etc. : on les appelle *hiéroglyphes*, et on les retrouve tracés sur *papyrus* ou gravés sur les monuments publics.

Monuments. — Un grand nombre de ces monuments sont restés debout et témoignent de la puissante civilisation des Égyptiens. Ce sont : les *pyramides*, dont la plus élevée, celle de Khéops, a 137 mètres de hauteur; — des *obélisques*, colonnes à quatre faces, terminées en pointe et formées d'une seule pierre (*monolithe*) : l'obélisque de *Louqsor*, ramené d'Égypte à Paris, où il s'élève sur la place de la Concorde, est en granit rose et a 23 mètres de hauteur; — des *sphinx*, statues de lions à tête humaine, placés à l'entrée des villes, des tombeaux et des monuments : celui de Gizeh, au pied des grandes pyramides, mesure près de 30 mètres de longueur et sa tête est haute de 8 mètres; — des temples magnifiques, des colonnades et de

riches tombeaux, retrouvés à Thèbes et aux environs, principalement à *Louqsor* et à *Karnak*, villages actuels situés sur l'emplacement de cette ville merveilleuse.

CHAPITRE IV.

LES ASSYRIENS ET LES BABYLONIENS.

DURÉE : 2000 environ à 536 avant J.-C. : 15 siècles.

I. — LE PAYS.

Situation et bornes. — Au nord de l'Arabie et du golfe Persique s'étend une vaste plaine, en grande partie sablonneuse; des chaînes de montagnes la séparent de la Méditerranée à l'ouest, de la mer Noire et de la mer Caspienne au nord.

Le Tigre et l'Euphrate. — Cette plaine ne serait partout qu'un immense désert si elle n'était traversée par deux grands fleuves, le *Tigre* et l'*Euphrate*, qui se réunissent avant de se jeter dans le golfe Persique. Comme le Nil en Égypte, ils fertilisent les régions qu'ils parcourent : c'est sur leurs bords que se fixèrent les premiers habitants de la contrée, et que s'élevèrent les premières villes et les premiers empires de l'Asie occidentale. — Le pays situé dans le bassin supérieur du Tigre était l'*Assyrie*, qui avait pour capitale *Ninive*; — la région comprise entre les deux fleuves était la *Mésopotamie*; — enfin, vers le confluent du Tigre et de l'Euphrate, s'étendait la *Babylonie* ou *Chaldée*, avec *Babylone* pour capitale.

II. — HOMMES ET FAITS REMARQUABLES.

L'empire assyrien. — Au ^{xiv}^e siècle avant J.-C., l'empire assyrien s'étendait sur toute l'Asie occidentale, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Indus. Ninive, sa capitale, était l'une des plus belles villes de l'Orient; mais elle fut prise et détruite de fond en comble, en 625, par le roi de Babylone, et l'empire assyrien finit avec elle.

L'empire chaldéen. — Il fut remplacé par l'empire chaldéen ou babylonien, qui devint surtout puissant sous *Nabuchodonosor*. A la suite d'une révolte des Juifs, ce monarque s'empara de Jérusalem et emmena le peuple en captivité sur les bords de l'Euphrate. Après lui, son empire s'affaiblit : en 536, Cyrus, roi des Perses, prit Babylone et mit fin à l'empire chaldéen.

III. — LA CIVILISATION CHALDÉENNE.

Religion et gouvernement. — Les Chaldéens, comme les Assyriens, adoraient les astres, et principalement le soleil et la lune. Le dieu suprême était *Baal* ou *Bel*. — Les prêtres se livraient à la magie et pratiquaient l'astrologie, c'est-à-dire l'art mensonger de prédire l'avenir d'après les astres. — Les rois étaient maîtres absolus de leurs sujets; ils les traitaient comme des esclaves.

Écriture. — De même que les savants peuvent lire les hiéroglyphes des Égyptiens, ils déchiffrent, aujourd'hui, l'écriture des Chaldéens. Celle-ci est composée de caractères *cunéiformes*, c'est-à-dire ayant la forme d'un *coin* (à fendre le bois) ou d'un clou; on a retrouvé un grand nombre d'inscriptions, gravées sur des tablettes de terre cuite : celles-ci étaient arrangées dans des cases et formaient ainsi de véritables bibliothèques.

Sciences : l'astronomie. — Au milieu de leurs plaines immenses sous un ciel toujours pur et rayonnant d'étoiles, les bergers de

la Chaldée furent portés à étudier les mouvements des astres : aussi cette contrée est-elle regardée comme le berceau de l'astronomie; de bonne heure, les Chaldéens connurent l'année solaire de 365 jours et 6 heures. Ils cultivèrent aussi les mathématiques et la médecine.

Grands travaux et monuments. — Les souverains de l'Assyrie et de la Chaldée firent exécuter de grands travaux d'utilité publique, routes, canaux, etc. Ils asséchèrent des terrains marécageux situés vers le confluent des deux fleuves. — Ils firent de leurs capitales des villes somptueuses : les ruines de Ninive, longtemps ensevelies sous les sables, présentent des restes de palais magnifiques, dont le plus connu est celui de *Khorsabad* : on en a retrouvé plusieurs fragments, figurant d'énormes taureaux ailés à tête humaine. Mais rien n'égalait la splendeur de Babylone, surnommée la *reine de l'Orient* : on y admirait des quais superbes le long de l'Euphrate, des murailles de vingt-quatre mètres d'épaisseur, avec des portes d'airain, le temple de Bel et les célèbres *jardins suspendus* créés par Nabuchodonosor.

CHAPITRE V.

LES JUIFS.

DURÉE : 1800 avant J.-C. à 70 après J.-C. : 19 siècles.

La Palestine. — Le peuple *hébreu* ou *juif* habitait la *Palestine* ou *Judée*. Cette contrée de l'Asie occidentale est située entre la Méditerranée et les grands déserts sablonneux de la Syrie et de l'Arabie. C'est un pays rocailleux, traversé du nord au sud par une chaîne de collines qui forme le prolongement du *Liban*. A l'est de cette chaîne et parallèlement, coule le *Jourdain*, qui va se jeter dans la mer Morte. — La Palestine ne renfermait guère de villes importantes; la plus célèbre était *Jérusalem*.

Moïse (1600 avant J.-C.). — Les Hébreux, originaires de la Chaldée, vinrent se fixer dans le pays de Chanaan sous la conduite d'*Abraham*. Son petit-fils, *Jacob* ou *Israël*, alla demeurer en Égypte avec ses douze fils : ses descendants s'y multiplièrent et prirent le nom d'*Israélites*. — Selon les textes bibliques, *Moïse*, chargé par Dieu d'arracher les Hébreux au joug des Égyptiens, les emmena vers la Palestine ou la *Terre promise*. Au mont Sinaï, Moïse remit au peuple juif le *Décalogue*, inscrit sur les *Tables de la loi*; puis il lui donna la législation qui devait régir ce peuple pendant quinze siècles. Après sa mort, les Hébreux firent leur entrée dans la Terre promise, sous les ordres de *Josué*, qui partagea la Palestine entre les douze tribus d'Israël.

Les rois. — Plus tard, les Israélites furent gouvernés par des rois. *David*, l'un d'eux, fit d'importantes conquêtes, qui étendirent ses États jusqu'à l'Euphrate. Son fils *Salomon* favorisa le commerce, acquit d'immenses richesses et fit élever, à Jérusalem, un temple magnifique. Mais, après sa mort, son royaume fut divisé, et, en 606, Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem détruisit le temple et emmena les Juifs en captivité à Babylone — Ils y étaient depuis soixante-dix ans quand Cyrus, roi de Perse, leur permit de retourner dans leur pays. Ils y rebâtirent le temple et furent gouvernés par leurs *grands-prêtres*, jusqu'au moment où la Palestine tomba au pouvoir des Romains.

Jésus-Christ; dispersion des Juifs. — Des rois administrèrent alors la Judée au nom des empereurs romains : ce fut pendant le règne d'Hérode que *Jésus-Christ* naquit à Bethléem (voir page 49). — Soixante-dix ans plus tard, Titus, fils de l'empereur Vespasien, ruina Jérusalem et extermina presque entièrement le peuple juif. Les survivants se dispersèrent dans les autres pays; leurs descendants s'y sont multipliés pendant dix-huit siècles, et, aujourd'hui, malgré de longues persécutions, la race juive est répandue dans tous les pays civilisés.

La civilisation juive. — Toute l'organisation religieuse, guerrière et civile de la nation juive est renfermée dans les cinq livres de Moïse, qui forment la *Pentateuque*. — Le judaïsme reconnaît l'existence d'un *seul Dieu*, qu'il désigne sous le nom de *Jéhovah*, créateur et maître de tout l'univers. La loi de Moïse interdit le culte des idoles; elle prescrit des sacrifices d'animaux, des fêtes nombreuses telles que la *Pâque*, et un jour de repos par semaine, le *sabbat*. — Les Juifs adoraient Dieu dans le *Temple*, où se trouvait l'*arche d'alliance*, coffre en bois précieux dans lequel les prêtres ou lévites gardaient les *Tables de la loi*. Le plus beau temple fut celui de Salomon qui était de marbre, d'or ou de bois de cèdre provenant des montagnes du Liban. — Les Hébreux cultivèrent la musique, et ils se sont placés au premier rang par leurs poésies religieuses et lyriques; indépendamment du caractère d'inspiration divine que lui reconnaissent les Juifs et les chrétiens, la Bible est aussi, par la poésie, le livre par excellence. Les noms de David et de Salomon, des prophètes *Isaïe*, *Jérémie* et *Ézéchiël* figurent dans la liste des grands poètes d'Israël.

CHAPITRE VI.

LES PHÉNICIENS.

DURÉE : 1900 à 332 avant J.-C. : 16 siècles.

I. — LA PHÉNICIE ET SON HISTOIRE.

La Phénicie. — La Phénicie, située en Asie occidentale, sur la côte de la Méditerranée, était resserrée entre la mer et la chaîne du Liban : c'était une bande de terre, longue de cinquante lieues, large de huit à dix tout au plus. La chaîne du Liban, couverte de grandes forêts de pins et de cèdres, était comme un rempart qui défendait la Phénicie contre les attaques des peuples voi-

sins; mais c'était aussi une barrière qui empêchait les Phéniciens d'étendre leur territoire et de se porter vers l'Orient. *Aussi tournèrent-ils toute leur activité vers la mer* : ils fondèrent d'importants établissements et devinrent rapidement le premier peuple marchand du monde; c'est pourquoi les principales villes de la Phénicie, *Tyr* et *Sidon*, étaient des ports de mer.

Son histoire. — Tyr et Sidon, bâties sur la côte de la Méditerranée, étaient toutes deux riches et commerçantes; mais Tyr devint, à la longue, la première ville de la Phénicie. — Au temps de Salomon, le roi *Hiram* fournit à ce monarque des matériaux et des ouvriers pour la construction du temple de Jérusalem. — Plus tard, la princesse tyrienne *Didon* quitta la Phénicie sur un vaisseau et alla fonder la ville de Carthage, au nord de l'Afrique. — En 572, Nabuchodonosor s'empara de Tyr et la détruisit de fond en comble. Cependant, une nouvelle Tyr fut rebâtie dans un îlot voisin de la côte; mais elle tomba à son tour sous les coups d'Alexandre le Grand, et la fondation d'Alexandrie vint consommer pour toujours la ruine de la cité phénicienne.

II. — LA CIVILISATION DES PHÉNICIENS.

Religion. — Les Phéniciens adoraient les astres et surtout le soleil. Le dieu de Babylone, *Baal*, ou *Bel*, se retrouvait en Phénicie. Une autre divinité était *Moloch*, qui était représenté par une statue d'airain colossale; quand on voulait apaiser le courroux du dieu, on chauffait à blanc sa statue, qui était creuse, et l'on y jetait des enfants, au bruit des instruments de musique et des chants sacrés.

Inventions; industrie; commerce. — Aucun peuple de l'antiquité n'a eu, autant que les Phéniciens, l'esprit d'invention et de négoce. On leur doit une foule de découvertes remarquables : toutefois, plusieurs de celles qu'on leur a longtemps attribuées ne leur appartiennent pas. Ils pratiquèrent l'art de fabriquer le verre et le bronze, et de teindre les étoffes en pourpre. — C'est

à eux que remonte l'origine de notre alphabet : nous l'avons emprunté aux Grecs, qui le tenaient des Phéniciens. — Les Phéniciens exploitaient les forêts de cèdres du Liban pour la construction de leurs navires; ils fabriquaient aussi des voiles pour leurs vaisseaux, tissaient de riches étoffes et savaient ciseler l'or et l'ivoire. — Ils faisaient le commerce, par terre et par eau, avec toutes les nations alors connues : leurs vaisseaux ou leurs caravanes allaient, à travers les océans et les déserts, recueillir de l'encens en Arabie, de l'or et des parfums dans l'Inde, des esclaves en Éthiopie et en Arménie, du cuivre dans l'île de Chypre, de l'argent en Espagne, de l'étain dans les îles Cassitérides (les îles Scilly, au S.-O. de la Grande-Bretagne). Mais ils avaient soin de tenir leur route secrète, afin de profiter seuls des richesses des contrées qu'ils visitaient.

Colonies phéniciennes. — Hardis navigateurs, les Phéniciens sillonnèrent de leurs vaisseaux toutes les mers connues, n'ayant d'autre guide que les étoiles. Partant de la pointe septentrionale de la mer Rouge, ils visitaient les côtes d'Égypte et d'Arabie, et les rivages d'Asie jusqu'à l'Inde et à l'île de Ceylan. D'un autre côté, leur influence s'étendit sur tout le pourtour de la Méditerranée; franchissant alors les *colonnes d'Hercule*, regardées comme la dernière limite du monde habité, ils fondèrent la colonie de *Cadès* (Cadix) et s'avancèrent dans l'océan Atlantique jusqu'aux côtes de l'Angleterre et de la mer Baltique. Leur activité embrassait ainsi tous les rivages de l'ancien continent, de la Baltique au golfe de Bengale.

CHAPITRE VII.

L'EMPIRE DES PERSES

DURÉE : 560 à 330 avant J.-C. : 2 siècles.

I. — LE PAYS.

La Médie et la Perse. — Le vaste territoire situé à l'est du Tigre, entre la mer Caspienne et le golfe Persique, forme un immense plateau, appelé le plateau de l'*Iran*. Ce plateau a, de nos jours, un climat excessif et sec, brûlant en été, très froid en hiver. L'intérieur est en grande partie sablonneux et désert. Seul, le rebord montagneux reçoit des pluies et présente des vallées bien arrosées et fertiles, où se rencontrent en abondance les arbres fruitiers, les champs de roses et de céréales, à côté de riches pâturages. C'est dans la partie occidentale de cette bordure montagneuse que se fixèrent les *Mèdes*, au nord, et les *Perses*, au sud. — Les *Mèdes* furent d'abord le peuple prédominant; les *Perses* l'emportèrent ensuite, à partir de *Cyrus*.

II. — HISTOIRE DES PERSES.

Cyrus, son empire. — Ce prince, dont la naissance et les premières années sont entourées de mystère, entreprit des guerres qui étendirent au loin les limites de ses États. Il commença le cours de ses conquêtes en subjuguant les *Mèdes*. Il vainquit le riche *Crésus*, roi de *Lydie*, à la bataille de *Thymbrée*, et cette victoire lui donna l'*Asie Mineure*. Il mit ensuite le siège devant *Babylone* et s'en empara, après avoir détourné le cours de l'*Euphrate* : c'est alors que la *Palestine* et la *Phénicie* passèrent, avec l'empire chaldéen, sous sa domination (536). Enfin, il soumit tout le territoire situé à l'est

de la Perse jusqu'à l'Indus. — Son empire avait ainsi pour limites : la Méditerranée, la mer Égée, la Propontide, le Pont-Euxin, les monts Caucase, la mer Caspienne, l'Oxus, l'Indus, la mer Érythrée, le golfe Persique et l'Arabie.

Les guerres médiques. — *Cambyse*, fils de *Cyrus*, agrandit encore ce vaste empire en conquérant l'Égypte. — Son successeur, *Darius*, pénétra dans l'Inde et établit sa domination dans tout le bassin de l'Indus. Il tenta en vain de soumettre les Scythes, qui habitaient au nord du Pont-Euxin; puis il entreprit contre la Grèce, les expéditions appelées *guerres médiques*, qui se continuèrent sous ses successeurs et qui se terminèrent à l'avantage des Grecs : car les Perses, imitant les Babyloniens, étaient tombés dans la mollesse. Aussi leur puissance diminua de plus en plus; en 330, leur empire fut conquis par le roi de Macédoine, Alexandre le Grand. *Il avait duré un peu plus de deux siècles.*

III. — LA CIVILISATION DES PERSES.

Religion. — Les Perses adorèrent d'abord les éléments de la nature, tels que l'eau, la terre, et surtout le feu; ils avaient aussi en grande vénération *Mithra*, le dieu du soleil. — Plus tard, ils suivirent les doctrines du philosophe *Zoroastre* : cette religion, appelée *mazdéisme*, reconnaissait deux principes : *Ormuzd*, le principe du bien, et *Ahriman*, le principe du mal. Elle n'admettait ni temples, ni autels, ni statues; le culte consistait en prières et en hymnes, en sacrifices d'animaux et dans l'entretien du *feu sacré*, symbole d'*Ormuzd*. Par la suite, les *mages* ou prêtres y mêlèrent l'interprétation des songes, la divination de l'avenir au moyen de l'*astrologie*, et d'autres pratiques, notamment la *magie*.

Gouvernement. — Le gouvernement des Perses était une monarchie absolue. Non seulement les impôts appartenaient au roi, mais celui-ci pouvait disposer, à son gré, de la vie et des

biens de ses sujets. L'empire était divisé en provinces ou *satrapies*, administrées par des gouverneurs ou satrapes. Une route postale et un service de courriers à cheval, se relayant de distance en distance, mettaient les provinces les plus éloignées en communication avec Persépolis, la capitale.

Travaux publics. — Les seuls monuments publics élevés par les Perses étaient des palais et des tombeaux : on en a retrouvé des restes magnifiques près de Suse et de Persépolis.

Tous les peuples dont nous venons d'étudier l'histoire avaient leur habitat en Asie ou en Afrique. Nous allons voir maintenant la civilisation apparaître en Europe, briller en *Grèce*, puis à *Rome*, et s'étendre dans tout le bassin de la Méditerranée.

CHAPITRE VIII.

LES GRECS.

DURÉE : 2000 environ à 146 avant J.-C. : 18 siècles.

I. — LA GRÈCE.

Grandes divisions. — La Grèce est la contrée de l'Europe à la fois la plus méridionale et la plus voisine de l'Égypte et des pays policés de l'Asie : *c'est par là que la civilisation allait pénétrer sur la terre d'Europe.* — Elle était bornée au nord par l'Illyrie et la Macédoine; à l'est, par la mer Égée, et à l'ouest, par la mer Ionienne. On la divisait en quatre régions principales : au sud, le *Péloponèse*, presque île appelée aujourd'hui la Morée; la Grèce centrale ou la *Hellade*; la Grèce septentrionale, formant la *Thessalie* et l'*Épire*; enfin, la quatrième partie

comprenait les *îles*, semées abondamment autour des côtes et dans la mer Égée.

Caractères géographiques. — La mer, la montagne et le ciel ont donné à la Grèce trois caractères géographiques nettement marqués.

1^o LA MER. — Les *côtes* de la Grèce sont excessivement découpées; nul rivage de la Méditerranée n'offre autant de sinuosités, d'échancrures, de baies de toute forme et de toute grandeur. — Conséquence historique : les régions de la Grèce étant presque toutes maritimes, l'activité des habitants fut sans cesse sollicitée vers la mer; comme les Phéniciens, les Grecs furent de bonne heure un peuple navigateur et commerçant.

2^o LA MONTAGNE. — Le *sol* de la Grèce est très accidenté; il est entrecoupé de vallées formant des contrées plus ou moins fermées et isolées les unes des autres. — Conséquence historique : autant de vallées, autant d'États distincts; il n'y eut jamais dans l'antiquité d'unique royaume hellénique.

3^o LE CIEL. — Le *ciel* de la Grèce est presque toujours pur, la transparence de l'air, proverbiale. Le climat n'est pas le même partout : mais il n'est nulle part assez froid ni assez chaud pour paralyser l'activité de l'homme. — Conséquence historique : la beauté de l'atmosphère, de la mer et des vallées développa chez les Grecs l'amour de la nature, le goût de la poésie et des beaux-arts.

Colonies grecques : le monde hellénique. — Les Grecs établirent rapidement, au dehors, de nombreuses colonies. Vers l'ouest, cette colonisation s'étendit en Sicile et dans l'Italie méridionale, qui fut appelée la *Grande Grèce*; vers l'est, elle se multiplia dans les îles de la mer Égée et le long des côtes de l'Asie Mineure. L'action du peuple hellène finit par s'exercer sur tous les rivages de la Méditerranée, qui devint une véritable mer grecque. Ainsi se fonda un vaste *monde hellénique*, qui s'étendit de Byzance, à l'entrée du Bosphore, à Massilia ou Marseille, au sud de la Gaule.

II. — HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Les temps héroïques. — Les premiers habitants de la Grèce, qui nous sont connus, furent les *Pélasges* : à une époque très lointaine, ils élevèrent, en divers points du pays des constructions *pélasgiques* ou *cyclopéennes*, faites d'énormes pierres non cimentées; parmi les plus remarquables, on cite la fameuse *porte des lions*, à Mycènes. — Après les Pélasges vinrent les *Hellènes*. — Puis, des navigateurs étrangers vinrent apporter en Grèce de nouveaux germes de civilisation : l'Égyptien *Cécrops* fonda Athènes et planta l'olivier sur les coteaux voisins; le Phénicien *Cadmus* bâtit la Cadmée, berceau de la ville de Thèbes, et enseigna aux habitants du pays l'alphabet et l'écriture de sa patrie. — Plus tard, de vaillants guerriers ou *héros* se rendirent célèbres par des exploits merveilleux. Tels furent *Héraclès*, fameux par sa force extraordinaire; *Achille*, *Nestor* et *Ulysse*, qui s'emparèrent de la ville de Troie après un siège de dix ans, marqué par des aventures extraordinaires (la guerre de Troie).

Lycurgue à Sparte. — La ville de *Sparte*, située en Laconie, sur l'Eurotas, dut sa puissance aux lois de *Lycurgue*, qui vivait 900 ans environ avant J.-C. *Ses lois étaient en rapport avec les mœurs rudes des Spartiates* et avec leur manière de vivre dans un pays aussi accidenté que la Laconie. Afin d'en faire des soldats invincibles, Lycurgue leur fit donner une éducation exclusivement physique. Tous les enfants qui naissaient difformes étaient mis à mort. Les autres, élevés par leurs parents jusqu'à l'âge de sept ans, appartenaient ensuite à l'État. Ils se livraient, dès lors, à une gymnastique continuelle, couchant sur la dure, s'exerçant à la lutte et au maniement des armes. — Lycurgue enseigna aussi aux Spartiates le mépris des sciences et des richesses; il fit frapper une lourde monnaie de fer; enfin, il maintint l'égalité des citoyens par le partage égal des terres et l'établissement des repas en commun sur place publique (brouet noir des Spartiates).

Solon à Athènes. — Bien différentes étaient les lois que *Solon* donna aux Athéniens, trois siècles après *Lycurgue*. Il divisa les citoyens en quatre classes d'après leur fortune; il attira les étrangers à Athènes, et favorisa le commerce, les sciences et les arts. En un mot, il fit des Athéniens, non un peuple de *guerriers* comme les Spartiates, mais une nation de *citoyens éclairés*. De toutes les civilisations antiques, c'est celle d'Athènes qui ressemble le plus à la civilisation moderne.

Les guerres médiques (493-449). — Depuis longtemps, les rois de Perse, maîtres de toute l'Asie occidentale, convoitaient la possession de la Grèce. L'un d'eux, *Darius*, entreprit contre ce pays de longues guerres connues sous le nom de *guerres médiques*. Il vint débarquer en Attique, mais il y fut honteusement défait à *Marathon*, en 490, par l'Athénien *Miltiade*. — Son fils *Xerxès*, avec un million de soldats, envahit ensuite la Grèce par le Nord. L'héroïque *Léonidas* ne put l'arrêter au défilé des Thermopyles, mais la flotte des Perses fut détruite à *Salamine* par *Thémistocle*, et le grand roi se vit contraint de rentrer précipitamment en Asie. — La lutte se termina par un traité humiliant pour les Perses : ainsi, les Grecs, grâce à leur bravoure et à leur patriotisme, avaient triomphé des armées innombrables des Perses, affaiblis par la mollesse et les plaisirs.

Le siècle de Périclès. — A la suite des guerres médiques, Athènes obtint l'*hégémonie*, c'est-à-dire la suprématie sur les autres villes de la Grèce. Sous l'administration de *Périclès*, elle atteignit un si haut degré de splendeur, que cette époque a été appelée le *siècle de Périclès* (v^e siècle avant J.-C.). — Une foule d'hommes illustres vécurent en ce temps-là, tels que l'historien Hérodote; les poètes Sophocle et Euripide; Hippocrate, le père de la médecine; le sculpteur Phidias et le sage Socrate. — Athènes se couvrit d'admirables monuments, comme le *Parthénon*, l'*Odéon*, les théâtres et les bains publics. Périclès favorisa aussi l'instruction et le commerce, et un luxe inouï régna dans la société athénienné.

Guerre du Péloponèse (431-404). — Cependant, les autres villes de la Grèce, jalouses de la prospérité d'Athènes, se liguèrent contre elle : la lutte qui en résulta est connue sous le nom de *guerre du Péloponèse*. A peine était-elle commencée qu'une *peste affreuse* vint s'ajouter aux horreurs de la guerre : elle sévit surtout en Attique, et Périclès en fut une des premières victimes. Les hostilités se terminèrent par la ruine d'Athènes; l'hégémonie passa aux Spartiates, puis aux Thébains, qui la gardèrent tant que vécut les deux héros à qui ils la devaient : *Épaminondas* et *Pélopidas*.

Soumission de la Grèce. — En 338, le roi Philippe de Macédoine battit les Grecs à *Chéronée* et s'empara de leur pays, malgré les efforts de l'illustre orateur *Démosthènes*. La Grèce resta alors soumise à la Macédoine. Mais Rome, devenue puissante à son tour, convoitait son territoire et ses richesses : en 146, le consul Mummius la réduisit en province romaine, et fit transporter à Rome les trésors artistiques de ses opulentes cités.

III. — LA CIVILISATION GRECQUE.

Institutions. — La Grèce compta de nombreux petits États *isolés*, ayant chacun son gouvernement distinct : la forme dominante fut d'abord la royauté, puis la *république*, que nous voyons apparaître *pour la première fois* dans l'histoire. Mais, sous la royauté comme sous la république, les Grecs étaient des *citoyens*, et non des sujets asservis à un despote, comme dans les monarchies d'Orient. — *L'esclavage*, conforme aux mœurs de l'époque, existait en Grèce comme chez tous les peuples de l'antiquité; il était regardé comme nécessaire et ne choquait en rien les idées de ce temps-là.

Religion. — Les Grecs adoraient les forces de la nature, que leur imagination brillante se présentait sous les traits de l'homme : ils avaient une foule de dieux, de demi-dieux et de déesses. Les principaux étaient : *Jupiter*, maître du ciel et de la terre;

Neptune, qui régnait sur les mers; *Pluton*, le dieu des enfers; *Mars*, celui de la guerre; *Apollon*, de la poésie; *Mercur*e, du commerce, et *Vulcain*, de l'industrie des métaux. — Parmi les déesses, nous citerons : *Junon*, épouse de Jupiter; *Diane*, la chasseresse; *Vénus*, déesse de la beauté; *Minerve*, de la sagesse; *Vesta*, du feu; *Cérès*, des moissons, et *Flore*, des fleurs. — Les Grecs étaient généralement superstitieux. Ils allaient souvent consulter une prophétesse dans la sauvage forêt de *Dodone*, en Épire. Elle prédisait l'avenir d'après les voix d'un chêne sacré : le bruissement de ses feuilles sous l'action du vent, le choc des objets en bronze suspendu à ses branches, le chant des oiseaux perchés dans sa ramure ou le murmure d'une source voisine. — Mais ils se rendaient surtout à *Delphes*, où se trouvait le temple d'Apollon, le plus célèbre de toute la Grèce. C'est là qu'une prêtresse nommée *pythie* ou *pythonisse* rendait ses oracles : montée sur un trépied d'or que recouvrait la peau du serpent *Python*, elle était prise tout à coup d'une agitation violente; elle tremblait de tous ses membres; ses cheveux se hérissaient et ses lèvres articulaient des paroles entrecoupées qui, recueillies avec soin, constituaient la prédiction demandée.

Mœurs et genre de vie. — A cause de la douceur du climat comme aussi du ciel toujours pur de leur pays, les Grecs passaient une bonne partie de leur vie en plein air : c'est sur la place publique qu'ils délibéraient sur leurs affaires et qu'ils prenaient même leurs repas, comme à Sparte. — Leurs habitations étaient fort simples au dehors, mais somptueuses à

LES GRECS. — *Le Temple de Thésée, à Athènes* (fig. 2). — Ce monument d'Athènes est à la fois l'un des plus beaux et le mieux conservé des temples de l'antiquité grecque. Il date du siècle de Périclès (x^e siècle avant J.-C.), et est de quelques années antérieur au Parthénon. Il a trente-deux mètres de long, treize mètres de large et dix mètres de haut. Il est entouré d'un péristyle de six colonnes sur les façades et de treize sur les côtés, les colonnes d'angle deux fois comptées. C'est un des chefs-d'œuvre de l'ordre dorique : colonnes cannelées et sans base, reposant directement sur le soubassement de l'édifice, et surmontées d'un chapiteau très simple.



AP

Fig. 2. — Le temple de Thésée, à Athènes.

Ph. Alinari

l'intérieur; ils déployaient surtout un luxe excessif dans l'ornementation des monuments publics. — Leur principal vêtement était un manteau aux couleurs éclatantes, nommé *chlamyde*, et ils se chaussaient de *sandales*. — Ils écrivaient au moyen d'un *style*, pointu d'un côté et plat de l'autre, sur des tablettes enduites de cire. Ils se servirent aussi dans la suite, de feuilles de parchemin qu'ils conservaient enroulées sur elles-mêmes. — Leurs instruments de musique étaient la flûte, les cymbales, la lyre, la harpe et la cythare. Enfin, ils se livraient à des *jeux publics* restés célèbres.

Jeux publics : les olympiades. — Ils se réunissaient, à cette fin, dans des sortes de cirques allongés appelés *hippodromes* ou *stades*; au centre était l'arène, couverte de sable (*arena*), et tout autour s'élevaient, en amphithéâtre, des gradins pour les spectateurs. — Les principaux jeux publics, auxquels on accourait en foule de tous les points de la Grèce, étaient : les jeux *isthmiques*, qui se célébraient à l'isthme de Corinthe; les jeux *pythiques*, à Delphes, et les jeux *olympiques*, à Olympie, dans le Péloponèse. Ceux-ci étaient les plus célèbres; ils comprenaient des courses de chevaux et de chars, des exercices de force ou d'adresse, comme le saut, la lutte corps à corps, le pugilat, le jet du disque et du javelot; enfin des concours de musique et de poésie. Ils duraient cinq jours; les vainqueurs recevaient une simple couronne de laurier ou d'olivier, mais leurs noms étaient bientôt célèbres dans la Grèce entière et ils rentraient dans leur ville natale par une brèche percée exprès pour eux dans la muraille. — Les jeux olympiques se donnaient tous les quatre ans : de là, l'habitude des Grecs de compter par *olympiades*, à partir de 776 avant J.-C. : cette date marque le commencement de l'*ère des olympiades*.

Beaux-arts et monuments. — Nul peuple ne poussa aussi loin que les Grecs le sentiment du beau sous toutes ses formes : architecture, peinture, sculpture, poésie et musique. Ils réalisèrent, dans le premier de ces arts, de grands progrès; ils créèrent

notamment l'ordre *dorique*, remarquable par son élégante simplicité; l'ordre *ionique*, caractérisé par les volutes ou spirales de ses chapiteaux; et l'ordre *corinthien*, reconnaissable aux feuilles d'acanthé qui décorent le sommet de ses colonnes.

La plupart des villes de la Grèce possédaient de beaux monuments publics, bâtis dans le style grec, avec colonnades et frontons triangulaires. Les plus remarquables étaient : le Parthénon, le temple de Thésée, les théâtres et les bains publics d'Athènes; le temple d'Apollon à Delphes, et celui de Jupiter à Olympie : on y voyait la statue de ce dieu, sculptée par Phidias; elle passait pour une des sept merveilles du monde.

Grands hommes. — La Grèce compte une foule d'hommes remarquables dans toutes les branches de l'intelligence humaine; c'est en pays de langue hellénique que naquirent des philosophes illustres, comme Pythagore, Socrate, Platon et Aristote; — des historiens, comme Hérodote, qui raconta les guerres médiques, et Thucydide, qui nous a transmis le récit de la guerre du Péloponèse; — des poètes, comme Homère, auteur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*; Eschyle, Sophocle et Euripide, qui ont composé de nombreuses pièces de théâtre; — des sculpteurs, comme Phidias et Praxitèle; — des peintres, comme Apelle; — enfin, des orateurs célèbres, parmi lesquels Démosthène brilla au premier rang. — Tous ces hommes de génie nous ont laissé des œuvres immortelles : doctrines et systèmes philosophiques, récits et poèmes, monuments et statues, qui attestent encore, après vingt siècles, la puissance et l'éclat de la civilisation grecque.

Influence de la Grèce sur la civilisation. — Malgré sa faible étendue et son sol rocailleux, la Grèce a exercé une immense influence sur la civilisation des autres peuples. Les Grecs ont connu toutes les gloires; mais leur génie ne s'est pas éteint sur les monts de l'Attique ou sur les rives de la mer Égée; il s'est propagé dans leurs colonies, puis, de là, à Rome et sur toutes les côtes de la Méditerranée. La civilisation de la Grèce n'existe plus depuis deux mille ans, et cependant la langue grecque est

encore enseignée dans nos écoles; les mots dérivés du grec sont nombreux dans notre langue (bibliothèque, polygone, etc.); le style grec domine dans nos édifices publics; les sculpteurs trouvent leurs plus beaux modèles dans les statues grecques, et ainsi, *une partie de notre civilisation a sa source première dans le pays des Platon, des Homère et des Phidias.*

CHAPITRE IX.

L'EMPIRE MACÉDONIEN.

DURÉE : { *Macédoine* : 600 à 148 av. J.-C. : 4 1/2 siècles.
 { *Empire d'Alexandre* : 330 à 301 : 29 ans.

La Macédoine. — La Macédoine, située au nord de la Grèce, était séparée des pays voisins par la mer Égée ou par des chaînes de montagnes. Dans le sud de cette contrée s'allongeait la *Chersonèse chalcidique*, qui se divisait elle-même en trois petites presqu'îles, dont l'une se terminait par le mont *Athos*. — La Macédoine était un pays montagneux, autrefois couvert de bois et entrecoupé de plaines circulaires d'une grande fertilité. Les premiers habitants de cette contrée vécurent longtemps pauvres et ignorés, se livrant à l'agriculture et à la chasse. Ils se donnaient comme apparentés aux Grecs, mais ceux-ci les considéraient comme barbares, c'est-à-dire étrangers. C'étaient des hommes rudes et ignorants, mais robustes et courageux; sous la conduite de leur chef Alexandre, ils abattirent l'empire des Perses. La ville de *Pella* fut leur capitale.

Philippe de Macédoine. — Le royaume de Macédoine, qui existait depuis l'an 600, fut tiré de son obscurité par le roi Philippe II. Ce prince fit exploiter les mines d'or de la Thrace, organisa la *phalange macédonienne*, et conquit les contrées voisines. Il entreprit alors de soumettre les Grecs à son autorité : il les vainquit à *Chéronée*, en 338, et réunit la Grèce à ses États.

Alexandre le Grand. — Son fils Alexandre, qui lui succéda en 335, continua son œuvre en *conquérant l'empire des Perses*. A la tête de 35.000 hommes, il passa l'Hellespont en 334; il conquiert l'Asie Mineure (nœud gordien), la Syrie, la Phénicie, où il détruisit la ville de Tyr; la Palestine, l'Égypte où il fonda *Alexandrie*; rentré en Asie, il battit pour la troisième fois l'armée du roi des Perses *Darius III à Arbèles*, et se rendit maître de toute la région de l'Euphrate et du Tigre. Il s'avança alors par la Bactriane jusqu'au fleuve Iaxarte, pénétra dans l'Inde, descendit le cours de l'Indus et revint à Babylone, qu'il avait choisi pour sa capitale (325).

Étendue, durée et partage de son empire. — Ainsi, en moins de dix ans, Alexandre avait ajouté à la Macédoine d'immenses territoires, qu'il avait parcourus en triomphateur. Son empire, beaucoup plus vaste que celui des Perses, avait pour limites : au nord, les Balkans, le Pont-Euxin, le Caucase, la mer Caspienne et l'Iaxarte; à l'est, l'Indus; au sud, la mer Érythrée, l'Arabie et l'Éthiopie; à l'ouest, la Libye, la Méditerranée et la mer Ionienne. — Mais cette immense monarchie ne conserva son unité que pendant une dizaine d'années. Après la mort d'Alexandre (323), ses généraux se disputèrent son empire, et en 301, à la suite de la bataille d'*Ipsus*, ils le partagèrent en quatre royaumes, qui allèrent successivement se fondre dans l'empire romain.

Civilisation. — Alexandre, qui mourut à trente-trois ans, régna trop peu de temps pour affermir son autorité, organiser son empire et fonder une civilisation durable. Il s'attacha pourtant à répandre, en Asie, la langue et le génie de la Grèce et à mêler les Macédoniens à la population perse. — Ses conquêtes eurent pour résultat de faire connaître l'Orient aux peuples de l'Europe et d'ouvrir au commerce de nouvelles relations. — Ce fut pendant son règne que vécurent le philosophe Aristote, son précepteur; le sculpteur Lysippe, et Apelle, le plus grand peintre de l'antiquité.

CHAPITRE X.

L'ÉGYPTE DES PTOLÉMÉES.

DURÉE : 301 à 30 avant J.-C. : 3 siècles.

Le royaume d'Égypte. — Ce royaume se forma, en 301, d'une partie de l'empire d'Alexandre. Il fut gouverné avec beaucoup d'éclat, pendant près de trois siècles, par la dynastie des *Ptolémées*; une nouvelle civilisation reflorissait alors sur les bords du Nil. — La dernière reine fut *Cléopâtre*, et l'Égypte fut conquise par les Romains, l'an 30 avant J.-C.

Civilisation. — Les premiers Ptolémées firent de leur capitale, *Alexandrie*, le centre commercial et littéraire du monde : *après la ruine de Tyr, les marins et les marchands se donnèrent rendez-vous à Alexandrie*, qui hérita ainsi de la prospérité et des relations des Phéniciens. — Les Ptolémées attirèrent en Égypte les étrangers, principalement les Grecs et les Juifs. Ils firent traduire les œuvres des poètes grecs dans la langue égyptienne, et en grec les livres de Moïse : cette dernière traduction est appelée la *Version des Septante*, parce qu'elle fut faite par soixante-douze juifs versés dans la langue grecque. — Les Ptolémées dotèrent aussi Alexandrie de beaux monuments; ils y firent élever deux obélisques connus sous le nom d'*aiguilles de Cléopâtre*; l'un d'eux a été naguère transporté à Londres. Ils créèrent, en outre, un riche *museum*, bâtirent le temple de Sérapis, et fondèrent la célèbre *bibliothèque d'Alexandrie* : elle contenait, dit-on, plus de 500.000 volumes ou rouleaux, et elle disparut, neuf siècles plus tard, dans un incendie. — Enfin, pour donner un guide aux navires en pleine mer, ils firent élever dans l'île de Pharos, devant Alexandrie, un *phare* regardé comme une des sept merveilles du monde ¹.

¹ On désigne sous le nom de *sept merveilles du monde* des ouvrages

CHAPITRE XI.

LES CARTHAGINOIS.

DURÉE : 860 à 146 avant J.-C. : 7 siècles.

Carthage. — Carthage était située en Afrique, sur la côte de la Méditerranée, en face de la Sicile, et non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Tunis. — Les Phéniciens avaient remarqué que ce point du littoral formait une rade vaste et sûre, et que, par sa situation au centre de la Méditerranée, il pouvait devenir le siège d'un grand commerce maritime : aussi y avaient-ils fondé une colonie. — Vers 860, la princesse tyrienne Didon vint y débarquer et elle y établit une ville nouvelle, qui fut nommée *Carthage*.

Son commerce. — Bientôt Carthage devint un centre commercial aussi important que Tyr. On y échangeait le blé et le lin d'Égypte, les belles étoffes de la Phénicie, les vins de l'Italie, l'or et l'ivoire de l'Éthiopie, que les caravanes apportaient à travers les déserts de Libye. Les Carthaginois tiraient aussi du fer de l'île d'Elbe, et, comme les Phéniciens, ils s'aventurèrent dans l'océan Atlantique jusqu'aux îles Cassitérides, où ils recueillaient de l'étain. Un de leurs navigateurs, *Hannon*, fit sur les côtes d'Afrique un voyage d'exploration connu sous le nom de *périple d'Hannon*. Mais ils voulaient profiter seuls de leurs découvertes, et ils noyaient sans pitié les étrangers trafiquant sur les côtes qu'eux-mêmes visitaient.

remarquables d'architecture ou de sculpture, élevés par les anciens. C'étaient en Grèce, la *statue de Jupiter*, à Olympie, sculptée par Phidas; — en Égypte, les *pyramides* et le *phare d'Alexandrie*; — en Chaldée, les *jardins suspendus* de Babylone; — en Asie Mineure, le tombeau ou *mausolée du roi Mausole*, à Halicarnasse, et le *temple de Diane* la chasseresse, à Éphèse; — enfin le *colosse des Rhodes*, dans l'île de ce nom, statue d'airain de trente-trois mètres de hauteur, qui fut renversée par un tremblement de terre.

Sa puissance. — Grâce au commerce, les Carthaginois s'enrichirent rapidement : ils purent ainsi enrôler des soldats (*mercenaires*) avec lesquels ils conquièrent la côte septentrionale de l'Afrique, la Corse, la Sardaigne, les Baléares et le sud-est de l'Espagne, où ils bâtirent la ville de *Carthagène*. — Carthage comptait 500.000 habitants, et semblait devoir être la reine de la Méditerranée, quand elle rencontra une puissante rivale dans la ville de Rome.

Sa ruine (146 avant J.-C.) — Ce fut dans l'île de Sicile que commencèrent les guerres entre les Romains et les Carthaginois : elles sont connues sous le nom de *guerres puniques* et durèrent pendant plus d'un siècle. Annibal remporta d'abord de gros succès ; mais il fut ensuite vaincu, et Carthage, prise en 146 avant J.-C., fut détruite de fond en comble. Elle ne se releva jamais de ses ruines (voir p. 43).

CHAPITRE XII.

LES ROMAINS.

DURÉE : 753 avant J.-C. à 476 après J.-C. : 12 siècles.

I. — L'ITALIE.

Situation et bornes. — L'Italie est une grande presqu'île située au sud de l'Europe. Elle est entourée de tous côtés par des mers ou des montagnes : au nord, les Alpes ; à l'est, la mer Adriatique ; au sud, la mer Ionienne, et à l'ouest, la mer Tyrrhénienne. — Elle est traversée, dans toute sa longueur, par la chaîne des *Apennins*, qui divise la presqu'île en deux versants différents de largeur, d'aspect et de fertilité, et se continue en Sicile pour reparaître encore en Afrique.

Grandes divisions. — L'Italie ancienne comprenait trois grandes régions : 1° *l'Italie septentrionale*, grande plaine fertile, où coule

le Pô; — 2^o *l'Italie centrale*, traversée par le Tibre. Elle était beaucoup moins productive que la région du nord : le long de la Méditerranée, s'étendent des marécages insalubres. Là se trouve aussi le Vésuve, qui ensevelit Pompéi sous la lave et les cendres; — 3^o *l'Italie méridionale*, appelée aussi *Grande Grèce*, parce que de nombreuses colonies grecques s'y étaient établies. C'était une contrée montagneuse, aride et couverte de forêts sauvages.

Rome. — La ville de Rome, située sur le Tibre, au centre de l'Italie et de la mer Méditerranée, était admirablement placée pour étendre au loin sa puissance : elle soumit d'abord à ses lois l'Italie centrale, puis la péninsule entière, et enfin toutes les contrées qui entourent la Méditerranée et qui formèrent *l'empire romain*.

II. — HISTOIRE ROMAINE.

Aperçu général. — Rome passa successivement sous trois gouvernements : la *royauté*, la *république* et *l'empire*. De là, les trois grandes périodes de l'histoire romaine. — Pendant la première, Rome étend sa domination sur le Latium. Sous la république, elle conquiert toute l'Italie et abat la puissance de Carthage; mais elle est en proie aux guerres civiles. Enfin, l'empire répand au loin la civilisation romaine; mais la corruption l'affaiblit et, en 395, il est divisé en deux : l'empire d'Occident, détruit en 476 par les Barbares, et l'empire d'Orient, abattu mille ans plus tard par les Turcs (1453). — *Avec le premier, finit l'histoire ancienne, et avec le second, l'histoire du moyen âge.*

A. — *La royauté.*

(753-509 avant J.-C.)

Les Étrusques. — Bien avant la fondation de Rome, l'Italie était habitée par une foule de peuplades indépendantes. L'une d'elles, les *Étrusques*, vivait dans l'Étrurie, entre le Tibre et la mer. C'était l'une des nations les plus remarquables de l'anti-

quité. Les Étrusques avaient un degré de civilisation très avancé, dont témoignent les bijoux, les vases précieux, les miroirs métalliques retrouvés dans leurs tombeaux. Les vases étrusques sont généralement de couleur rouge, ornés de peintures noires et d'inscriptions qu'on n'est pas encore parvenu à déchiffrer. — Les constructions se distinguaient par des colonnes carrées et massives, s'amincissant vers le haut.

Fondation de Rome (753). — Un autre peuple de l'Italie centrale, les *Latins*, vivait dans le Latium. *Romulus*, originaire de cette contrée, vint fonder la ville de Rome au bord du Tibre, vers l'an 753 avant J.-C. (Légende : la louve.) Afin de peupler rapidement cette bourgade formée de pauvres cabanes, il en fit un lieu de refuge et permit à tous les malfaiteurs de venir s'y établir. Il profita ensuite d'une fête qu'il avait annoncée pour s'emparer des Sabines, et il les donna pour épouses à ses sujets. — Sous ses successeurs, la ville s'agrandit et comprit, dans son enceinte, *sept collines*. Un pont de bois fut jeté sur le Tibre, et l'on créa, à l'embouchure du fleuve, le port d'Ostie. En même temps, Rome fut assainie par des aqueducs et des égouts, et embellie par la construction d'un cirque et du *Capitole*, temple consacré à Jupiter.

Institutions de Rome. — A Rome, sous la royauté, le pouvoir fut partagé entre le *roi*, le *sénat* et le *peuple*, réuni dans ses *comices*. — La population était divisée en deux grandes classes : les hommes libres et les esclaves. Parmi les premiers, on distinguait : 1^o les *patriciens*, qui formaient l'aristocratie de Rome : ils pouvaient seuls aspirer aux fonctions publiques et possédaient de nombreux autres privilèges; 2^o les *plébéiens* (de *plebs*, foule) qui jouissaient d'une entière liberté, mais ne pouvaient, au début, exercer aucune fonction publique, ni même s'allier, par mariage, à des familles patriciennes. — Quant aux *esclaves*, on les considérait non comme des personnes, mais comme des *choses* : ils étaient la propriété de maîtres qui avaient sur eux droit de vie et de mort. On les accablait de durs travaux et on les battait de verges pour la moindre faute; souvent aussi ils devenaient, dans

l'amphithéâtre, la proie des bêtes féroces, ou bien leur chair était jetée en pâture aux poissons qui peuplaient les étangs des villas romaines. Parfois, un maître généreux rendait la liberté à son esclave, qui devenait ainsi un *affranchi*.

Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome, se fit détester par sa tyrannie. En 509, le peuple se souleva et le chassa de Rome : la royauté fut abolie et remplacée par la république.

B. — *La république.*

(509-27 avant J.-C.)

Institutions républicaines. — Au lieu d'un roi nommé à vie, Rome eut deux consuls élus pour un an. — Les autres magistrats de la république furent : le *dictateur*, nommé pour six mois dans les circonstances difficiles et jouissant d'un pouvoir absolu; — les *tribuns*, qui arrêtaient, par leur *veto*, toutes les mesures contraires aux intérêts du peuple; — les *préteurs*, qui rendaient la justice dans les prétoires ou tribunaux; — les *édiles*, chargés de l'entretien de la ville; — les *censeurs*, qui veillaient au maintien des bonnes mœurs et faisaient le recensement; — les *questeurs*, chargés de percevoir les revenus publics et d'effectuer les paiements au nom de l'État.

Luttes entre les patriciens et les plébéiens. — A l'origine, les patriciens pouvaient seuls occuper les magistratures; mais ils se montrèrent si durs envers les plébéiens, que ceux-ci se révoltèrent contre leur tyrannie : ils luttèrent pendant deux siècles; enfin, vers l'an 300, ils purent arriver à toutes les charges publiques, et ils possédèrent ainsi des droits égaux à ceux des patriciens. — Dès lors, les Romains unis poursuivirent la conquête de l'Italie. Ils portèrent leurs armes jusqu'en Sicile; mais là, ils se trouvèrent en présence des Carthaginois, contre lesquels ils entreprirent les *guerres puniques*.

Les guerres puniques. — Également puissantes et ambitieuses, Rome et Carthage aspiraient toutes deux à l'empire du monde.

Elles en vinrent aux mains, et s'engagèrent dans une lutte à mort, qui dura plus d'un siècle; elle se termina par la ruine de Carthage. — La première guerre punique avait éclaté en Sicile. La seconde eut pour héros *Annibal*, qui, parti d'Espagne, traversa l'Èbre, les Pyrénées, le Rhône, les Alpes et envahit l'Italie par le nord. Sa grande victoire de *Cannes* mit Rome bien près de sa ruine; mais il dut ensuite rentrer en Afrique, et il fut battu à *Zama*, en 202. — Un demi-siècle après, les Romains entreprirent la troisième guerre punique; ils mirent le siège devant Carthage, et la prirent, malgré l'héroïque défense de ses habitants : par les ordres de *Scipion Émilien*, elle fut rasée et incendiée, et son territoire réduit en province romaine (146).

Nouvelles conquêtes des Romains. — Après avoir anéanti sa plus puissante rivale, Rome continua le cours de ses conquêtes. La *Macédoine* devint une province romaine, et la *Grèce* subit le même sort en 146, l'année même de la destruction de Carthage. L'*Espagne*, où résistait seule la ville de Numance, se soumit après la prise de cette ville par Scipion. Les Romains s'emparèrent également de l'Asie Mineure et du royaume du *Pont*, après une longue guerre contre le célèbre *Mithridate*. Enfin, l'an 50, César termina la conquête des *Gaules*, et, vingt ans plus tard, Octave réduisit l'*Égypte* en province romaine.

Les guerres civiles. — Mais, en même temps que les Romains étendaient au loin leur puissance, ils étaient divisés par des guerres civiles : des discordes, suscitées par l'ambition, éclatèrent successivement entre Marius et Sylla, entre César et Pompée, entre Octave et Antoine. — *Marius* et *Sylla*, tour à tour maîtres de Rome, se signalèrent par d'affreux massacres, qui coûtèrent la vie à plus de 200.000 Romains. — *César*, revenu des Gaules, battit Pompée à *Pharsale* et se fit décerner tous les pouvoirs; mais il périt assassiné l'an 44. — *Octave*, son petit-neveu, triompha à *Actium* de son rival Antoine, puis il s'empara de l'*Égypte*. Rentré à Rome, il prit le nom d'*Auguste*, réunit sur sa tête toutes les charges publiques et fonda ainsi l'empire, l'an 27 avant J.-C.

C. — *L'empire.*

(27 avant J.-C. à 395 après J.-C.)

L'empire romain. — L'empire romain est l'un des États les plus vastes qui aient jamais existé. Il avait pour limites : en Europe, l'océan Atlantique, la mer du Nord, le Rhin, le Danube et la mer Noire ; en Asie, l'Euphrate et les déserts sablonneux de l'Arabie ; en Afrique, l'Éthiopie, la Libye et la chaîne de l'Atlas. Il s'étendait ainsi sur tout le pourtour de la Méditerranée qui, avec ses dépendances, formait comme une *mer romaine*. Plusieurs grands États modernes, comme la France, l'Italie, l'Espagne, n'étaient alors que des provinces romaines. — L'empire romain avait une longueur d'environ mille lieues de l'est à l'ouest, une largeur de sept cents lieues du nord au sud, et une population évaluée à cent et vingt millions d'âmes. — Depuis Auguste jusqu'au partage de l'an 395, il eut une durée de plus de quatre siècles.

Son organisation. — Cette immense monarchie était gouvernée par l'*empereur*, assisté du *sénat*. Chacune des grandes divisions de l'empire, ou *préfectures*, avait à sa tête un *préfet*, et était elle-même partagée en diocèses et en provinces, administrés par des *proconsuls* et des *gouverneurs*. — L'armée romaine, forte de 400,000 hommes, était divisée en légions, et un corps d'élite de 10,000 soldats formait la *garde prétorienne*, chargée de veiller sur la personne de l'empereur. Des garnisons romaines étaient réparties le long des frontières, sur les rives du Rhin et du Danube, que sillonnaient, en outre, des flottilles de bateaux. — De magnifiques routes militaires ou *chaussées romaines*, con-

LES ROMAINS. — *Statue d'Auguste* (fig. 3). — Photographie d'une sculpture antique, qui se trouve au musée du Vatican, à Rome. — Elle représente Auguste debout, la main droite levée, dans l'attitude d'un homme qui prononce une allocution. L'empereur a la poitrine couverte d'une cuirasse ; son manteau est rejeté sur le bras gauche, qui supporte le sceptre. A ses pieds, l'Amour enfant (Éros ou Cupidon) sur un dauphin.



AP

Fig. 3. — Statte d'Auguste.

Ph. Alinari.

struites à grands frais, mettaient la capitale en communication avec les provinces les plus reculées de l'empire. — Enfin des *colonies agricoles* avaient été établies dans les contrées dépeuplées par les guerres ou restées incultes et désertes : tout en cultivant le sol, elles répandirent au loin la langue, les idées et la civilisation des Romains.

Auguste. — Après avoir affermi son autorité, Auguste s'appliqua à fermer les plaies causées par les guerres civiles. Il fit exécuter, à Rome, de grands travaux, et laissa « une ville de marbre là où il avait trouvé une ville de briques. » — Il favorisa les lettres et les arts, et son temps a été appelé le *siècle d'Auguste* : alors vivaient les poètes Virgile et Horace, et d'autres écrivains latins, protégés par Mécène, ministre et favori d'Auguste. — Ce fut encore sous le règne d'Auguste que Jésus-Christ naquit à Bethléem : ce grand fait marque le commencement de l'ère chrétienne.

Ses successeurs. — Parmi les premiers successeurs d'Auguste, nous citerons *Tibère* et *Néron*, fameux par leurs cruautés et leurs débauches; puis *Vespasien* et son fils *Titus*, qui allèrent assiéger Jérusalem. Ce fut pendant le règne de ce dernier, l'an 79, qu'une terrible éruption du Vésuve ensevelit la ville de Pompéi. — Pendant le III^e siècle, les Romains connurent une période heureuse et prospère, qu'on a nommée *l'âge d'or de l'empire* : c'est l'époque des *Antonins*. — Mais au siècle suivant, l'État fut en proie à une anarchie profonde : des généraux se faisaient proclamer empereurs par les légions qu'ils commandaient; mais ils étaient bientôt renversés et massacrés par d'autres, qui subissaient, à leur tour, le même sort. En même temps, Rome était plongée dans la plus honteuse dépravation : la décadence de l'empire commençait.

Partage de l'empire (395). — La monarchie retrouva un peu d'éclat et de force sous le règne de *Dioclétien*. Peu de temps après, l'empereur *Constantin* accorda aux chrétiens le libre exercice de leur culte et embrassa lui-même la nouvelle religion.

Puis, ayant pris en horreur Rome, ses idées et ses fêtes païennes, il alla se fixer, avec sa cour, à *Byzance* : il lui donna son nom, et *Constantinople* devint la nouvelle capitale de l'empire. — La rivalité entre les deux capitales s'accrut de plus en plus; enfin, en 395, à la mort de *Théodose le Grand*, l'empire fut définitivement partagé en deux : l'empire d'*Occident* et l'empire d'*Orient*. Le premier tomba en 476 sous les coups des barbares; le second finit en 1453, à la prise de Constantinople par les Turcs.

III. — CIVILISATION ROMAINE.

Religion. — Les premiers Romains, isolés au centre de l'Italie, adoptèrent les divinités des peuples du Latium. Numa, leur second roi, institua le culte de *Janus*, dont le temple devait être ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix; puis celui du dieu *Terme*, qui veillait aux limites des propriétés champêtres. Il créa le corps ou collège des *pontifes*, chargés des cérémonies du culte; celui des *augures*, qui prédisaient l'avenir (poulets sacrés, entrailles des victimes, vol des oiseaux), et celui des *vestales*, prêtresses chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de *Vesta*. — Plus tard, les Romains adoptèrent les croyances et la mythologie des Grecs. Ils célébraient, en l'honneur de leurs dieux, des fêtes diverses (bacchanales, saturnales, lupercales), dans lesquelles ils se livraient aux plus honteux désordres. — Enfin, sous l'empire, le christianisme se répandit d'abord en Orient et, malgré de longues persécutions, il finit par remplacer partout le paganisme.

Langue. — La langue des Romains était le *latin*, parlé d'abord par les habitants du Latium. — De Rome, la langue latine se répandit dans tout l'empire, grâce aux marches des troupes romaines, aux colonies agricoles et aux relations rendues faciles par les grandes chaussées. Elle s'implanta surtout dans l'empire d'Occident, où elle a donné naissance à trois des langues modernes, le *français*, l'*italien* et l'*espagnol*, et à leurs idiomes particuliers : ainsi, la langue populaire d'une moitié de la Belgique, le *wallon*, dérive de la langue des Romains.

Habitations, mœurs et genre de vie. — Sous l'empire, les Romains déployèrent un grand luxe dans leurs habitations : plusieurs de celles-ci, conservées sous les cendres et les laves du Vésuve, ont été retrouvées intactes dans les fouilles exécutées à Pompéi : l'une des plus belles est la *maison des Vettii*, avec son *atrium*, son bassin central pour les eaux de pluie, son péristyle, ses peintures et ses statues. — Les grandes maisons étaient chauffées par des foyers établis dans les caves et nommés *hypocaustes* : la chaleur se répandait, par des tuyaux en terre cuite, dans toutes les pièces de l'habitation. Les Romains, grands amateurs de bains, avaient aussi des *thermes* somptueux, chauffés par des hypocaustes. — Les habitations étaient éclairées au moyen de lampes en poteries ou en métal, munies d'anses ou de chaînettes pour les porter ou les suspendre à des piliers en bronze. — Le vêtement principal des citoyens romains était un ample manteau, appelé *toge*. Les soldats portaient le casque et le bouclier; les fantassins étaient armés d'une courte épée. Les empereurs seuls avaient le droit de revêtir des habits de pourpre. Parmi les plaisirs favoris des Romains, figuraient les combats de *gladiateurs* dans les cirques, et les *naumachies*, ou simulacres de combat naval, qui se donnaient dans des bassins creusés à cette fin sur les bords du Tigre. Souvent aussi, des esclaves ou des prisonniers étaient livrés en pâtures aux bêtes féroces qu'on lâchait dans le cirque (histoire d'Androclès). Tout autour de l'arène s'élevaient des gradins en marbre où se plaçaient les spectateurs; ceux-ci étaient préservés de la pluie ou du soleil par un immense voile nommé *velarium*, que l'on tendait au-dessus du cirque.

Sciences, lettres et arts. — Les Romains cultivèrent peu les sciences; à l'exception de Pline, ce furent des savants *grecs* qui illustrèrent cette période de l'histoire. Citons : le géographe Strabon, qui dressa une carte du monde alors connu; Pline le Naturaliste, qui périt dans l'éruption du Vésuve; l'astronome Ptolémée, d'Alexandrie; enfin, l'un des plus grands génies de l'antiquité, l'illustre Archimède, de Syracuse, qui défendit cette ville en incendiant les vaisseaux ennemis au moyen de miroirs

ardents, et qui découvrit le *principe* auquel son nom est resté attaché. — Quant aux lettres, elles brillèrent d'un vif éclat, notamment au siècle d'Auguste. Citons, parmi les écrivains latins, les historiens Tite-Live, Salluste, Tacite et Suétone; le philosophe Sénèque; l'orateur Cicéron; les poètes : Virgile, auteur de l'*Énéide* et des *Géorgiques*; Horace, qui composa l'*Art poétique*, Ovide, Tibulle, etc., qui enrichirent la littérature latine de leurs chefs-d'œuvre. — Enfin, les arts furent, à Rome, en grand honneur, mais ils consistèrent surtout dans l'imitation de peintures, statues et autres trésors artistiques, rapportés de la Grèce après la conquête.

Monuments et travaux publics. — Le génie des Romains se révèle surtout dans les monuments qu'ils nous ont laissés. Leurs constructions, aussi belles que solides, nous frappent encore d'admiration après plus de dix-huit siècles d'existence. Aux ordres d'architecture qu'ils tenaient des Grecs, ils ajoutèrent l'ordre *toscan*, analogue au dorique, et l'ordre *composite*, où les volutes de l'ionique se mêlent aux feuilles d'acanthé du corinthien. Ils remplirent Rome de temples et de palais magnifiques, élevèrent le *Capitole*, le *Colisée*, la colonne *Milliaire*, la colonne *Trajane*, le *mausolée d'Adrien*; des *Arcs de triomphe*, etc. — Véritable peuple de bâtisseurs (ciment romain), ils construisirent des aqueducs et des égouts, tracèrent de belles chaussées, jetèrent des ponts sur les fleuves et les rivières et couvrirent le pays de superbes *villas*, de maisons opulentes, de thermes grandioses.

Influence de Rome sur la civilisation. — Les Romains, comme les Grecs, ont laissé des traces profondes dans la civilisation des peuples. Leur langue est restée longtemps celle des savants de tous les pays; elle est enseignée dans nos écoles, et le français, qui en dérive, est connu dans toutes les régions du globe. Les écrivains et les orateurs romains sont cités à tous propos, et les lois romaines sont encore étudiées dans nos universités. Les personnages mythologiques de l'ancienne Rome ont été mis en action par les peintres, les poètes et les sculpteurs; nos musées renferment une foule de richesses inspirées par le génie des

Romains. Malgré les invasions des Barbares, la civilisation romaine a donc exercé une grande influence, principalement sur les nations latines.

IV. — L'ÉGLISE CHRÉTIENNE DANS L'EMPIRE ROMAIN.

Jésus-Christ : sa doctrine. — *Jésus-Christ*, l'Homme-Dieu, naquit à Bethléem sous le règne de l'empereur Auguste et l'année de sa naissance devint la première année de l'*ère chrétienne*. Jusqu'à l'âge de trente ans, il mena une vie obscure et toute remplie par le travail; puis il se mit à parcourir la Judée, en prêchant sa doctrine et en donnant l'exemple des plus nobles vertus. Poursuivi par la haine des Pharisiens, il fut condamné à mort et crucifié à Jérusalem, l'an 33, sous le règne de Tibère : la *croix* devint l'emblème de la nouvelle religion, qui s'appela le *christianisme*, et dont les partisans prirent le nom de *chrétiens*. — Le christianisme enseigne l'existence *d'un seul Dieu*, créateur et maître de l'univers; il comprend plusieurs dogmes, tels que ceux de la Trinité, des sept sacrements, des peines et des récompenses éternelles dans la vie future; enfin, il résume toute sa morale dans l'amour de Dieu et du prochain. — Jésus-Christ avait prêché sa doctrine de vive voix; mais ses apôtres racontèrent sa vie et résumèrent ses préceptes dans les évangiles et d'autres écrits dont l'ensemble a été nommé le *Nouveau Testament*; les livres de Moïse, avec l'histoire des Juifs jusqu'à Jésus-Christ, forment l'*Ancien Testament*; la réunion de l'Ancien et du Nouveau Testament s'appelle l'Écriture sainte ou la *Bible*.

Les apôtres; les persécutions. — En parcourant la Judée, Jésus-Christ était accompagné de ses *apôtres*, qui donnaient le baptême aux nouveaux convertis. Fidèles à la parole du Maître : *Allez et enseignez toutes les nations*, les apôtres se répandirent dans l'Asie Mineure et la Grèce pour y prêcher l'Évangile. Ils fondèrent, en Orient, plusieurs *églises*, ou communautés chrétiennes, et ils convertirent une foule de disciples à la foi nouvelle; mais, bientôt, ceux-ci eurent à endurer d'horribles persécutions, ordonnées par divers empereurs romains. Saint Pierre et saint

Paul subirent le martyre à Rome sous Néron; d'autres furent écartelés, livrés aux bêtes du cirque, ou brûlés au moyen de matières inflammables, d'huile bouillante, de fers rouges ou de plomb fondu. Ces persécutions durèrent plus de trois siècles : la plus violente fut la dixième, sous le règne de Dioclétien; mais peu après, en 313, Constantin assura le triomphe du christianisme, en proclamant la liberté religieuse par l'*édit de Milan*.

Progrès du christianisme. — Constantin accorda de grandes faveurs aux chrétiens et, insensiblement, la religion nouvelle acheva de remplacer le paganisme parmi les populations de l'empire. En vain, l'empereur Julien, surnommé *l'apostat*, voulut remettre en honneur le culte des divinités païennes, et rétablir à Rome les autels renversés par Constantin : les jours du paganisme et de l'empire étaient comptés. Avant et après les invasions des Barbares, de zélés missionnaires allèrent prêcher la foi nouvelle en Gaule et en Germanie; un grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort au milieu des populations idolâtres qu'ils voulaient convertir au christianisme; mais, à la longue, l'Évangile triompha des vieilles croyances des peuples barbares, comme il avait vaincu déjà le paganisme, et finit par s'implanter dans toute l'Europe.

La papauté. — Saint Pierre, le chef des apôtres, avait fixé sa résidence à Rome, au centre même des fêtes et des idées païennes, et c'est dans cette ville qu'il subit le martyre. Ses successeurs au siège épiscopal de Rome prirent le nom de *papes*, et leur suprématie fut reconnue par les autres évêques de la chrétienté. Chefs de l'Église catholique, ils virent passer tous les événements qui se déroulèrent en Italie jusqu'au VIII^e siècle; en 725, sous le règne du roi Lombard Luitprand, le pape Grégoire III s'affranchit de la domination des empereurs d'Orient, qui possédaient encore plusieurs territoires en Italie : il devint le souverain du *duché de Rome*, qui fut ainsi le noyau du pouvoir temporel des papes; peu après, les États de l'Église s'agrandirent de deux nouvelles provinces : c'était un don de Pepin le Bref, chef de la puissante nation des *Francs*, qui dominait déjà sur toute la Gaule.

DEUXIÈME PARTIE.

—

HISTOIRE DU MOYEN AGE

COMPRENANT :

- I. Les Gaulois.
- II. Les Barbares.
- III. Les Francs (420-843).
- IV. La féodalité.
- V. Le christianisme et l'islamisme.
- VI. L'Italie au moyen âge.
- VII. Les communes.
- VIII. La guerre de Cent ans.
- IX. Les empires des Mongols.
- X. Les Turcs à Constantinople (1453).

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE MOYEN ÂGE.

Le moyen âge, c'est-à-dire l'âge intermédiaire entre l'antiquité et les temps modernes, comprend un espace d'environ mille ans. Les *croisades* forment le point culminant de cette époque et la divisent en deux périodes bien distinctes : car « les faits antérieurs à ces expéditions ont encore de l'affinité avec l'antiquité, et les faits postérieurs mènent déjà aux temps modernes. » — Pendant la première époque, les Barbares envahirent l'empire romain, et, sur ses ruines, ils établirent plusieurs États. *L'empire des Francs*, devenu le plus important d'entre eux, acquit une grande puissance sous *Charlemagne*. — Mais il fut partagé en trois royaumes, puis subdivisé en une foule de petits États pendant la féodalité. — D'un autre côté, le *christianisme*, devenu la religion des Francs, eut bientôt à lutter contre l'*islamisme*, fondé par Mahomet en 622. Les *Arabes* tentèrent d'abord de subjuguier l'Europe par l'ouest, mais ils furent repoussés par Charles Martel. Un autre peuple mahométan, les *Turcs*, menaçant l'Europe à l'est, les chrétiens entreprirent contre eux les mémorables expéditions connues sous le nom de *croisades*. — Ces luttes ouvrent la seconde période du moyen âge : pendant celle-ci, les nations de l'Europe furent en proie à des rivalités semblables à celles qui remplissent les temps modernes; la plus célèbre fut la *guerre de Cent ans*, qui se termina l'année même où les Turcs, qui étaient parvenus à s'établir en Europe, s'emparèrent de *Constantinople*, en 1453.

CHAPITRE I.

LES GAULOIS.

I. — LA GAULE.

Bornes et divisions. — On appelait Gaule la vaste contrée située entre l'océan Atlantique, le Rhin, les Alpes, la Méditerranée et les Pyrénées. Elle était divisée en quatre grandes régions : au nord, la *Belgique*, comprise entre la mer, la Seine, la Marne et le Rhin; au centre, la *Celtique*; au sud, l'*Aquitaine* et la *Provence*.

Aspect. — Limitée par des mers, un fleuve et de hautes montagnes, la Gaule était, en outre, traversée par des chaînes importantes, telles que les Vosges, et par de grands fleuves, comme la Loire, le Rhône, la Seine, l'Escaut et la Meuse. Sauf dans le voisinage de la mer, le sol était généralement montagneux; mais, vers le nord, s'étendaient de vastes marécages, devenus nos riches plaines des Flandres. Le pays était couvert d'immenses et sombres forêts, où dominaient le chêne et le hêtre : là vivaient en foule les animaux sauvages, l'ours, l'aurochs, le cerf et le sanglier. Tel était, aux âges reculés, l'aspect de la Gaule, dont les bois occupaient en majeure partie la surface.

II. — MŒURS ET RELIGION DES GAULOIS.

Les Gaulois. — Les Gaulois, plus exactement les *Celtes*, étaient des hommes d'une haute stature et d'une force athlétique, aux yeux bleus, à la chevelure blonde, aux mœurs rudes et guerrières. Ils se livraient à la chasse et à la pêche, vivant du gibier qui peuplait les bois et du poisson qui remplissait les rivières. — Ils recherchaient surtout les dangers et les combats; ils s'armaient de la pique et du javelot pour attaquer l'ennemi, et

du bouclier pour se défendre. — Ils savaient filer et tisser la laine de leurs brebis : ils s'en faisaient des vêtements, qu'ils teignaient de diverses couleurs. — Leurs habitations, construites en argile, étaient des cabanes à toit arrondi; elles étaient disséminées dans les bois, aux abords des fontaines, formant çà et là quelques pauvres bourgades reliées par des sentiers. Mais, dans ce pays hérissé de forêts et de rochers, dans ces cabanes rustiques habitées par des hommes aussi peu civilisés que la contrée était sauvage, le voyageur étranger était toujours accueilli avec plaisir, et il y recevait une généreuse hospitalité.

Leur religion. — La religion des Gaulois était le *druidisme*, ainsi appelé de leurs prêtres ou *druides*. Ils avaient divinisé les forces de la nature et adoraient plusieurs dieux, comme *Teutatès*. Ils ne bâtissaient point de temples : les cérémonies du culte s'accomplissaient dans quelque clairière, au milieu des bois, ou bien au sommet des collines ou dans la solitude des bruyères. Ils croyaient que l'âme ne périt pas et qu'après la mort, elle passe d'un corps dans un autre. Ils immolaient à leurs divinités des animaux et leur offraient même des sacrifices humains. Ils attribuaient des vertus surnaturelles à diverses plantes, comme le *gui* : à certaines époques, la population se rassemblait au bois, pour récolter en grande pompe le gui sacré, qui se balançait en larges touffes aux branches noueuses des chênes; un druide, vêtu d'une robe blanche et muni d'une serpe d'or, montait sur l'arbre et coupait la plante vénérée.

III. — HISTOIRE DES GAULOIS.

Invasions gauloises. — Les Gaulois, aventureux et pleins de bravoure, entreprirent, à diverses reprises, des expéditions hors de leur pays. A une époque inconnue, ils traversèrent le détroit des Gaules et s'établirent dans l'île de Bretagne. Leur race s'y est longtemps conservée dans le pays de *Galles* et dans les montagnes d'Écosse, avec leurs mœurs rustiques et leur langage, la langue *gaëlique*. — Les Gaulois pénétrèrent encore en Italie et

s'emparèrent même de Rome. Une partie d'entre eux se fixèrent au nord de cette contrée, dans le pays qui fut appelé, depuis, la *Gaule cisalpine*.

Les Romains en Gaule. — Mais les Romains prirent leur revanche des invasions gauloises. Ils s'emparèrent d'abord de la *Provence*. Puis Jules César acheva la conquête du reste du pays, malgré l'héroïque résistance des Belges : l'an 50, la Gaule fut entièrement soumise, et ses habitants si longtemps libres dans leurs forêts sauvages, passèrent sous la domination romaine. — Celle-ci y dura environ cinq siècles. Pendant ce long espace, le pays jouit d'une paix profonde, et la civilisation de Rome finit par s'y implanter. *A la langue celtique se substitua, peu à peu, la langue des vainqueurs, le latin.* La vigne fut introduite en Gaule comme en Espagne, et devint, pour ces contrées, une source de richesses futures. — De grandes voies militaires sillonnèrent le pays : plusieurs d'entre elles existent encore aujourd'hui, sous le nom de *chaussées romaines*.

Ces larges routes, percées à travers les bois, les marais et les solitudes de la Gaule, contribuèrent puissamment à civiliser cette contrée : on vit s'élever, çà et là, des bourgades nouvelles et de somptueuses *villas*, qu'habitaient les fonctionnaires romains. D'imposantes constructions, comme l'aqueduc dit *pont du Gard*, comme l'*amphithéâtre* et le temple dit *maison carrée* de Nîmes, témoignent de la prospérité qui régnait à cette époque. Les grandes cités romaines de la Gaule, Bavi et Trèves au nord, Aix, Nîmes et Avignon au sud, étaient remplies de beaux monuments, temples, thermes et fontaines, dont les ruines disent encore la grandeur passée. Des apôtres et des missionnaires chrétiens vinrent prêcher aux Gallo-Romains la doctrine du Christ et le christianisme fit surtout des progrès, après l'édit de Milan.

CHAPITRE II.

LES BARBARES.

I. — LE MONDE BARBARE.

Son étendue. — Les Romains, comme les Grecs, désignaient sous le nom de *Barbares* tous les peuples qui habitaient hors de leurs frontières et étaient étrangers à leur civilisation. Le monde barbare commençait donc aux rives du Rhin et du Danube, et comprenait la plus grande partie de l'Europe, c'est-à-dire l'Allemagne, la Hongrie, la Scandinavie et la Russie actuelles. — Les peuples barbares se divisaient en trois grandes familles : les Barbares de Germanie ou *Germaines* ; les Barbares du Nord et les Barbares d'Asie.

a) Les Barbares de Germanie. — Au nord du Danube et à l'est du Rhin s'étendait une vaste contrée correspondant à peu près à l'Allemagne actuelle. C'était la *Germanie*, pays sauvage traversé par de larges fleuves et couvert de grands bois, qui formaient la forêt Hercynienne ; vers la mer Baltique, se trouvaient des marécages et des plaines sablonneuses. Le ciel était brumeux, le climat humide et froid, les hivers longs et rigoureux. — Ce caractère sauvage de la contrée avait donné aux habitants des mœurs rudes et barbares : les *Germaines* avaient des habitudes guerrières, aimaient la chasse et les combats, se livraient au jeu et à l'ivrognerie et délaissaient les travaux des champs. — Leurs principales tribus étaient les *Frisons*, les *Saxons*, les *Franes*, les *Alamans* et les *Vandales*.

b) Les Barbares du Nord. — Les Barbares du Nord habitaient les contrées septentrionales de l'Europe. C'étaient les *Sarmates* et les *Slaves* dans la grande plaine russe, et les *Goths*, qui

37

avaient fondé un puissant empire entre la Baltique et la mer Noire. — Mais, de tous les peuples du Nord, les plus civilisés étaient les *Scandinaves*. Ils adoraient *Odin*, qu'ils représentaient monté sur un cheval à huit jambes, et la déesse *Freya*, la Vénus du Nord, à qui le vendredi était consacré (*Freytag*). Ils avaient des poètes appelés *scaldes*, et un livre sacré, l'*Edda*, qui renfermait toute leur mythologie. Leur écriture, formée de caractères *runiques* ou *runes*, ressemblait beaucoup à celle des Phéniciens, et l'on pense que ceux-ci l'apportèrent en Scandinavie lors de leurs expéditions dans la Baltique. On rencontre encore, dans ces contrées, beaucoup de pierres sacrées, et même des rochers couverts d'inscriptions runiques. — *Hardis* navigateurs, les Scandinaves s'avanturaient en plein Atlantique, sans boussole, malgré les brumes et les tempêtes. Ils débarquèrent de bonne heure en Islande, où les guidait un phare naturel, l'Hécla. De là, ils passèrent au Grönland et, plus tard, au Labrador : *ils furent ainsi les premiers Européens qui abordèrent en Amérique.*

c) **Les Barbares d'Asie.** — Enfin, à l'est de la mer Caspienne, habitaient les peuples nomades, originaires du plateau central de l'Asie, et appartenant à la race des anciens Scythes. Les principaux étaient les *Huns*, les *Tartares*, les *Turcs* et les *Mongols*.

II. — INVASIONS DES BARBARES.

Marche des Barbares. — Les richesses accumulées dans l'empire romain attiraient, depuis longtemps, les peuples barbares : à plusieurs reprises, ils tentèrent de passer le Rhin et le Danube, mais les garnisons romaines les en empêchèrent. Cependant, l'empire s'affaiblissant de plus en plus, ils réussirent enfin à déborder la frontière ; les unes après les autres, les hordes barbares s'abattirent sur les Gaules comme sur une proie assurée. Ce fut une horrible tempête : partout des cités s'écroulaient sous leurs pas, et derrière eux s'amoncelaient les ruines et les décombres. Le pays, livré au pillage, au massacre et à l'incendie, n'était plus qu'un vaste champ de mort, où gisaient les débris des riches

villas et des grandes cités romaines. — Ces terribles invasions se succédèrent pendant près d'un siècle : les Barbares avaient passé comme un torrent dévastateur; des richesses incalculables avaient été anéanties; mais *de nouveaux États et une nouvelle civilisation allaient s'établir sur les ruines de l'empire romain.*

États fondés par les Barbares. — Les principaux États fondés par les Barbares furent les royaumes des *Vandales*, des *Visigoths*, des *Burgondes*, des *Anglo-Saxons* et des *Lombards*.

Les *Vandales*, après avoir traversé la Gaule et les Pyrénées, séjournèrent quelque temps au sud de l'Espagne, dans la Bétique, à laquelle ils donnèrent leur nom, *Vandalousie* ou Andalousie. Puis ils passèrent en Afrique, d'où leur roi Genséric alla piller la ville de Rome (vandalisme). — Les *Visigoths* établirent leur domination au sud de la Loire et en Espagne, où leur empire dura plus de trois siècles. — Les *Burgondes* se fixèrent dans les vallées du Rhône et de la Saône, et donnèrent leur nom à la Bourgogne. — Les *Angles* et les *Saxons*, débarqués en Bretagne, y formèrent sept royaumes, qui furent réunis plus tard en un seul sous le nom d'Angleterre (terre des Angles). — Enfin, les *Lombards* vinrent fonder, au nord de l'Italie, un royaume qui dura deux siècles, et fut anéanti par Charlemagne.

Les Huns. — Une invasion plus terrible que toutes les autres, celle des Huns, vint jeter l'effroi en Europe, au milieu du ve siècle. Conduits par leur redoutable chef, *Attila*, les Huns ravagèrent l'empire d'Orient, la vallée du Danube, les villes rhénanes et la Gaule septentrionale. Mais ils furent défaits dans

LES ROMAINS. — *Attila arrêté aux portes de Rome par le pape saint Léon Ier (fig. 4).* — Photographie d'une des fresques peintes par Raphaël (1483-1520), sur les ordres des papes Jules II et Léon X, dans les sales de réception (en italien *stanze*) du palais du Vatican, à Rome. — Le pape, sous les traits de Léon X, est sur une mule blanche; autour de lui, des cardinaux et une suite à cheval; au-dessus apparaissent saint Pierre et saint Paul, visibles seulement pour Attila et les siens, qui se détournent dans un mouvement de terreur et d'effroi.



AP

Fig. 4. — Attila arrêté aux portes de Rome par le pape saint Léon I^{er}.

Ph. Alinari.

les *champs Catalauniques*, près de Châlons-sur-Marne, en 451 : cette grande victoire sauva l'Europe et la civilisation d'une ruine complète. — Attila se vengea de cet échec sur l'Italie septentrionale : fuyant devant les Huns, les habitants de la Vénétie allèrent fonder Venise, dans les lagunes de l'Adriatique. Rome fut épargnée grâce aux prières du pape saint Léon. Attila rentra ensuite en Pannonie, où il mourut, et la puissance des Huns finit avec lui : la plupart se fixèrent dans la contrée qui prit d'eux le nom de *Hungrie* ou Hongrie.

CHAPITRE III.

LES FRANCS.

DURÉE : 420 à 843 : 4 siècles.

I. — LE ROYAUME DES FRANCS.

Les Francs : leur origine et leurs progrès. — Sous le nom collectif de Francs, qui signifiait fiers et hardis, se désignaient des peuplades germaniques répandues primitivement sur la rive droite du Rhin moyen et inférieur. Les uns, fixés sur les bords de la *Sala* (l'Isse), y auraient pris le nom de Francs *Saliens*; les autres, restés sur les rives du Rhin moyen, s'appelèrent les Francs *Ripuaires*. — Les Francs Saliens s'avancèrent vers le midi et arrivèrent dans la grande plaine sablonneuse de la *Taxandrie* ou Campine; puis, désireux de trouver des terres plus fertiles, ils continuèrent leur marche : arrêtés par la forêt Charbonnière qui couvrait le centre de la Belgique, ils gagnèrent la vallée de l'Escaut; leur roi *Clodion* fixa sa résidence à *Tournai*. Il étendit ses domaines jusqu'à Cambrai et jusqu'à la Somme. — Son fils, *Mérovée*, uni aux Romains et aux Visigoths, remporta sur les Huns et leur chef Attila la grande victoire des champs Catalauniques, en 451. Il donna son nom à la dynastie *mérovingienne*, dont le souverain le plus remarquable fut *Clovis*.

Clovis : son royaume. — A son avènement, en 481, la Gaule était partagée entre plusieurs peuples : outre les Francs, c'étaient les Romains, les Visigoths et les Burgondes. Clovis conçut le projet de les assujettir et d'*étendre ainsi son autorité sur toute la Gaule*. Il y réussit en les vainquant les uns après les autres, et il devint ainsi le fondateur de la monarchie franque. — En même temps, d'autres Barbares venus de la Germanie, les *Alamans*, avaient franchi le Rhin et s'avançaient dans la Gaule : Clovis vint à leur rencontre et les battit en 496. A la suite de sa victoire, il se fit baptiser et le *christianisme devint la religion des Francs*. — Clovis avait fixé sa résidence à Paris, qui resta depuis la capitale de la France.

Les rois fainéants; les maires du palais. — Les successeurs de Clovis vécutent dans la discorde et la débauche, et méritèrent, par leur mollesse, le nom de *rois fainéants*. Trop faibles pour gouverner, ils laissèrent l'administration aux *maires du palais*, qui devinrent bientôt plus puissants que les rois eux-mêmes. Les principaux maires du palais furent : *Charles Martel*, qui vainquit les Arabes à Poitiers, en 732, et *Pepin le Bref*, qui déposa le dernier roi fainéant et se fit proclamer roi des Francs en 751.

II. — L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

DURÉE : 800 à 843 : 43 ans.

Son étendue. — *Charlemagne*, fils et successeur de Pepin le Bref, recula au loin les limites du royaume des Francs. A la suite de nombreuses expéditions, il soumit à sa puissance la plupart des peuples voisins, notamment les *Saxons*, après trente-trois ans de guerre; les *Lombards*, dont il anéantit le royaume, et les *Arabes* d'Espagne, qu'il refoula au delà de l'Èbre. — Agrandi par tant de conquêtes, l'empire de Charlemagne avait pour limites : à l'ouest et au nord, la mer, des Pyrénées à l'Eider; à l'est, l'Oder, la Theiss et le Danube; au sud, la Save, la mer Adriatique, la Gariglianó, en Italie, et l'Èbre, en

Espagne. — Il s'étendait ainsi sur d'immenses contrées, et *formait comme une renaissance de l'empire d'Occident* : l'an 800, Charlemagne se rendit à Rome et y fut couronné empereur de la main du pape.

Son organisation; les Capitulaires. — Les peuples réunis sous le sceptre de Charlemagne étaient de races et de mœurs différentes. L'empereur laissa à chacun ses coutumes particulières, mais il publia des lois générales et des ordonnances connues sous le nom de *Capitulaires*, parce qu'elles sont divisées en *capitula* ou chapitres. Les Capitulaires sont empreints d'une grande sagesse, mais plusieurs témoignent de l'ignorance et des superstitions du temps : telles sont les dispositions relatives aux épreuves judiciaires (duel, huile bouillante, fers rouges). — Afin de surveiller l'administration, Charlemagne institua des agents nommés *missi dominici*, ou envoyés du seigneur, qui étaient chargés d'inspecter les provinces et de recevoir les plaintes des populations. — Enfin, il fonda des écoles et protégea les savants : il fit venir d'Angleterre le célèbre *Alcuin*; il érigea, dans son palais d'Aix-la-Chapelle, une sorte d'académie, et visita souvent les écoles qu'il avait créées.

Son partage (843). — Charlemagne mourut en 814, à Aix-la-Chapelle, ville dont il avait fait sa capitale. Son fils, *Louis le Débonnaire*, ne put maintenir dans l'obéissance ses propres enfants; après sa mort, ceux-ci conclurent, en 843, le traité de *Verdun*, qui divisait l'empire en trois États : la *France* fut donnée à Charles le Chauve; la *Germanie* devint la part de Louis le Germanique; enfin, un État intermédiaire comprenant la *Lotharingie*, échut à Lothaire. Ainsi, l'empire de Charlemagne avait duré moins d'un demi-siècle.

Les Normans. — Ce fut alors que nos contrées furent attaquées par les *Normans* ou *hommes du Nord*. Ils étaient originaires de la presqu'île scandinave. Ils ne rêvaient que combats et pillages : montés sur des barques légères, ils passaient de

l'Océan dans les fleuves et les rivières, et les remontaient jusqu'au cœur du pays. Là, ils mettaient à sac les fermes, les abbayes et les châteaux, puis ils se retiraient, chargés de butin. Ils excitaient partout une telle épouvante, que, pendant longtemps, on pria dans les églises : « De la fureur des Normans, délivrez-nous, Seigneur! » — Ils remontèrent ainsi le Rhin, la Meuse et l'Escaut, et dévastèrent notre pays. En 911, le roi de France donna à un de leurs chefs, *Rollon*, sa fille en mariage, et un territoire qui prit le nom de *Normandie*. Enfin, les Normans renoncèrent à leur vie d'aventures; ils se convertirent au christianisme et la tranquillité se rétablit dans nos contrées.

L'empire d'Allemagne. — Les descendants de Charlemagne régnèrent en Germanie jusqu'en 911. La couronne passa alors à la maison de Saxe, dont le prince le plus remarquable fut *Otton le Grand*. Celui-ci, après avoir franchi les Alpes, s'empara de l'Italie septentrionale, la réunit à ses États, et alla ceindre, à Rome, la couronne impériale. Ainsi fut fondé, en 962, *l'empire d'Allemagne*, qui subsista jusqu'en 1806.

III. — LA CIVILISATION FRANQUE.

Religion. — Le paganisme romain s'était assimilé le culte celtique des forces de la nature, mais il avait détruit le druidisme. Dès la fin du II^e siècle, le christianisme fut prêché en Gaule, mais les invasions des Barbares firent disparaître le paganisme romain et réduisirent à néant, en beaucoup d'endroits, les résultats que le zèle des missionnaires chrétiens avait produits, surtout après l'édit de Milan. L'évangélisation fut cependant continuée et, après le baptême de Clovis, le christianisme se propagea rapidement dans la Gaule. — On vit s'élever, çà et là, de modestes chapelles, bientôt entourées des cabanes des nouveaux convertis : telle est l'origine d'un grand nombre de nos villages actuels. — Ailleurs, des seigneurs francs fondèrent de riches monastères, qui devinrent les foyers de vie religieuse et le refuge des

sciences et des arts; établies le plus souvent dans quelque vallée pittoresque et boisée, entourées de grandes fermes, les abbayes devinrent ainsi fréquemment le berceau de villes importantes (Mons, Nivelles, etc.).

Langue. — Les Francs parlèrent d'abord la langue des Germains, qui se retrouve dans l'allemand et le flamand. Mais, dans les Gaules, cinq siècles de domination romaine avaient répandu partout la langue latine. Employée par les nouveaux venus, elle se modifia peu à peu; il s'y mêla des termes germaniques : ainsi se forma un langage vulgaire, nommé langue *romane* ou vieux français. Perfectionné par un long usage, il est devenu la langue française actuelle.

Population; habitations; armes. — Sous les Francs, la population de la Gaule se trouva divisée en deux parties : les conquérants maîtres du sol, et les conquis, qui furent réduits à l'état de *servage* et cultivèrent la terre au profit des seigneurs francs. — Les serfs habitaient de pauvres cabanes en terre, rassemblées au pied de la demeure seigneuriale : celle-ci avait l'aspect d'une grande ferme fortifiée. Quant aux habitations royales, c'étaient plutôt de vastes métairies que des palais; elles étaient entourées de bois, d'étangs et de prairies. Les rois francs voyageaient de l'une à l'autre, et s'y livraient à la pêche et à la chasse. — Les armes des Francs étaient l'épée, le javelot et surtout la *francisque*, sorte de hache à deux tranchants. Ils portaient aussi un casque à tête de monstre qui leur donnait un aspect terrifiant, et un bouclier destiné à parer les coups de l'ennemi.

Lettres et inventions. — Sous les Francs, la civilisation fit peu de progrès, car les réformes de Charlemagne tombèrent avec lui : aussi l'ignorance redevint-elle assez générale, au point que beaucoup de nobles se faisaient une gloire de ne pouvoir écrire leur nom. Parmi les rares écrivains de ce temps-là, on cite *Alcuin* et *Eginhard*, secrétaire et gendre de Charlemagne. — Ce fut vers cette époque qu'on vit en Europe les premières

orgues, les premières *horloges* à roues, et les premières *cloches* dans les églises, ce qui amena l'usage de surmonter celles-ci de tours et de clochers.

CHAPITRE VI.

LA FÉODALITÉ.

Le fief; le suzerain; le vassal. — Le traité de Verdun avait divisé l'empire de Charlemagne en trois royaumes, qui furent subdivisés en une foule de petits États au temps de la féodalité. A cette époque, les rois et les empereurs donnaient fréquemment, *sous conditions*, à des seigneurs une portion de territoire à gouverner. Ce territoire était appelé *fief*; le prince qui le donnait, *suzerain*, et le seigneur qui le recevait, *vassal*. — Chaque vassal pouvait, de même, partager son fief à son gré, de sorte que l'Europe occidentale se trouva morcelée en de nombreux petits États : c'est le régime féodal ou la *féodalité*.

Les seigneurs; les châteaux forts. — Sous le régime féodal, chaque fief et, pour ainsi dire, chaque village eut son seigneur et son château fort, et sa population de serfs attachés à la glèbe. — Les seigneurs étaient les maîtres absolus du sol et de ses habitants. Le plus souvent, leurs châteaux forts étaient bâtis, comme des nids d'aigle, au sommet d'un roc escarpé, et ils étaient défendus par de hautes murailles flanquées de tours (ruines de Poilvache). Parfois aussi, entourées d'étangs et de fossés, ils apparaissaient dans les vallées, comme des retraites inaccessibles au milieu des eaux. Leurs murailles épaisses les rendaient imprenables, car, à cette époque, la poudre et l'artillerie n'existaient pas encore. — Aux angles du château se dressaient des tours crénelées et, du sommet de la plus élevée, le *donjon*, une sentinelle ou *vigie* sonnait du cor à l'approche de l'ennemi ou d'un voyageur. On ne pouvait pénétrer dans le manoir qui

d'un seul côté : on y voyait un pont-levis, qui donnait accès dans la cour d'honneur. Sur celle-ci prenaient jour les appartements du seigneur, dont la pièce principale était la salle d'armes, décorées d'armoiries, d'écussons et de trophées. — La plupart de ces sombres manoirs avaient des cachots et des *oubliettes*, des passages secrets, d'immenses caves voûtées et un puits très profond.

La vie seigneuriale au moyen âge. — Derrière les hautes murailles de ces forteresses vivaient, en sûreté, le châtelain, sa famille et ses serviteurs : hommes d'armes, pages et écuyers. L'hiver, quand le vent soufflait dans les hautes tours et que la neige blanchissait au loin les campagnes, les habitants du château se réunissaient dans la salle d'armes, autour de la vaste cheminée, où brûlaient des troncs d'arbres tout entiers. Parfois, un chevalier errant, un pèlerin ou un voyageur égaré venait demander l'hospitalité au manoir : il racontait ses aventures, et chacun, s'empressant autour de lui, écoutait avidement ses chants ou ses récits merveilleux. Souvent aussi, les seigneurs se livraient à la chasse dans les grands bois qui couvraient leurs domaines, et ils prenaient plaisir à forcer la bête fauve jusqu'au plus épais des taillis. — A la belle saison, avaient lieu des fêtes brillantes appelées *tournois*, où toute la noblesse se donnait rendez-vous : les chevaliers y faisaient admirer leur adresse, en combattant sous les yeux d'une foule innombrable (casque, couleurs, devise). — Mais ce que les seigneurs de ce temps-là aimaient par-dessus tout, c'était la *guerre* et ses dangers. Montés sur des chevaux bardés de fer, armés d'une lance et d'une épée, protégés par un casque, une armure et un bouclier, ils s'élançaient dans la mêlée des combats ou à l'assaut des forteresses (échelles, quartiers de roc, huile bouillante). — Cependant, à côté de ces nobles chevaliers, il y avait aussi de petits seigneurs qui étaient plutôt de véritables chefs de brigands, car ils ne vivaient que de rapines : embusqués au bord des chemins avec leurs hommes d'armes, ils détroussaient les voyageurs et les marchands.

Les serfs. — Au pied du château seigneurial, on voyait de misérables cabanes d'argile : là vivaient les *serfs*, *vilains* ou *manants*, qui cultivaient, pour leur maître, les terres du domaine. Attachés à la *glèbe*, c'est-à-dire à la terre, ils ne pouvaient la quitter sans la permission du seigneur. Ils faisaient partie du fief; ils étaient vendus, donnés ou conquis avec le sol qui les portait. Leur condition était très dure : ils étaient *taillables et corvéables à merci*, c'est-à-dire que leur maître pouvait, à son gré, les charger d'impôts ou *tailles*, et de travaux supplémentaires ou *corvées*.

Les villes et les campagnes. — A cette époque, les villes étaient généralement malsaines : on n'y voyait que des rues étroites, tortueuses et malpropres, des maisons basses et peu aérées. Autour de la ville, il y avait des remparts et d'épaisses murailles percées de portes, que l'on fermait le soir. — Quant aux campagnes, elles présentaient, en général, le plus triste aspect : les terres voisines des habitations étaient seules mises en culture; encore, les chasseurs et les gens de guerre en détruisaient-ils parfois les maigres moissons. Ailleurs, s'étendaient des landes stériles, des terres en friche, couvertes de ronces, de genêts et de bruyères. Les ruisseaux et les rivières, abandonnés à eux-mêmes, croupissaient dans les vallées et y formaient des marécages infects. Les ponts et les routes étaient fort rares, et les grands bois servaient de repaire à des vagabonds de toute espèce : aussi, les moindres voyages étaient-ils alors difficiles et périlleux.

Calamités publiques. — Pendant cette période troublée des premiers siècles du moyen âge, de grandes calamités venaient fréquemment s'abattre sur les populations. C'étaient la *guerre*, d'horribles *famines* et d'affreuses maladies, telles que la *peste* et la *lèpre*. — Durant de longs siècles, les peuples ne connurent ni la paix, ni la sécurité. Les récoltes étaient anéanties par les gens de guerre et, parfois, les blés venaient à manquer totalement, ce qui amenait de grandes *famines* : car la pomme de

terre n'était pas encore connue, et à défaut de routes, on ne pouvait recevoir de grains de l'étranger. Une foule de personnes mouraient de faim, après s'être nourries quelque temps de racines et de fruits sauvages, de rats, de souris et même de chair corrompue. — A la suite des guerres et des famines, des cadavres gisaient sans sépulture au milieu des champs dévastés et sur les bords des chemins; ils s'y décomposaient à la pluie et au soleil, remplissant l'air de miasmes délétères. Alors, éclataient de terribles maladies contagieuses, telles que la *peste*, qui amenait la mort en quelques heures et dépeuplait des contrées entières. — Une autre maladie, la *lèpre*, était aussi fort commune à cette époque : les lépreux, dont le corps se couvrait d'ulcères, vivaient séparés de la population. Ils portaient une crécelle pour avertir les passants de leur approche, et habitaient des hôpitaux écartés nommés *léproseries*, *ladreries* ou *maladreries*, dont on voit encore les restes dans certaines localités.

CHAPITRE V.

LE CHRISTIANISME ET L'ISLAMISME.

Le milieu du moyen âge est marqué par la grande lutte des peuples chrétiens et des peuples musulmans, du *christianisme* et de l'*islamisme*.

I. — LE SCHISME GREC.

Photius : l'Église grecque (864). — Pendant que le christianisme s'établissait dans l'Europe occidentale, un schisme éclatait en Orient : en 864, *Photius*, patriarche de Constantinople, refusa de reconnaître l'autorité du pape et fonda l'Église *grecque*, appelée aussi Église d'Orient; elle s'implanta dans l'empire byzantin. — Cet événement détacha de Rome tous les pays orientaux, où, aujourd'hui encore, la religion grecque est

dominante : elle a pour emblème la croix *grecque* (+), à branches égales, par opposition à la croix *latine* (†).

Vers la même époque, le christianisme fut introduit dans les pays du Nord. Il devint ainsi la religion de l'Europe entière; mais il eut alors à lutter contre un puissant adversaire, le mahométisme ou l'*islamisme*.

II. — L'ISLAMISME.

DURÉE : depuis 622 : 13 siècles.

Mahomet; l'hégire (622). — Tandis que le christianisme se développait en Europe, *Mahomet* prêchait, en Arabie, une nouvelle religion, le mahométisme ou l'islamisme. Il se fit d'abord de nombreux partisans, mais il dut ensuite s'enfuir à Médine, le 16 juillet 622 : cette fuite ou *hégire* de Mahomet marque le commencement de l'ère des mahométans. — Mahomet s'empara ensuite de La Mecque, et y établit sa religion.

Le Coran. — Les préceptes de la religion de Mahomet sont renfermés dans un livre appelé *Coran*. Les mahométans ou *musulmans* résument leurs croyances dans ce verset du Coran : « Allah seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Quelques dogmes chrétiens se retrouvent plus ou moins déformés dans la doctrine de Mahomet; mais les musulmans sont *fatalistes*, et ils ont foi dans un paradis où sont réunies toutes les jouissances sensuelles. — Ils doivent prier plusieurs fois par jour, le visage tourné vers La Mecque; observer le jeûne du *Rhamadan*, pratiquer la charité en faisant des aumônes, et accomplir au moins une fois en leur vie le pèlerinage à La Mecque. Ils ne peuvent faire usage de boissons fermentées, comme le vin, ni représenter la figure humaine en dessins, peintures ou sculptures. — L'emblème de l'islamisme est le *croissant* (☾); les temples s'appellent *mosquées*, et les prêtres, *ulémas*.

L'islamisme se répandit rapidement, grâce aux conquêtes des Arabes, et il devint la seule religion de leur immense empire.

III. — L'EMPIRE DES ARABES.

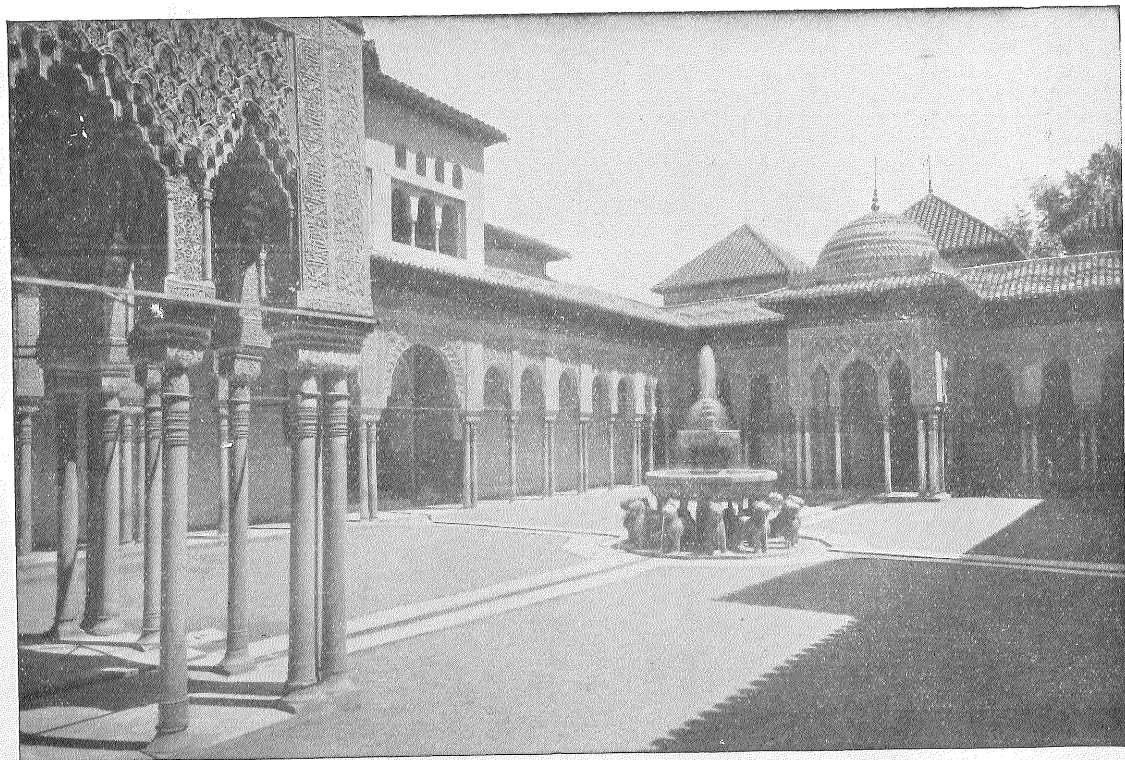
DURÉE en Espagne : 711 à 1492 : 7 1/2 siècles.

Conquêtes des Arabes. — Mahomet avait recommandé à ses partisans de propager sa doctrine, *le Coran d'une main et l'épée de l'autre*. Il fut fidèlement obéi : en peu d'années, les Arabes conquièrent l'Égypte, la Palestine, la Syrie et la Perse; mais ils ne purent prendre Constantinople, défendue au moyen du *feu grégeois*, composition qui brûlait dans l'eau et incendiait leurs navires. — Ils soumièrent alors toute la côte septentrionale de l'Afrique, pénétrèrent en Espagne et s'y établirent pour plus de sept siècles; puis, traversant les Pyrénées, ils envahirent la Gaule; mais Charles Martel les vainquit à la célèbre bataille de *Poitiers*, en 732, et préserva ainsi l'Europe de la domination musulmane.

Leur empire. — Un siècle après Mahomet, les Arabes possédaient l'un des plus grands empires qui aient existé. Il s'étendait depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'Indus, sur une longueur d'environ quinze cents lieues. Ses bornes, au nord, étaient les Pyrénées, la Méditerranée, le Caucase, la mer Caspienne et l'Iaxarte; au sud, l'océan Indien et les grands déserts de l'Afrique : c'était comme une réunion du vaste empire des Perses et d'une partie de l'empire romain. — Les chefs des Arabes ou *khalifes* résidèrent d'abord à Damas, en Syrie, puis à Bagdad, sur le Tigre, ville qui resta longtemps le principal siège de la puissance musulmane. Ils firent de leur capitale une ville somptueuse, rappelant les splendeurs de Babylone et de Ninive. Mais le khalifat de Bagdad tomba aussi en décadence : les *Turcs* s'en emparèrent et embrassèrent la religion des vaincus; puis ils se rendirent maîtres de Jérusalem et de toute l'Asie occidentale, et c'est contre eux que les nations chrétiennes de l'Europe entreprirent les premières *croisades*.

La civilisation arabe. — En Orient comme en Espagne, la civilisation arabe brilla d'un vif éclat. Partout, les terres incultes furent défrichées, les marécages desséchés et mis en culture. Les khalifes firent construire des routes et creuser des canaux; ils élevèrent des villes superbes, remplies d'admirables monuments, tels que l'*Alhambra* de Grenade et la mosquée de Cordoue (1100 colonnes de marbre, 4700 lampes). Tous ces édifices étaient bâtis en style *mauresque*, dans lequel se remarquent de nombreux cintres, supportés par de légères colonnes; ils étaient ornés d'*arabesques*, combinaisons de dessins remplaçant les figures d'êtres vivants, que les musulmans ne pouvaient représenter. — Les Arabes étaient très avancés dans les lettres et les sciences : ils avaient des poètes et des géographes, des savants et des médecins célèbres, tels qu'*Avicenne* et *Averrhoès*. L'Europe leur dut une foule d'inventions remarquables : l'algèbre, les chiffres *arabes*, qu'ils tenaient eux-mêmes des Hindous, et qui remplacèrent les chiffres romains; les tournois, et beaucoup de remèdes inconnus jusqu'alors. Un grand nombre de mots arabes se sont conservés dans la langue espagnole (*Guadalquivir*, *Alcazar*). Enfin, c'est par eux que l'usage de la *poudre* fut connu en Europe, et, quand Louis XI voulut introduire la *poste* en France, il fit d'abord étudier l'organisation de ce service à Cordoue, où il fonctionnait depuis longtemps.

LES ARABES. — *La cour des Lions, à l'Alhambra de Grenade* (fig. 5). — L'*Alhambra* est l'ancien palais des rois maures, à Grenade. Il fut commencé au *xvi^e* siècle. Une des parties les plus célèbres de l'édifice est la cour des Lions, qui doit son nom aux douze lions de marbre noir soutenant la grande vasque en albâtre de la fontaine centrale. Elle est entourée d'une colonnade en marbre blanc, que précède à chaque extrémité un élégant pavillon, surmonté d'une gracieuse coupole de bois.



IV. — LES CROISADES.

DURÉE : 1096 à 1270 : 2 siècles.

Leurs causes. — *L'esprit de foi* fut, avec le caractère aventureux et guerrier de la société féodale, la cause principale des croisades. Depuis que les Turcs s'étaient emparés de Jérusalem, en 1076, ils accablaient de mauvais traitements les chrétiens qui se rendaient en Palestine : délivrer la ville sainte où se trouvait le tombeau du Christ, tel fut le pieux désir qui entraîna un grand nombre de combattants vers l'Orient. — Le *goût des aventures* incitait d'autre part la noblesse à sortir de son isolement et la poussait à la conquête de nouveaux fiefs. — Enfin, déjà s'affirmait la *nécessité d'arrêter les progrès des musulmans* : les Turcs, maîtres de l'Asie Mineure, menaçaient Constantinople, la capitale de l'empire grec. — Toutes ces causes firent qu'une multitude de fidèles s'enrôlèrent pour la Terre-Sainte : aussi la première croisade fut-elle une véritable invasion; d'autres la suivirent, et pendant deux siècles, huit croisades furent dirigées contre l'Orient.

Principales croisades. — La première croisade fut provoquée par le pape *Urbain II* et conduite par *Godefroid de Bouillon*. Les chrétiens, réunis à Constantinople, traversèrent l'Asie Mineure et s'emparèrent de Jérusalem, après un siège mémorable (1099). Ils fondèrent en Palestine un *royaume chrétien* dont Godefroid fut le premier souverain, mais qui eut peu de durée. — Un siècle plus tard, une expédition aboutit à la prise de Constantinople et à l'établissement de l'*Empire latin d'Orient* : *Baudouin de Constantinople* fut le premier chef de cet État, qui ne dura guère qu'un demi-siècle. — Enfin, *saint Louis*, roi de France, entreprit les deux dernières croisades, l'une en Égypte, l'autre contre Tunis. Il mourut de la peste devant cette ville, en 1270, date qui marque le terme de ces fameuses expéditions.

Résultats des croisades. — Les croisades n'atteignirent pas le double but qui les avait fait entreprendre : la ville de Jérusalem et la Palestine restèrent au pouvoir des musulmans; d'un autre côté, les Turcs continuèrent leur marche vers l'Europe, où ils ne tardèrent pas à pénétrer. — Cependant, sous d'autres rapports, les croisades eurent des résultats nombreux et importants. Elles établirent des liens d'amitié entre les peuples chrétiens, et des relations commerciales entre l'Europe et l'Orient : les ports de la Méditerranée, surtout Venise et Gênes, firent, dès lors, un commerce actif avec le Levant. Une foule de serfs étant partis pour la Terre-Sainte, les campagnes se dépeuplèrent et les terres restèrent en friche; mais les croisés rapportèrent d'Orient des inventions utiles à l'agriculture et à l'industrie : les moulins à vent, le mûrier, le travail perfectionné du verre, des métaux et des étoffes précieuses. — Les croisades répandirent encore l'usage des armoiries, des bannières et des noms de famille. Enfin, elles amenèrent la création d'ordres de chevalerie, à la fois religieux et militaires, dont le plus célèbre fut celui des *Templiers*.

CHAPITRE VI.

L'ITALIE AU MOYEN ÂGE.

La papauté. — L'Église fut, pendant tout le moyen âge, le grand agent de civilisation et de progrès moral et intellectuel. La papauté jouit, particulièrement à cette époque, d'un prestige et d'une influence remarquables. Toute l'Europe occidentale reconnaissait son autorité spirituelle et les croisades augmentèrent encore sa puissance. Considérés comme arbitres des rois et des peuples, les Papes intervinrent fréquemment dans le gouvernement des États chrétiens. Plus d'une fois, ils lancèrent l'interdit sur une contrée entière, et déposèrent des souverains en

déliant leurs sujets du serment de fidélité : c'est ce qui arriva notamment dans la longue guerre qu'ils eurent à soutenir contre les empereurs d'Allemagne, et qui est connue sous le nom de *lutte du sacerdoce et de l'empire* ou de *la papauté et du Césarisme*. Elle dura deux siècles, et elle eut pour résultat de rendre la papauté et les villes de l'Italie indépendantes des empereurs d'Allemagne.

Les républiques italiennes. — Il se forma alors, au nord de l'Italie, de petites républiques qui devinrent très florissantes; telles furent : *Florence*, illustrée et embellie par la famille des Médicis; *Milan*, où dominèrent les Visconti; *Gênes* et *Venise*, qui furent longtemps gouvernées par des *dôges*; elles s'enrichirent par le commerce avec le Levant et, pendant des siècles, leurs nombreux vaisseaux sillonnèrent la Méditerranée. — Dans ces villes somptueuses, comme à Rome, les talents étaient honorés, les lettres et les arts protégés : c'est alors que la langue italienne fut mise en honneur, grâce à l'œuvre supérieure de *Dante* et aux écrits de *Pétrarque* et de *Boccace*, les *précurseurs de la Renaissance*.

Le grand schisme d'Occident. — Depuis de longs siècles, Rome était restée le siège de la papauté, quand, en 1309, un pape élu par la protection du roi de France vint fixer sa résidence à Avignon. Ses premiers successeurs l'imitèrent; mais, au bout de soixante-dix ans, les Romains firent élire à leur tour un pape italien, qui vint demeurer à Rome. Il y eut alors à la fois deux et même trois papes, qui tous se prétendaient légitimes : cette division est appelée le *grand schisme d'Occident*. — Le concile de Constance, tenu en 1414, y mit un terme en reconnaissant Martin V comme le seul chef de l'Église.

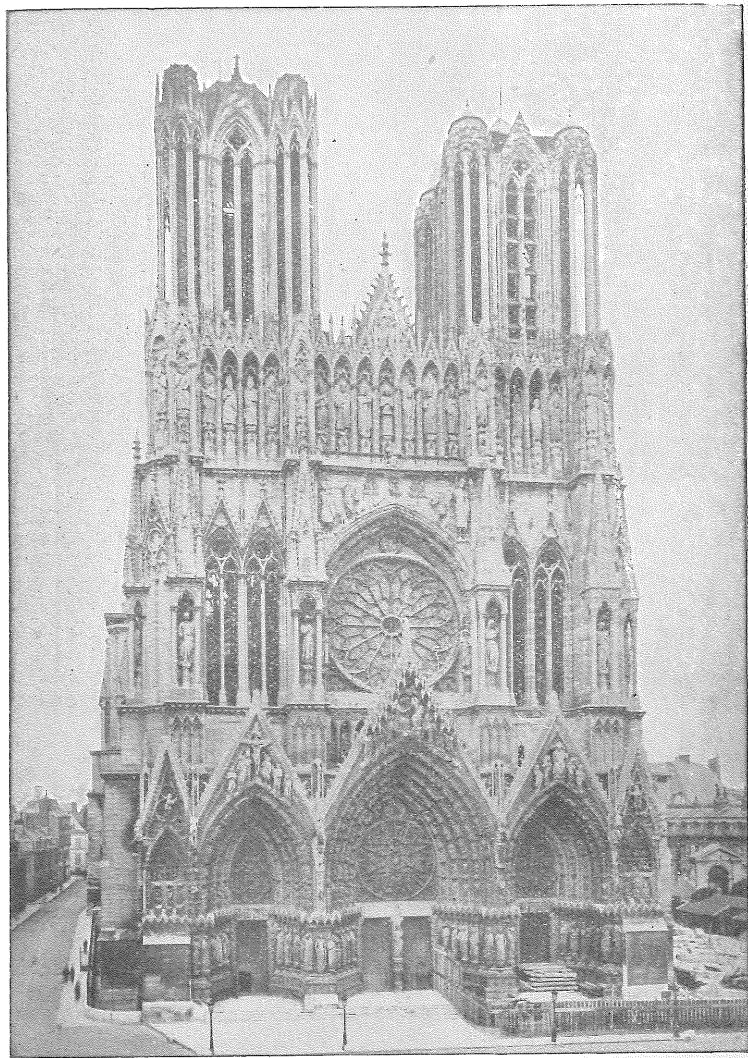
CHAPITRE VII.

LES COMMUNES.

Leur origine. — Pendant les troubles incessants du moyen âge, il se forma, en divers endroits, des associations d'artisans, ayant pour but de travailler en paix et de se défendre en commun. Elles se fixèrent dans les villes ou dans le voisinage de quelque château ou *burg* (bourg, bourgeois), dont le seigneur leur avait accordé sa protection. Dans la suite, elles s'enrichirent par le travail, s'affranchirent de l'autorité seigneuriale et devinrent des *communes*.

Les franchises communales. — Les libertés ou franchises de la commune étaient écrites sur des parchemins appelés *chartes*, revêtus du sceau du seigneur qui les avait accordés. A la différence des serfs attachés à la glèbe, taillables et corvéables à merci, les bourgeois des communes avaient la liberté d'aller et de venir, d'acheter, de posséder et de tester. Ils ne payaient que les impôts qu'ils avaient librement consentis; ils élisaient

LA FRANCE. — *Façade de Notre-Dame de Reims* (fig. 5). — Commencée sous Philippe-Auguste, en 1212, Notre-Dame de Reims ne fut achevée qu'au siècle suivant. Elle est regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'art ogival et sa façade passe pour la plus belle de toutes les façades de cathédrales. Avec ses centaines de sculptures et de statues, elle fait l'effet d'une dentelle de pierre. En bas, le portail est formé de trois baies dont les voûtes sont ornées de nombreuses sculptures. Le principal ornement de l'étage suivant est une magnifique rosace éclairant la grande nef. Plus haut, règne une galerie, à colonnettes légères, formant des niches qui abritent chacune un personnage d'une statue gigantesque. Les tours, d'une grande hardiesse, ont quatre-vingt-deux mètres de hauteur. — C'est dans cette cathédrale que les rois de France venaient se faire sacrer. Aujourd'hui, elle est en ruines, les Allemands l'ayant maintes fois bombardée pendant la grande guerre (1914-18).



AP

Fig 6. — Façade de Notre-Dame de Reims.

les magistrats de la commune et délibéraient sur les affaires publiques. Leur condition était donc toute différente de celle des serfs, et les bourgeois pouvaient dire alors, comme de nos jours : *Pauvre homme en sa maison est roi.*

Attributs de la commune. — Comme signes visibles de leur indépendance, les communes possédaient un *sceau* ou cachet pour légaliser leurs actes; une *caisse* communale où était conservé le trésor public; une *bannière* qui guidait les bourgeois aux fêtes ou aux combats; enfin, des édifices remarquables : un *hôtel de ville*, des *halles* pour les marchés, et une haute tour nommée *beffroi*; elle renfermait une *cloche* que l'on sonnait en cas d'incendie, d'inondation ou d'appel aux armes, et une *chambre à secrets* où les chartes communales étaient gardées dans un coffre en fer à plusieurs serrures.

Les confréries et les métiers. — Les communes renfermaient des associations militaires ou *confréries*, et des associations industrielles appelées *métiers* ou *corporations*. — Les confréries avaient pour but la défense des libertés communales; leurs membres s'exerçaient au maniement des armes usitées en ce temps-là : l'arc, l'arbalète, la pique et le terrible *goedendag*. — Chaque métier était la réunion de tous les artisans exerçant la même profession ou une profession similaire : tisserands, tanneurs, brasseurs, etc. Ils habitaient généralement un même quartier de la ville : d'où les noms des *rue des Brasseurs*, des *Fripiers*, etc. Les ateliers résonnaient du bruit des marteaux et des chants des compagnons, et ainsi chaque commune était comme une ruche bruyante de gais travailleurs.

Prosperité des communes. — Grâce au travail et à la liberté, les communes s'enrichirent rapidement, et elles devinrent très populeuses et fort puissantes. La foule se pressait dans leurs rues aux jours de fête; dans les halles, où les marchandises étaient exposées en vente; sur les places publiques, où les *foires* à jour fixe attiraient des étrangers dans tous les pays.

— Les métiers déployaient dans leurs cortèges un luxe inouï; l'or et des pierreries brillaient sur les vêtements des bourgeois, et des meubles précieux ornaient leurs habitations. — Les communes s'établirent, du XII^e au XIV^e siècle, dans toute l'Europe occidentale; mais nulle part elles ne furent aussi prospères que dans notre pays; Louvain, Gand, Bruges et Ypres fabriquaient des draps; Bruges, la *Venise du Nord*, faisait le commerce avec le monde entier; enfin, grâce à la découverte de la houille au pays de Liège, l'industrie métallurgique se fixa dans la vallée de la Meuse (armes, dinanderies). — Ce sont les libres bourgeois de ces communes qui ont doté la Belgique de ses plus beaux monuments : les cathédrales d'Anvers et de Bruxelles, les beffrois de Bruges et de Gand, les hôtels de ville d'Audenarde, de Bruxelles, de Louvain, etc.

CHAPITRE VIII.

LA GUERRE DE CENT ANS.

La France. — Les descendants de Charlemagne régnèrent en France jusqu'à la fin du X^e siècle. A cette époque, Hugues Capet s'empara de la couronne et fonda la dynastie des *Capétiens*, qui occupa le trône jusqu'à la révolution de 1789. — La France sortait peu à peu de la période de formation que fut la première partie du moyen âge, et, dès le XIII^e siècle, l'université de Paris comptait plus de 2.000 étudiants. L'enseignement des écoles se donnait en latin, et les livres des savants étaient encore écrits dans cette langue; mais on commençait déjà à employer la langue *romane*, ou vieux français. On fit des *romans*, sur les hauts faits des chevaliers; des poètes (troubadours, trouvères) allèrent chanter leurs vers et leurs *romances* dans les vallées et châteaux de France. — Le style *roman*, caractérisé par le plein cintre, était encore usité en

architecture; mais il devait bientôt faire place au style *ogival*, improprement nommé *gothique*, qui se distingue par ses arcs aigus ou *ogives*, par ses flèches élancées et par l'ensemble pyramidal de l'édifice. Ce genre d'architecture donna naissance à un grand nombre de beaux monuments, comme la cathédrale de Reims, Notre-Dame de Paris, etc.

L'Angleterre. — Les descendants de Rollon gouvernèrent le duché de Normandie en vassaux des rois de France. L'un d'eux, *Guillaume le Conquérant*, débarqua en Angleterre en 1066, et s'empara de Londres et de la couronne. Il divisa le pays en fiefs, qu'il donna aux seigneurs normands; il créa le *grand rôle* ou cadastre, où étaient renseignées toutes les propriétés du royaume, et il introduisit la langue française dans les écoles : elle se mélangea avec l'idiome du pays pour *former la langue anglaise actuelle*, qui renferme beaucoup de mots français. — Cette importante conquête rendit les ducs de Normandie plus puissants que leurs suzerains, les rois de France : de là, la jalousie et les luttes fréquentes qui divisèrent ces deux pays, et dont la principale fut la *guerre de Cent ans*.

La guerre de Cent ans. — En 1340, la guerre éclata entre Édouard III, roi d'Angleterre, et Philippe VI, roi de France, au sujet de la succession au trône de ce dernier pays. La lutte fut d'abord favorable aux Anglais, qui remportèrent les victoires de *Crécy* et de *Poitiers*. Cependant la France se releva de ses défaites, grâce à la bravoure du chevalier *Du Guesclin*; mais la folie du roi Charles VI la remit à deux doigts de sa perte. C'est alors qu'elle fut sauvée par l'héroïsme d'une jeune paysanne lorraine, *Jeanne d'Arc*, qui rendit à Charles VII le royaume de ces ancêtres (brûlée vive à Rouen). En 1453, à la fin de la guerre, les Anglais ne possédaient plus en France que la seule ville de Calais, qui leur fut reprise un siècle plus tard.

Ses résultats. — La guerre de Cent ans fit perdre aux Anglais toutes leurs possessions du continent. Quant à la France, elle se

trouva livrée, pendant un siècle, à toutes les horreurs de la guerre. Les provinces occupées ou envahies par les Anglais furent ensanglantées par des massacres, des incendies, des pillages continuels. Les campagnes eurent à souffrir des excès de la *Jacquerie*, ainsi qu'on nomma le soulèvement des paysans; enfin, les exactions et les déprédations des *grandes compagnies* et des *cotereaux* achevèrent de faire du pays un vaste champ de ruine et de carnage. — Mais, comme d'une maladie de croissance, la monarchie française sortit fortifiée et définitivement constituée de cette lutte contre sa rivale : les Anglais, sans le vouloir, donnèrent à la France son *unité nationale*.

CHAPITRE IX.

LES EMPIRES DES MONGOLS.

L'Asie centrale. — L'Asie centrale forme un immense plateau, élevé de plus de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est actuellement une région froide et stérile, entrecoupée de déserts sablonneux, dont le principal est celui de *Gobi*. — Les habitants de ces contrées étaient nomades; ils vivaient du produit de la chasse et de leurs troupeaux. Ils formaient un grand nombre de tribus indépendantes, dont les chefs s'appelaient *Khans*. Jamais la civilisation n'a fleuri chez ces peuples; mais ils se sont trouvés réunis, à diverses époques sous l'autorité de puissants conquérants, tels que *Gengis-Khan* et *Tamerlan*.

L'empire de Gengis-Khan (1220). — Gengis-Khan était d'abord un simple chef de tribu tartare, mais il sut établir sa domination sur toute l'Asie centrale. Il conquiert ensuite la Chine et la Russie méridionale, et fonda *le plus vaste empire qui ait jamais existé* : il s'étendait des rives de la mer Noire à celle des mers de l'Inde et de la Chine. — Toutefois, il eut peu de durée; car, à la mort de Gengis-Khan, il fut partagé entre ses quatre fils.

L'empire de Tamerlan (1400). — Les hordes errantes des Tartares furent de nouveau réunies par Tamerlan, à la fin du *xiv^e* siècle. Il s'empara de toute l'Asie occidentale, depuis les steppes de la mer Noire jusqu'aux rives de l'océan Indien. — Ce fameux conquérant, boiteux et manchot, était aussi sanguinaire que difforme : il détruisit de fond en comble plusieurs villes de l'Inde, et il fit ériger, près de Delhi, une horrible pyramide composée de 90.000 têtes humaines. — Il mourut en 1405, et son empire finit avec lui.

L'empire du Grand-Mogol (1520). — De quelques débris de l'empire de Tamerlan, se forma l'*empire du Grand-Mogol*. Il s'étendait sur presque tout l'Hindoustan, et Delhi, sa capitale, devint très florissante. Mais il s'affaiblit ensuite et, à la fin du *xviii^e* siècle, il tomba sous les efforts des Anglais, qui avaient établi dans l'Inde de puissantes colonies. Il avait duré près de trois siècles.

CHAPITRE X.

LES TURCS A CONSTANTINOPLÉ.

Les Turcs en Europe (1359). — Depuis les croisades, les Turcs avaient fait, en Asie Mineure, d'incessants progrès. En 1359, ils passèrent l'Hellespont et prirent Gallipoli, mettant ainsi, pour la première fois, le pied sur cette terre d'Europe qu'ils convoitaient depuis si longtemps. Puis ils s'emparèrent d'Andrinople, dont ils firent leur capitale : l'empire grec était réduit à quelques provinces et à sa capitale, Constantinople.

Prise de Constantinople (1453). — En 1453, le sultan Mahomet II vint assiéger Constantinople avec 300.000 hommes; il s'en empara après une lutte acharnée et y transféra sa résidence : ainsi tomba, après une existence de plus de dix siècles l'empire

— 80 —
grec ou byzantin, dernier débris du vieil empire romain. — Les Turcs étendirent rapidement leur puissance, et ils dominèrent bientôt dans toute la péninsule des Balkans.

Plusieurs grands faits marquent la limite du moyen âge et des temps modernes : 1^o la *prise de Constantinople* par les Turcs ou la fin de l'empire romain d'Orient; — 2^o la fin de la grande lutte entre la France et l'Angleterre, la *guerre de Cent ans*; — 3^o enfin et surtout, les *inventions* et les *progrès* importants qui surgissent à la fin du xv^e siècle, et forment le point de départ d'une ère nouvelle dans la vie et l'histoire des peuples.

LA GUERRE DE CENT ANS. — *Jeanne d'Arc assistant au sacre de Charles VII* (fig. 6). — Photographie du tableau du peintre français Ingres (1780-1867). Ce tableau se trouve au musée du Louvre, à Paris. — Debout sur les marches de l'autel de la cathédrale de Reims, Jeanne porte d'une main son étendard victorieux et étend l'autre main au-dessus de l'autel. Son épée et sa hache d'armes pendent à ses côtés; son heaume et ses gantelets reposent à ses pieds, sur un coussin. — La scène du sacre, à laquelle Jeanne assiste, se passe hors de la vue du spectateur.



AP

Fig 7. — Jeanne d'Arc assistant au sacre de Charles VII. Ph Atinari.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE MODERNE

COMPRENANT :

- I. Les grandes inventions.
- II. Les grandes découvertes géographiques.
- III. Les États bourguignons (1384-1482).
- VI. L'empire de Charles-Quint (1519-1555).
- V. La Renaissance (1453 à 1600).
- VI. La Réforme (1517).
- VII. Les guerres de religion (1547-1648).
- VIII. Les Provinces-Unies et l'Angleterre.
- IX. Le règne de Louis XIV.
- X. La civilisation au xvii^e siècle.
- XI. Les États du Nord au xviii^e siècle.
- XII. Les États-Unis d'Amérique.
- XIII. La civilisation au xviii^e siècle.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR L'HISTOIRE MODERNE.

A l'époque de l'établissement des Turcs en Europe, la plupart des États modernes sont définitivement constitués. Un moment, le vaste *empire de Charles-Quint* éclipse toutes les autres monarchies de l'Europe. — En même temps, une *révolution* profonde s'opère dans la vie des peuples par l'*invention* de la poudre à canon et de l'imprimerie, et par de grandes *découvertes géographiques* : l'Amérique et la route maritime des Indes orientales. — Un mouvement intellectuel, la *Renaissance*, produit une rénovation dans les arts, les lettres et les sciences. — La *Réforme* et l'établissement du protestantisme modifient les croyances religieuses dans une partie de l'Europe : mais il en résulte des *guerres de religion* qui ensanglantent notre continent jusqu'au traité de Münster (1648). — Peu après, la France atteint, sous *Louis XIV*, son plus haut degré de splendeur et produit nombre d'hommes remarquables. — Au nord de l'Europe, *Pierre le Grand* se fait le civilisateur de la Russie, et *Frédéric II* crée la puissance militaire de la Prusse, tandis que la *Pologne* devient la proie de ses puissants voisins. — Enfin, sur mer, l'Angleterre remporte des victoires qui lui donnent de riches *colonies* et la prépondérance maritime; mais elle perd les *États-Unis*, et la révolution d'Amérique est suivie de la *révolution française* de 1789, point de départ de l'histoire contemporaine.

CHAPITRE I.

LES GRANDES INVENTIONS.

I. — LE PAPIER.

L'écriture chez les anciens. — Nous avons vu que les Assyriens gravaient leurs caractères cunéiformes sur des tablettes de terre cuite, et que les Égyptiens couvraient d'hiéroglyphes leurs monuments publics. Ils utilisaient aussi la tige, découpée en tranches, d'un arbuste nommé *papyrus*, qui croît sur les bords du Nil : on a retrouvé dans les tombeaux égyptiens des manuscrits sur papyrus remontant à dix-sept siècles avant J.-C., c'est-à-dire datant de plus de 3600 ans. — Plus tard, on se servit pour cet usage de peaux d'animaux : la peau d'âne était la plus employée et on la préparait surtout à *Pergame*, dans l'Asie Mineure : d'où est venu le nom de *parchevin*. Comme il coûtait fort cher, on faisait disparaître un texte écrit sur parchemin pour le remplacer par un autre (palimpseste), ce qui amena la perte d'un grand nombre d'œuvres remarquables. — Les Grecs et les Romains écrivaient, en outre, sur des *tablettes* enduites de cire, au moyen d'un *style* : c'était une sorte de crayon en métal, ayant d'un côté une pointe avec laquelle on traçait les caractères, et de l'autre un bout plat qui servait à effacer l'écriture.

Le papier. — L'invention du papier mit les moyens d'écrire à la portée de chacun et fit faire un grand pas à la civilisation. Deux siècles avant J.-C., les Chinois fabriquaient déjà du *papier de coton*. L'invention en fut apportée à travers l'Asie par des caravanes; les Arabes la répandirent en Orient, puis en Espagne, d'où elle passa en France et en Italie : les actes les plus anciens, écrits sur papier, remontent au *x^e* siècle. Plus tard, on fabriqua du papier de chiffons, provenant du lin, du chanvre et de la laine;

aujourd'hui, on en fait même avec de la paille et du bois; et, au lieu de l'obtenir feuille par feuille, on peut en fabriquer des rouleaux de plusieurs kilomètres de longueur.

II. — L'IMPRIMERIE (1437).

Les manuscrits. — Avant le xv^e siècle, il n'existait que des *manuscrits*, c'est-à-dire des feuilles ou des cahiers écrits *à la main*; on les conservait enroulés sur eux-mêmes, en spirale ou *volute* : d'où le nom de *volume* donné à chaque partie séparée d'un même ouvrage. Si l'on désirait un exemplaire de celui-ci, il fallait le transcrire en entier, ce qui demandait un temps considérable. Aussi un livre était-il, à cette époque-là, une chose rare et précieuse : on n'en voyait guère que dans les palais et les monastères; là des moines s'occupaient à recopier patiemment les anciens manuscrits (missels, chroniques, enluminures); ainsi furent heureusement conservés un grand nombre de chefs-d'œuvre de l'antiquité.

L'imprimerie : Gutenberg. — Depuis longtemps, les Chinois connaissaient l'art de reproduire des dessins au moyen de planches gravées. Mais, en 1436, un bourgeois de Mayence, nommé *Jean Gutenberg*, améliora les procédés typographiques ayant pour but de reproduire le même texte, un grand nombre de fois, au moyen de caractères mobiles, tous de même hauteur, disposés en lignes dans une boîte en fer; il perfectionna la presse à imprimer et le matériel du typographe : l'imprimerie entraît par là dans une phase nouvelle, devenait une invention pratique pouvant fournir rapidement des milliers d'exemplaires d'un même ouvrage. Le prix des livres diminuant, ils se multiplièrent; ils pénétrèrent dans les plus humbles cabanes, au fond des hameaux les plus reculés : l'instruction se répandit dans les masses, et ainsi *l'imprimerie devint l'instrument le plus puissant de la civilisation*. — Cet art fut introduit dans notre pays par *Thierry Maertens*, qui imprimait à Alost en 1473. Plus tard, *Christophe Plantin* fonda à Anvers une des plus belles imprimeries

de l'Europe : cet établissement, agrandi et conservé jusqu'à nous, est devenu le *musée Plantin*.

Les caractères d'imprimerie. — Les premiers caractères employés en imprimerie furent les caractères *gothiques*, qui étaient ceux de l'écriture usitée au moyen âge. Les Allemands seuls les ont conservés dans leurs livres et leurs journaux. Quant aux peuples de langue latine, ils ont adopté les caractères *romains*, auxquels sont venus s'ajouter, plus tard, les caractères *italiques*, employés pour la première fois en Italie.

III. — LA POUDRE A CANON.

Son premier emploi. — La poudre à canon est un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon. Elle était connue des Chinois au temps de Jésus-Christ, et des Arabes à l'époque des croisades : mais ce ne fut qu'en 1346, à la bataille de Crécy, qu'on commença à se servir des canons en rase campagne : c'étaient des pièces très longues et cerclées de fer, appelées *bombardes* et *coulevrines*.

Ses conséquences. — L'emploi de la poudre et des armes à feu opéra dans l'art militaire une révolution complète. Les anciennes armes, l'arc, l'arbalète, la pique, la hallebarde furent peu à peu abandonnées et remplacées par l'*arquebuse* et le *mousquet*. — L'infanterie acquit plus d'importance que la cavalerie, qui avait été, jusqu'alors, la principale force des armées; les chevaliers quittèrent leurs cuirasses, que les balles perçaient aisément; les épaisses murailles de leurs châteaux forts tombèrent sous les bombes et les boulets : ainsi la poudre à canon porta un coup mortel à la féodalité.

IV. — LA BOUSSOLE.

Invention et perfectionnement. — Les Chinois avaient remarqué que l'aiguille aimantée se place parallèlement, ou peu s'en faut, avec la ligne Nord-Sud : ils se servaient de la boussole plusieurs

centaines d'années avant J.-C. Elle fut apportée en Europe pendant le moyen âge, et les marins de la Méditerranée l'utilisaient en la faisant flotter sur l'eau au moyen d'un morceau de liège. Un pilote imagina de la disposer sur un pivot aigu, fixé au centre de la rose des vents, et d'enfermer le tout dans une petite boîte : l'emploi de la boussole se trouva ainsi facilité et l'usage s'en répandit dans toute l'Europe.

Conséquences. — Jusqu'alors, les marins n'avaient guère navigué qu'en suivant les côtes, et tout le commerce maritime consistait dans le *cabotage* (de cap en cap). Mais, grâce à la boussole, les vaisseaux purent prendre le large; les navigateurs s'aventurèrent en pleine mer et purent se guider, la nuit comme le jour, au milieu de l'immensité des flots. De hardis marins s'élançèrent à travers les océans : les uns, pour aller trafiquer au loin; d'autres, comme Vasco de Gama et Christophe Colomb, pour découvrir des routes maritimes et des terres inconnues.

CHAPITRE II.

GRANDES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES.

(1492 à 1520).

I. — CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES AU MOYEN AGE.

Le monde connu au XV^e siècle. — C'est un fait digne de remarque *qu'en Europe, il y a seulement quatre siècles et quart, on ne connaissait guère qu'une faible moitié du monde habité.* Les seules contrées bien connues et fréquentées étaient l'Europe centrale et les pays riverains de la Méditerranée. Les peuples du Nord vivaient dans l'isolement; le vaste continent d'Afrique restait inexploré, et l'on savait seulement par les récits de rares voyageurs et de marchands, qu'il y avait, à l'est de l'Asie, un grand

empire mystérieux, le *Cathay* ou la Chine. Quant aux îles innombrables de l'Océanie et aux immenses continents d'Australie et d'Amérique, on ne se doutait même pas de leur existence.

Les anciennes routes commerciales. — Depuis les croisades, les relations de l'Europe avec l'Orient s'étaient multipliées. Une grande quantité de marchandises, principalement la soie et les fourrures, étaient apportées d'Asie par des caravanes. Les unes gagnaient, par la Russie et la Baltique, les contrées de l'Europe centrale; les autres arrivaient dans les ports de la mer Noire, où les Vénitiens et les Génois avaient établi des comptoirs, et se répandaient de là dans toute l'Europe méridionale. — Mais la principale route commerciale de cette époque était *la voie maritime qui va des Indes en Italie par la mer Rouge*. L'encens de l'Arabie, les riches étoffes de l'Inde et de la Perse, l'or, les perles, les parfums et les épices de l'Orient étaient embarqués sur des vaisseaux qui longeaient les côtes de l'océan Indien, pénétraient dans la mer Rouge et venaient décharger leur cargaison à Suez. De là, on transportait les marchandises par terre, à dos de chameau, jusqu'à Alexandrie, devenue une ville commerciale de premier ordre : puis on les chargeait sur des navires italiens, qui venaient les débarquer sur les quais de Venise, de Gênes et de Pise. *L'Italie était donc, à cette époque, le centre du commerce européen* : aussi vit-on s'y accumuler d'immenses richesses. Mais les choses changèrent de face quand Christophe Colomb eut donné l'Amérique aux Espagnols, et que les Portugais purent arriver aux Indes par le sud de l'Afrique, grâce à Vasco de Gama.

II. — VASCO DE GAMA : LA ROUTE MARITIME DES INDES.

Le continent africain. — De toutes les contrées de l'ancien monde, l'Afrique est celle qui présente les côtes les plus unies et qui est restée longtemps la moins connue. C'est en longeant ses côtes que des navigateurs égyptiens, phéniciens ou carthaginois firent de longs voyages et des *périples*. — Mais l'intérieur

du continent demeurait inconnu, défendu par les sables du Sahara, les chaleurs des tropiques et les chaînes de montagnes côtières que les fleuves traversent en formant des cataractes et des rapides. On ne savait où naissait ce Nil puissant, qui faisait de l'Égypte un pays habitable et prospère. C'est de nos jours seulement que de hardis explorateurs ont pu traverser enfin l'Afrique centrale, et c'est Vasco de Gama qui, le premier, en doublant le cap de Bonne Espérance, fit connaître à l'Europe les régions de l'Afrique baignées par l'océan Indien.

Les Portugais dans l'Atlantique. — Les Portugais, resserrés entre l'Espagne et l'Atlantique, entreprirent de bonne heure des conquêtes maritimes. Longeant les côtes d'Afrique, ils découvrirent et colonisèrent les îles Madère, et y plantèrent la vigne, source de richesses futures; puis les Açores et les côtes de Guinée, d'où ils rapportèrent de l'or et de l'ivoire. Ils passèrent ensuite l'équateur et arrivèrent à la pointe méridionale de l'Afrique : ils lui donnèrent d'abord le nom de *cap des Tempêtes*, à cause des ouragans qu'ils rencontrèrent dans ces régions; mais le roi de Portugal l'appela le *cap de Bonne Espérance*, nom qui lui est resté et que justifiaient les découvertes de Vasco de Gama.

Vasco de Gama : les Portugais aux Indes. — Vasco de Gama commandant une petite flotte portugaise, doubla le cap de Bonne Espérance, en 1497. Il suivit la côte orientale de l'Afrique, gagna les rivages de l'Hindoustan à travers l'océan Indien et débarqua à Calicut : la route maritime des Indes était trouvée. — Malgré l'opposition des Arabes et des Égyptiens, qui trafiquaient dans ces contrées, les Portugais y établirent des comptoirs de commerce, ainsi que sur les côtes d'Afrique. Plus tard, leurs possessions s'étendirent jusqu'au Japon, atteignant ainsi une longueur de quatre mille lieues de côtes. Les Portugais en retirèrent d'immenses richesses; mais leur empire colonial déclina rapidement.

III. — CHRISTOPHE COLOMB : L'AMÉRIQUE.

Le continent américain. — L'Amérique est un vaste continent qui s'étend presque des régions arctiques aux régions antarctiques. Elle est traversée du nord au sud par une haute chaîne de montagnes, les montagnes Rocheuses et la Cordillère des Andes, qui, à côté de nombreux volcans, renferment beaucoup de richesses minérales, principalement de l'or et de l'argent. — A l'est de cette grande chaîne s'étendent d'immenses plaines (savanes, llanos, selvas, pampas) et coulent les plus puissants fleuves du monde, le Mississipi, l'Amazone et La Plata.

Les anciennes civilisations américaines. — Il est très probable que les premiers habitants de l'Amérique vinrent de l'Asie et des îles de l'Océanie; une fois établis dans ce continent, ils s'y multiplièrent et se répandirent dans toute l'étendue des deux Amériques; et, alors que les Européens ne soupçonnaient même pas leur existence, ces contrées lointaines étaient le siège de civilisations remarquables, de grands et puissants empires, tels que ceux des Aztèques et des Incas. — Les *Aztèques* occupaient l'immense plateau du Mexique; les *Incas* ou *fils du Soleil* régnaient dans le Pérou actuel, où ils avaient construit des routes magnifiques à travers la Cordillère. Le pays des Aztèques était riche en mines d'argent, et l'or abondait au Pérou, si bien que ces métaux précieux étaient employés aux mêmes usages que le fer en Europe. Les Aztèques, comme les Incas, avaient élevé d'admirables monuments, des temples, des ponts, des palais, des aqueducs, des statues colossales : on en retrouve aujourd'hui les débris, recouverts par la puissante végétation des forêts américaines (ruines de Palenque : vases, idoles, pyramides; les américanistes). — Ces deux grands États tombèrent sous les coups des Espagnols, après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Christophe Colomb : découverte de l'Amérique (1492). — Il est certain que des Européens abordèrent en Amérique bien avant

Christophe Colomb : dès le ix^e siècle, des pêcheurs scandinaves avaient débarqué en Islande; de là, ils passèrent dans le Grønland, d'autres marins s'étaient avancés le long des côtes du Labrador. Mais la gloire d'avoir révélé à l'Europe l'existence de l'Amérique revient à *Christophe Colomb*. — Cet homme de génie, se basant sur divers indices (cadavres d'hommes de variété inconnue, arbres, plantes et fruits poussés par un vent d'ouest), pensait que l'Asie s'étendait fort loin à l'est et que l'Atlantique n'avait qu'une faible étendue. Après bien des démarches, il obtint trois petits vaisseaux des souverains d'Espagne; puis il s'embarqua à Palos et, au bout de trois mois d'une navigation périlleuse, il aborda dans l'île de *Guanahani*, le 12 octobre 1492. Il revint peu après en Europe, où ses découvertes excitèrent une admiration universelle. — Il entreprit encore trois autres voyages au Nouveau-Monde; mais, payé d'ingratitude par les Espagnols, il mourut dans l'indigence et l'abandon : il n'eut pas même l'honneur de donner son nom au pays qu'il avait découvert.

Conquêtes des Espagnols. — Aussitôt qu'on apprit en Europe l'existence d'un nouveau continent, une foule d'aventuriers s'embarquèrent pour ces contrées merveilleuses. Ce fut une fièvre générale : chacun voulait aller faire fortune au pays de l'or (Eldorado), avec autant d'ardeur qu'autrefois les Barbares s'étaient jetés sur l'empire romain. A l'arrivée des Européens, les naturels du pays, qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs, de chevaux, ni d'armes à feu, regardèrent les étrangers comme des dieux descendus du ciel, armés de la foudre. — Aussi les Espagnols firent-ils de faciles conquêtes : en 1520, *Cortez* s'empara de l'empire des Aztèques, avec six cents hommes, dix-huit chevaux et dix pièces de canon. D'autres l'imitèrent, et, en peu de temps, les Espagnols se trouvèrent en possession d'immenses territoires, qui s'étendaient du golfe de Mexique à l'embouchure de La Plata et aux solitudes de la Patagonie. Ils tirèrent de l'Amérique des trésors incalculables; ils avaient d'abord employé les indigènes dans les travaux des mines; ils allèrent aussi acheter des esclaves sur la côte d'Afrique et

ils organisèrent l'odieuse *traite des nègres*, qui n'a été abolie qu'au XIX^e siècle.

Magellan : le premier voyage autour du monde (1520). — En même temps que Cortez s'emparait du Mexique, le *navigateur Magellan* entreprenait le premier voyage autour de la terre. A l'inverse de Vasco de Gama, il voulait arriver aux Indes par l'ouest : il partit d'Espagne en 1519, passa entre la pointe sud de l'Amérique méridionale et la Terre de Feu, et donna son nom à ce détroit ; puis il traversa les nombreux archipels de l'Océanie ; mais il fut tué aux îles Philippines dans un combat contre les sauvages insulaires de ces contrées. Ses lieutenants continuèrent le voyage, doublèrent le cap de Bonne Espérance vers l'ouest et revinrent par l'Atlantique en Espagne, où ils abordèrent plus de trois ans (1124 jours) après leur départ. — Depuis lors, beaucoup d'autres navigateurs ont accompli des *voyages de circumnavigation* ; ceux-ci sont aujourd'hui très fréquents, et, grâce aux steamers et aux chemins de fer, on peut faire le tour du monde en moins de quarante jours.

Conséquences des découvertes géographiques. — Les découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama eurent d'immenses conséquences. Les flots de l'Atlantique, déserts et solitaires pendant tant de siècles, furent sillonnés par de nombreux navires. — La route et le centre du commerce furent déplacés et passèrent des ports de la Méditerranée dans ceux de l'Atlantique : Venise, Gênes et Alexandrie, si prospères au XV^e siècle, furent désertées pour Lisbonne et Cadix et, plus tard, pour les ports des Provinces-Unies et de l'Angleterre. — L'or et l'argent, devenus beaucoup plus abondants, diminuèrent de valeur. — Des animaux, des plantes et des produits nouveaux firent leur apparition en Europe : on connut le lama, le bison, le jaguar, le condor et le caïman ; on rapporta le guano des îles Chinchas et le pétrole des États-Unis ; on découvrit, dans les forêts vierges, l'acajou, le bois de campêche, le quinquina et le caoutchouc ; on commença à cultiver le

tabac, le dahlia, l'héliotrope, le tournesol et la pomme de terre : cette dernière plante, répandue seulement depuis le XVIII^e siècle, prévint le retour des grandes famines qui avaient désolé l'Europe au moyen âge. — D'un autre côté, des plantes et des animaux de l'ancien continent passèrent dans le Nouveau-Monde : on transplanta en Amérique le cotonnier, le caféier et la canne à sucre, qui y prospérèrent dans un sol excessivement fertile. On y transporta aussi des bestiaux; et ceux-ci, rendus à la liberté, se multiplièrent dans les forêts et les grandes prairies, pour former, dans la suite, d'immenses troupes de bêtes à cornes et de chevaux sauvages. — Une autre conséquence des découvertes géographiques fut le développement des colonies. Il s'en fonda de quatre espèces : colonies *agricoles* et de plantation, ayant pour but la culture du sol en café, canne à sucre, céréales, etc.; les colonies de *mines*, où l'on exploite les mines d'or, d'argent ou de diamants; les colonies de *commerce*, ports ou comptoirs établis sur les côtes; les colonies de *déportation*, pour les condamnés aux travaux forcés.

CHAPITRE III.

LES ÉTATS BOURGUIGNONS.

DURÉE : 1384 à 1482 : 1 siècle.

La Bourgogne et les Pays-Bas. — La Bourgogne, un des fiefs les plus importants de la France, était un duché situé dans l'ancien pays des Burgondes. Le souverain de cette contrée épousa l'héritière du comté de Flandre, et ainsi se trouvèrent réunies la Flandre et la Bourgogne. Philippe le Bon y ajouta encore les autres fiefs des Pays-Bas, et, dès lors, la maison de Bourgogne posséda deux groupes d'États importants : l'un, le tronçon bourguignon, était adossé au Jura; l'autre, aux Pays-Bas, longeant la mer du Nord, renfermait notamment les riches et puissantes communes des Flandres.

Leur prospérité sous Philippe le Bon. — Bien que Philippe le Bon eût cherché à restreindre leurs libertés, ces communes restèrent très florissantes. Le luxe continuait à régner dans la bourgeoisie comme dans la noblesse et à la cour du *grand duc d'Occident*. Celui-ci protégeait les lettres et les arts : il rassembla de nombreux manuscrits et en forma la *bibliothèque de Bourgogne*, qui existe encore à Bruxelles. D'admirables monuments, hôtels de ville et cathédrales, furent édiés ou achevés pendant son règne. Enfin, l'invention de la peinture à l'huile, la fabrication des premières dentelles brabançonnnes et l'art de tailler le diamant remontent aussi à cette époque, l'une des plus brillantes de notre histoire.

Charles le Téméraire ; projet de royaume. — Charles le Téméraire ou le Hardi, fils de Philippe le Bon, conçut le projet de réunir la Bourgogne aux Pays-Bas, en acquérant les contrées qui les séparaient, puis de *faire un royaume de ce vaste territoire*. Un État puissant et prospère aurait ainsi existé entre la France et l'Allemagne, et, sans doute, bien des guerres sanglantes auraient été évitées dans la suite. Mais Charles eut un dangereux adversaire, le roi de France, Louis XI; il ne put réaliser son dessein et il périt devant Nancy. Sa fille unique, Marie de Bourgogne, mourut peu après, laissant deux enfants en bas âge : la maison de Bourgogne avait régné un siècle sur notre pays.

CHAPITRE IV.

L'EMPIRE DE CHARLES-QUINT.

DURÉE : 1519 à 1555 : 36 ans.

Puissance de Charles-Quint. — L'époux de Marie de Bourgogne devint empereur d'Allemagne en 1493. Son fils, Philippe le Beau, épousa l'héritière des souverains d'Espagne : de ce mariage naquit à Gand, l'an 1500, un prince, appelé Charles, qui devait

être un jour le monarque le plus puissant de l'Europe. En effet, à la mort de son aïeul maternel, il hérita de la couronne d'Espagne et des contrées récemment découvertes en Amérique. Peu après, son aïeul paternel étant mort, il fut proclamé empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles V ou *Charles-Quint*. — Ainsi, à vingt ans, il se voyait maître d'immenses territoires, et il aurait pu dire en toute vérité que le soleil ne se couchait jamais sur ses États.

Ses luttes. — Le règne de Charles-Quint est rempli par les luttes qu'il entreprit contre *François Ier*, roi de France, contre les *Turcs* et contre les *protestants*. — François Ier, jaloux de la puissance de Charles-Quint, lui déclara la guerre. Il fut d'abord vaincu et fait prisonnier à Pavie. Rendu peu après à la liberté, il recommença la guerre à plusieurs reprises; mais il dut signer, en 1544, le traité de Crépy, qui mettait fin aux hostilités. —

L'EMPIRE DE CHARLES-QUINT. — *François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis* (fig. 8). — Photographie du tableau du peintre français Gros (1771-1835). Ce tableau se trouve au musée du Louvre, à Paris, et peut être considéré comme le chef-d'œuvre de l'artiste. — Lors du passage de Charles-Quint à Paris, en 1549, ce monarque fut conduit par François Ier à l'église Saint-Denis pour y visiter les tombes royales. Le tableau de Gros représente les deux souverains arrivés avec leur suite au bas de l'escalier qui descend à la crypte : le roi de France se retourne vers son hôte, et lui montre du doigt le tombeau de son prédécesseur Louis XII. Charles-Quint, vêtu de noir, le collier de la Toison d'or autour du cou, se présente de profil et semble écouter ce que lui dit François Ier. Celui-ci est vu de face, vêtu d'un pourpoint clair, d'un surtout garni de martre et d'un haut-de-chausses collant de soie blanche. Son fils cadet, Charles d'Orléans, est à sa gauche; l'aîné, le dauphin Henri, est placé au premier plan, à côté de Charles-Quint. En face du groupe des quatre princes, se tient le cardinal de Bourbon, abbé de Saint-Denis, revêtu de ses insignes et la crosse épiscopale à la main. Derrière, sur les degrés de l'escalier, se pressent les grands seigneurs de la cour de France; d'autres personnages importants, des dames surtout, sont groupés dans deux tribunes que sépare un pilier et dont la balustrade est recouverte par une draperie fleurdélinée. Dans le fond de la tribune de gauche, on aperçoit le trésor de l'abbaye de Saint-Denis.



AP Fig. 8. — François 1^{er} et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis.

D'un autre côté, les Turcs, dans leur marche victorieuse, s'étaient avancés jusque sous les murs de Vienne. Charles-Quint, dont les États étaient ainsi menacés, marcha contre eux et les obligea à rentrer en Turquie. Cependant, la Méditerranée était infestée de pirates musulmans ou *corsaires*, qui s'emparaient en pleine mer des navires marchands, pillaient leurs cargaisons, et emmenaient leurs équipages en captivité : Tripoli, Tunis et Alger, sur la côte d'Afrique, étaient leurs principaux repaires. Charles-Quint entreprit d'abord une expédition contre Tunis et y délivra vingt mille esclaves chrétiens. Puis il en dirigea une sur Alger; mais la tempête brisa ou dispersa ses vaisseaux, dont quelques-uns à peine purent regagner les côtes d'Espagne. — Charles-Quint s'appliqua à combattre le *protestantisme*, que Luther venait de prêcher en Allemagne; toutefois, après de longs efforts, il dut signer, en 1555, la paix d'Augsbourg, qui accordait aux princes luthériens allemands le libre exercice de leur culte.

Prosperité des États de Charles-Quint. — Malgré ces luttes continuelles, une grande prospérité régnait dans la monarchie de Charles-Quint. L'Amérique procurait à l'Espagne des richesses de toute espèce; des galions chargés d'or et d'argent débarquaient des monceaux de lingots dans les ports espagnols. Des vaisseaux marchands, venant de toutes les parties du monde, abordaient dans les villes hanséatiques d'Allemagne, et surtout à Anvers : cette dernière avait hérité de la splendeur de Bruges; elle était devenue la première place marchande du monde et elle comptait, parmi ses habitants, de nombreux négociants millionnaires.

Abdication de Charles-Quint (1555). — Fatigué du pouvoir et des longues luttes qu'il avait soutenues, Charles-Quint abdiqua en 1555. Il laissa à son frère l'empire d'Allemagne, et à son fils Philippe II, l'Espagne, les Pays-Bas et les colonies d'Amérique : *c'est ainsi que notre pays passa sous la domination espagnole.* — Puis Charles se retira au monastère de San Geronimo de Yuste, en Espagne, où il mourut en 1558.

CHAPITRE V.

LA RENAISSANCE.

DURÉE : 1453 à 1600 : 1 $\frac{1}{2}$ siècle.

Origine et progrès de la Renaissance. — Depuis les premiers temps de l'histoire, la civilisation s'était manifestée en divers pays, brillant surtout en Grèce, au siècle de Périclès, et à Rome, au siècle d'Auguste. Puis les Barbares étaient venus, et, avec eux, s'étaient répandues dans toute l'Europe les ténèbres de l'ignorance, que le christianisme fit disparaître peu à peu : heureusement, les chefs-d'œuvre de l'antiquité avaient trouvé un refuge dans les monastères, où des moines les avaient conservés et multipliés par la copie. — Exhumées et remises en honneur au xv^e siècle, ces œuvres ouvrirent de nouvelles sources d'inspiration aux écrivains et aux artistes. Ceux-ci trouvèrent des protecteurs éclairés dans la famille des Médicis, qui régnait à Florence, et surtout dans l'un de ses membres, le pape Léon X ; celui-ci donna son nom à cette époque brillante, le *siècle de Léon X*. D'Italie, le mouvement intellectuel se répandit en France, où il fut encouragé par François I^{er}, le *père des lettres*, et enfin, grâce à l'imprimerie, dans toute l'Europe occidentale. — Cette rénovation fut appelée du nom de *Renaissance*, parce

LA RENAISSANCE. — *La place et la basilique Saint-Pierre, à Rome* (fig. 9). — La place Saint-Pierre, à Rome, précède l'église de ce nom. Elle est entourée de colonnades grandioses ; au centre se dresse l'obélisque d'Héliopolis, haut de vingt-cinq mètres. — La basilique Saint-Pierre est la plus grande, sinon la plus belle, des églises de la chrétienté. Commencée en 1506, par le pape Jules II, sa construction dura tout un siècle : elle fut inaugurée en 1626. La partie caractéristique de l'édifice est le dôme ou coupole, qui a quarante-deux mètres de diamètre et dont la hauteur atteint au delà de cent vingt-trois mètres. — A droite de l'église s'élève le palais du Vatican.



AP

Fig. 9. — La Place et la Basilique Saint-Pierre, à Rome.

qu'elle ramena à la lumière, après des siècles d'oubli, les chefs-d'œuvre des auteurs grecs et latins.

Principales célébrités. — La Renaissance se manifesta dans le domaine des lettres, des sciences et des arts, et produisit une foule d'hommes de génie et d'œuvres remarquables. Parmi les écrivains, s'illustrèrent Le Tasse, qui composa la *Jérusalem délivrée*; Cervantès, l'auteur de *Don Quichotte*, et les prosateurs français Rabelais et Montaigne. — Les sciences, à leur tour, firent des progrès considérables, surtout dans notre pays : Ortelius et Mercator s'adonnèrent à la géographie; André Vésale, bravant les préjugés de l'époque, osa disséquer les cadavres et fut le créateur de l'anatomie. Enfin le savant Copernic démontra que le centre de notre monde était, non la terre, comme on l'avait cru généralement jusqu'alors, mais le soleil : il est l'auteur du système planétaire enseigné de nos jours. — Les arts surtout brillèrent, à cette époque, d'un vif éclat. En Italie, deux artistes illustres, Raphaël et Michel-Ange, décorèrent le Vatican et élevèrent la magnifique coupole de Saint-Pierre. En Espagne, les deux grands peintres de Séville, Murillo et Velasquez, commençaient à devenir célèbres, et, dans les Pays-Bas, se fondait, avec les frères Van Eyck et Meiminc, la renommée de l'école flamande. La musique réalisait des progrès remarquables, grâce à l'invention du violon, remplaçant le rebec à trois cordes des ménestrels, et du clavecin, qui avait détrôné l'épinette des châtelaines du moyen âge. En architecture, le style ogival fit place au style de la Renaissance : l'ogive disparut des constructions et fut remplacée par le plein cintre. Les villes italiennes s'embellirent de nombreux palais de marbre, et la France se couvrit de châteaux splendides, élevés, le plus souvent, par des architectes italiens.

Résultats de la Renaissance. — Les grandes inventions et découvertes de la fin du xv^e siècle avaient amené une transformation complète dans les *voyages*, l'art de la *guerre* et la *manière de vivre* des hommes de cette époque. — Le mouvement ne fut

pas moins remarquable dans le domaine de la *pensée*. Les classiques grecs et latins furent remis en honneur; l'instruction se répandit partout avec les livres; les lettres et les arts furent honorés des grands et mieux compris des masses; les mœurs plus rudes de la féodalité disparurent pour faire place à une civilisation plus raffinée mais plus corrompue; enfin le culte exagéré de l'antiquité païenne affaiblit l'esprit chrétien : on vit se fonder de nouvelles sectes religieuses, et ainsi la Renaissance fut comme un signe avant-coureur de la Réforme.

CHAPITRE VI.

LA RÉFORME.

DURÉE : depuis Luther (1517) : 4 siècles.

Ses débuts. — Depuis que les Turcs s'étaient implantés en Europe, trois religions principales y dominaient : l'*islamisme* et la *religion grecque* en Orient, et le *catholicisme* en Occident. La plus grande partie de l'Europe reconnaissait donc l'autorité du pape. Mais, en 1517, le moine allemand *Luther* prêcha une doctrine nouvelle qui rejetait plusieurs dogmes de l'Église catholique, tels que la confession, la croyance au purgatoire et les vœux monastiques. D'autres novateurs l'imitèrent dans les pays voisins, et cette révolution religieuse, qui donna naissance au *protestantisme*, est connue sous le nom de *Réforme*.

Ses progrès. — Grâce à l'imprimerie, les doctrines de Luther se répandirent rapidement en Allemagne, et, avec l'appui de certains princes, elles y firent beaucoup de partisans. — De là, elles pénétrèrent dans les Pays-Bas, où apparut une nouvelle secte, celle des *anabaptistes*, qui soutenaient la nécessité d'un second baptême. — En Suisse, le réformateur *Calvin* fit de Genève le centre de ses prédications. Ses partisans prirent le nom de

calvinistes; ses doctrines se répandirent alors en France, où elles furent professées par les *huguenots*; puis en Écosse, où les calvinistes prirent le nom de *presbytériens*. — La réforme fut introduite en Angleterre, où elle donna naissance à l'Église *anglicane*. — Enfin, le roi Gustave Wasa établit le luthéranisme en Suède.

L'Europe après la Réforme. — Ainsi, une grande partie de l'Europe occidentale venait de se détacher de l'Église romaine. L'autorité du pape n'était plus reconnue qu'en Italie, en Espagne, en Portugal, en France, en Belgique, en Irlande, en Autriche et en Pologne : ce sont encore aujourd'hui des pays catholiques. — Le protestantisme, sous ses diverses formes, s'était fixé dans les autres contrées où il domine encore : en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Écosse, en Suède, en Danemark et en Norvège.

La réforme catholique; le concile de Trente. — Dans le but de combattre le protestantisme, le pape réunit, en 1545, le célèbre *concile de Trente*, qui condamna les doctrines de Luther et affirma l'unité de l'Église catholique par opposition aux nombreuses sectes et doctrines diverses du protestantisme. — On rétablit aussi le tribunal de l'*Inquisition*, pour rechercher les hérétiques et déterminer, au point de vue théologique, leur degré de culpabilité, et la congrégation de l'*Index* fut chargée de dresser la liste des livres condamnés par l'Église. — Des réformes furent introduites dans la discipline des établissements monastiques; plusieurs *ordres religieux* furent réorganisés, et il s'en créa de nouveaux.

Le protestantisme ne fut pas définitivement établi sans de longues luttes contre les États catholiques : elles sont connues sous le nom de *guerres de religion*, et elles ensanglantèrent l'Europe pendant plus d'un siècle.

CHAPITRE VII.

LES GUERRES DE RELIGION.

DURÉE : 1547 à 1648 : 1 siècle.

Les rivalités politiques et les ambitions particulières envenimant les dissensions religieuses, les princes catholiques et les princes protestants recoururent aux armes; alors éclatèrent les *guerres de religion*, dont les principales furent : les luttes entre Charles-Quint et les princes protestants; — la révolution du XVI^e siècle dans les Pays-Bas; — la lutte des rois de France contre les huguenots; enfin la guerre de Trente ans : celle-ci se termina en 1648 par le traité de *Münster*, qui mit fin aux guerres religieuses.

I. **Lutte de Charles-Quint contre les protestants.** — Charles-Quint publia d'abord, contre les protestants, des édits très sévères. — Il attaqua ensuite l'armée levée contre lui par les princes réformés et la vainquit; mais, peu après, il fut surpris par une troupe de protestants dans les montagnes du Tirol : il dut, signer, en 1555, la *paix d'Augsbourg*, qui accordait aux princes luthériens la liberté de religion.

II. **La Révolution du XVI^e siècle : les Provinces-Unies.** — Philippe II, souverain d'Espagne et des Pays-Bas, poursuivait d'une haine mortelle tous ceux qui de près ou de loin favorisaient le protestantisme, et il ordonna à ses gouverneurs des Pays-Bas de combattre sans merci les partisans des nouvelles doctrines. Il ne fut que trop bien obéi par l'implacable duc d'Albe; mais, à la voix de *Guillaume le Taciturne*, prince d'Orange, les provinces du nord, où le luthéranisme dominait, se soulevèrent contre la domination de l'Espagne. Après 1579, elles se constituèrent en république sous le nom de *Provinces-Unies*. —

Quant aux provinces belgiques, qui avaient supporté tout le poids de la guerre, elles restèrent catholiques et, pour longtemps encore, espagnoles.

III. Les huguenots : la Saint-Barthélemy (1572). — La France, à son tour, fut ensanglantée par la lutte entre les catholiques et les huguenots. A l'instigation de Catherine de Médicis, le roi Charles IX résolut de faire périr tous les protestants de la France : dans la nuit du 24 au 25 août 1572 (*Saint-Barthélemy*), à un signal donné, commença un horrible massacre : un grand nombre de huguenots furent mis à mort, et leur chef, Coligny, fut l'une des premières victimes. — La guerre civile continua jusqu'en 1598 : Henri IV publia alors l'*édit de Nantes*, qui mit fin aux discordes religieuses et accorda aux réformés le libre exercice de leur culte.

IV. La guerre de Trente ans (1618-1648). — A la suite d'un soulèvement en Bohême, l'empereur d'Allemagne, Ferdinand II, voulut retirer le libre exercice de leur culte aux protestants. Ceux-ci furent soutenus par le roi de Suède *Gustave-Adolphe*, qui battit les armées impériales et parcourut triomphalement l'Allemagne; mais il fut tué à *Lutzen*, et mourut avec la gloire de n'avoir jamais été vaincu. La France continua alors la lutte contre l'Autriche : l'empereur, battu de nouveau, demanda la paix, qui fut signée à *Münster*, en 1648. — Ce traité célèbre accorda définitivement la liberté de conscience aux réformés, luthériens et calvinistes, et termina ainsi les guerres sanglantes qui avaient suivi la Réforme. Au point de vue politique, il divisa l'Allemagne en trois cent cinquante petits États indépendants; il reconnut l'existence des Provinces-Unies et *décréta, en leur faveur, la fermeture de l'Escaut*, portant ainsi un coup mortel au commerce d'Anvers et à la prospérité de la Belgique. Les Provinces-Unies héritèrent de nos relations commerciales, devinrent très puissantes et très riches, et se maintinrent, pendant un siècle, à un haut degré de splendeur.

CHAPITRE VIII.

LES PROVINCES-UNIES ET L'ANGLETERRE.

Les Provinces-Unies. — La révolution du xvi^e siècle avait donné aux Provinces-Unies l'indépendance nationale; le traité de Münster venait de décréter en leur faveur la fermeture de l'Escaut. Tous ces avantages portèrent leurs fruits. Sous le gouvernement de leurs *stadhouders*, les Hollandais connurent la paix et la prospérité; ils élevèrent des digues, desséchèrent les marais et conquièrent, sur la mer du Nord, une partie de leur territoire actuel. — Puis, libres et forts sur le continent, ils tournèrent leurs regards vers l'Océan, qui devint pour eux une source féconde de richesses. — D'un autre côté, une foule de protestants français, fuyant leur pays, vinrent chercher un refuge en Hollande : ils apportèrent leur travail et leurs talents, et contribuèrent ainsi à la prospérité de leur nouvelle patrie.

Leur puissance maritime. — Cette prospérité atteignit, en peu d'années, un degré inouï. Les Hollandais allaient pêcher le hareng dans la mer du Nord et l'Atlantique; ils approvisionnaient de poissons toute l'Europe occidentale, et l'on a dit, avec raison, que *leurs tonnes de harengs s'étaient converties en tonnes d'or*. Leurs vaisseaux sillonnaient toutes les mers du globe, et, tandis qu'Anvers tombait en décadence, Amsterdam devenait la première place de commerce du monde entier. — En 1602, les Hollandais s'établirent dans l'île de Java, et y bâtirent la ville de *Batavia* : ainsi fut fondé, dans les mers de la Sonde, un grand empire colonial, qui forme aujourd'hui les Indes Néerlandaises. C'est en partant de là que les navigateurs hollandais allèrent découvrir d'immenses territoires inconnus jusqu'alors : l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Ces dernières colonies ont passé, depuis, à l'Angleterre, qui allait bientôt devenir, sur les océans, la rivale des Provinces-Unies.

L'Angleterre. — Ce fut sous le règne d'*Élisabeth*, fille de Henri VIII, que les Anglais commencèrent à aspirer à l'empire des mers. Cette princesse favorisa de tout son pouvoir l'extension de la marine anglaise, les voyages au long cours de ses navigateurs et l'établissement de nouvelles colonies au delà des mers. Elle vint en personne remettre des lettres de noblesse à l'illustre capitaine *Drake*, sur le vaisseau même avec lequel il venait d'accomplir le tour du monde. *Walter Raleigh*, son premier ministre, alla fonder en Amérique la colonie de la *Virginie*, d'où la pomme de terre et le tabac furent rapportés en Europe. L'un des successeurs d'Élisabeth, le roi *Charles 1^{er} Stuart*, voulut régner en maître absolu sur l'Angleterre; mais il fut vaincu, condamné à mort et exécuté en 1649. *Cromwell* gouverna alors le pays, avec le titre de *protecteur*. Afin de combattre la puissance maritime des Provinces-Unies, il fit décréter l'*acte de navigation*, en vertu duquel les vaisseaux anglais pouvaient seuls débarquer en Angleterre les produits des colonies : cette mesure favorisa le développement de la marine anglaise et fut l'une des premières causes de sa force. — Après la mort de Cromwell, la royauté fut rétablie, et, en 1713, la couronne d'Angleterre passa à la *maison de Hanovre*, qui règne encore aujourd'hui sur l'empire britannique.

CHAPITRE IX.

LE RÈGNE DE LOUIS XIV.

Les conquêtes. — La France, déjà victorieuse de l'Autriche dans la guerre de Trente ans, atteint l'apogée de sa puissance sous le règne de *Louis XIV*. Ce monarque, poussé par l'ambition, voulait dominer sur toute l'Europe occidentale. Les finances du royaume, sagement administrées par *Colbert*, lui fournirent des ressources pour équiper ses armées, et il trouva de précieux auxiliaires dans le ministre *Louvois*, dans l'ingénieur mili-

taire *Vauban*, dans les généraux *Turenne*, *Catinat*, *Condé* et *Luxembourg*, et dans les amiraux *Tourville* et *Duquesne*. — Ses troupes envahirent les Pays-Bas espagnols; puis elles attaquèrent les Provinces-Unies; mais les Hollandais rompirent les digues, inondèrent leur pays et forcèrent ainsi les Français à se retirer. Louis XIV porta alors la guerre en Allemagne et, de ce côté, la France s'agrandit de l'Alsace.

Les revers. — Cependant, les autres puissances européennes, redoutant la trop grande influence de la France, se liguèrent contre elle et battirent en diverses rencontres les armées de Louis XIV. La paix conclue à *Utrecht*, en 1713, modifia considérablement la situation politique de l'Europe : les Pays-Bas espagnols furent donnés à l'Autriche, et la France, gardant ses conquêtes, dut céder l'île de Terre-Neuve à l'Angleterre, qui obtint, en outre, l'importante place de Gibraltar. — Louis XIV mourut l'année suivante, après un règne de soixante-douze ans.

LE RÈGNE DE LOUIS XIV. — *Le château de Versailles* (fig. 10). — Cette vue panoramique du château de Versailles est prise de la vaste place qui précède l'édifice et qui s'appelle la place d'Armes. La façade est plus imposante encore — elle a près de cinq cents mètres de longueur — du côté des jardins, situés derrière le palais et créés par Le Nôtre (1613-1700). Le château primitif fut construit sous Louis XIII et forma le corps du bâtiment central. Louis XIV entreprit de le transformer, de l'embellir et de l'agrandir : à partir de 1670, l'architecte Jules Hardouin-Mansard (1645-1707), neveu du célèbre Mansard (1598-1662), fut chargé de la direction des travaux et construisit les deux ailes latérales, de nouveaux pavillons, enfin édifia, au premier étage de la façade du côté des jardins, la fameuse « galerie des glaces » ou « de Louis XIV. » Au milieu de la cour d'honneur, la statue équestre de Louis XIV; sur les côtés, seize statues, plus grandes que nature, de personnages célèbres de l'histoire de France; à droite, la chapelle avec son toit aigu. — C'est au château de Versailles que les États généraux se réunirent, le 5 mai 1789; le 18 janvier 1871, dans la galerie des glaces, Guillaume Ier y fut proclamé empereur allemand; c'est à Versailles que, sous la troisième république, se fait l'élection présidentielle; c'est dans ce même château que, le 27 juin 1919, les plénipotentiaires de l'Allemagne vaincue durent signer le traité de paix qui consacrait la victoire du Droit sur la Force.



AP

Fig. 10.— Le Château de Versailles.

Ph. Alinari.

Industrie et commerce. — Louis XIV gouverna la France en maître absolu, et il put dire en toute vérité : *L'État, c'est moi.* — La première partie de son règne fut signalée par l'état florissant de l'industrie, de l'agriculture et du commerce. Colbert introduisit en France de nouveaux produits : on fabriqua des *draps* à Abbeville, à Elbeuf et à Sedan. Le travail de la *soie* se fixa à Lyon; la manufacture des Gobelins, à Paris, se rendit célèbre par ses admirables *tapisseries*, et l'on obtint, aux usines de Saint-Gobain, près de Laon, des *glaces* aussi belles que celles de Venise. L'agriculture fut efficacement protégée : Colbert fit dessécher des marais, encouragea l'élevage des animaux domestiques et créa le service des eaux et forêts. — Il favorisa aussi le commerce en établissant des foires et en construisant des routes et des canaux, notamment celui du Languedoc, qui unit l'Atlantique à la Méditerranée.

Travaux et monuments. — D'autres grands travaux, exécutés à cette époque, témoignent encore de la magnificence du souverain : Louis XIV fit élever les magnifiques palais des Tuileries et de Versailles, la colonnade du Louvre, l'église des Invalides, l'Observatoire, etc. Il fit restaurer et embellir les châteaux de Saint-Cloud, de Fontainebleau et de Chambord, et, afin d'approvisionner Versailles d'eau potable, il fit construire, à grands frais, la machine de Marly, due au mécanicien liégeois *Renkin Sualem*.

Révocation de l'édit de Nantes (1685). — Les guerres et les dépenses ruineuses de Louis XIV mirent un terme à cette prospérité. La fleur de la jeunesse avait été enlevée sur les champs de bataille; les campagnes se dépeuplèrent, et une moitié de la population dut vivre des aumônes de l'autre moitié. — La décadence de l'industrie fut encore activée par la *révocation de l'édit de Nantes*. Louis XIV supprima la liberté de conscience, qui avait été garantie aux protestants par Henri IV; l'exercice du culte réformé fut interdit : près de trois cent mille calvinistes quittèrent alors la France. La plupart étaient d'habiles artisans qui portèrent leur industrie en Hollande et en Angleterre.

CHAPITRE X.

LA CIVILISATION AU XVII^e SIÈCLE

Les lettres. — Au XVII^e siècle, la langue française, sortie de sa période de formation, s'enrichit de chefs-d'œuvre immortels : le roi-soleil s'était entouré de grands écrivains, et son époque a été fort justement appelée le *siècle de Louis XIV*. C'est alors que vécurent les auteurs classiques dont nous étudions encore les œuvres : Corneille, Racine et Boileau; Molière, le grand poète comique; La Fontaine, dont tout le monde connaît les *Fables*; Fénelon, l'auteur du *Télémaque*; Bossuet et Masillon, qui se distinguèrent dans l'éloquence de la chaire; La Bruyère, connu par ses *Caractères*, et Madame de Sévigné, qui s'est immortalisée par ses *Lettres*. — Citons encore : en Angleterre, Shakespeare, l'auteur d'*Hamlet*, et le poète aveugle Milton, qui composa *le Paradis perdu*; enfin, en Allemagne, Leibnitz, qui conçut l'idée d'une langue et d'une écriture universelles, sorte d'algèbre littéraire à l'usage de tous les peuples du monde.

Les arts. — Les arts comptèrent moins de grands maîtres qu'au temps de la Renaissance. En France, vécurent les peintres Poussin et Lesueur, l'architecte Mansard, l'inventeur des *mansardes*, le graveur Callot et le musicien Lulli. — Dans les Pays-Bas, s'illustrèrent le peintre hollandais Rembrandt et les maîtres de l'école flamande, Rubens, Van Dyck, Jordaens et Teniers, qui remplirent les galeries de leurs chefs-d'œuvre. Enfin l'Espagne donna le jour aux deux grands peintres de Séville, Velasquez et Murillo.

Les sciences. — L'antiquité et le moyen âge n'avaient vu progresser que lentement les sciences naturelles; mais la découverte, au XVII^e siècle, d'une série de grandes lois physiques fit *naître la*

vraie science de la nature, basée sur l'observation et les expériences. L'invention des lunettes permit de réaliser d'immenses progrès en astronomie. Copernic avait renversé les anciens systèmes cosmographiques, d'après lesquels la terre était le centre du monde; il avait prouvé qu'au contraire le centre de notre système planétaire est le soleil, et que la terre n'est qu'un tout petit globe à côté de millions d'autres astres. Galilée soutint, à son tour, cette théorie, ainsi que le double mouvement de la terre; il découvrit aussi les lois de la pesanteur, et il inventa le *pendule* et le *thermomètre*, tandis que son disciple Torricelli construisait le premier *baromètre*. — Le savant Anglais Newton, un des plus grands génies de l'humanité, découvrit les lois de la gravitation universelle, qui régissent les mouvements des corps célestes (pomme tombant à terre); il décomposa la lumière blanche au moyen du prisme (arc-en-ciel), et il formula en algèbre le *binôme de Newton*, que l'on a gravé sur son tombeau, comme l'une de ses plus belles découvertes. — En France, Descartes s'adonna à l'algèbre; Blaise Pascal fit faire de grands progrès à la géométrie et découvrit aussi la pesanteur de l'air, dans une ascension sur le Puy de Dôme. Denis Papin démontra la grande force de la vapeur (marmite de Papin), principe qui fut le point de départ de tous les appareils à vapeur employés depuis à tant d'usages divers. — En Allemagne, Otto de Guericke, de Magdebourg, inventa la *machine pneumatique* et les hémisphères de Magdebourg. — Enfin, en Angleterre, le médecin Harwey s'illustra par une grande découverte, celle de la *circulation du sang*.

On voit que le xvii^e siècle fut fécond de découvertes scientifiques, comme les deux précédents l'avaient été en découvertes géographiques. Ces connaissances nouvelles perfectionnées et étendues encore pendant le xviii^e siècle, ont donné naissance, à notre époque, à ces mille inventions merveilleuses, qui ont tant modifié la vie des peuples et contribué si puissamment à la civilisation moderne.

CHAPITRE XI.

LES ÉTATS DU NORD.

I. — LA SUÈDE ET LA RUSSIE.

Projets de Pierre le Grand. — Après le règne glorieux de Gustave-Adolphe, la Suède, civilisée et forte, consolida sa puissance sur les rives de la Baltique, qui devint comme un grand lac suédois. Quant à la Russie; elle était isolée au milieu de la grande plaine Baltique; ses habitants étaient ignorants, barbares, et elle n'avait de débouché sur aucune mer. Elle possédait cependant des terres fertiles et de vastes forêts qui, sagement exploitées, auraient pu assurer sa richesse. Pierre le Grand résolut de profiter de ces avantages, d'abord *en ouvrant son pays à la civilisation de l'Europe occidentale*, puis, *en enlevant aux Turcs les côtes de la mer Noire, et aux Suédois celles de la Baltique.*

Ses voyages. — Dans le but de connaître par lui-même les nations les plus civilisées, il entreprit un long voyage en Occident : en Hollande, il travailla comme charpentier de marine dans les chantiers de Zaandam; puis, passant en Angleterre, il y enrôla un grand nombre de marins pour la Russie. De retour dans son pays, il y attira une foule d'étrangers instruits, et il envoya de jeunes Russes faire leurs études dans les universités les plus célèbres de l'Europe.

Ses conquêtes. — Pierre le Grand comprit que le meilleur moyen de mettre la Russie en relations avec le reste de l'Europe était de lui ouvrir des ports de mer. Il enleva d'abord aux Turcs le port d'Azow. Mais il tenait surtout à posséder la côte orientale de la Baltique : il lutta longtemps avec insuccès

contre le vaillant roi de Suède, Charles XII; mais à la fin, celui-ci, attiré dans les steppes de la Russie méridionale, fut battu à *Poltawa*. Dès lors, la fortune trahit la Suède, qui dut céder à sa rivale les provinces riveraines de la Baltique : ainsi, *la Russie vit s'ouvrir pour elle comme une fenêtre sur l'Europe et put aspirer au rôle de nation maritime.*

Ses réformes. — Tout en agrandissant la Russie, Pierre le Grand augmenta son pouvoir personnel. Il supprima la garde impériale des *strélitz*, dont la puissance avait longtemps fait trembler les tsars. Il réforma la religion grecque, et se fit proclamer le chef suprême de l'Église. En 1703, il bâtit, en face de la Suède, la ville de *Saint-Pétersbourg*, dans les terrains marécageux des bords de la Néva. Moscou, avec son *Kremlin* et ses églises, resta la ville sainte des Russes et le lieu du couronnement des tsars; mais la nouvelle cité devint la capitale politique et commerciale de la Russie; elle fut protégée par la forteresse de *Kronstadt*, bâtie dans un îlot du golfe de Finlande. Pierre le Grand fit creuser des canaux et construire des routes; il créa des manufactures, établit des écoles et fonda l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Par ses ordres, le navigateur *Bering* entreprit un voyage d'exploration en Sibérie, où il découvrit la mer et le détroit de Bering.

II. — LA PRUSSE ET L'AUTRICHE.

La Prusse. — En 1415, la famille de *Hohenzollern*, commença à régner sur le Brandebourg, au centre de l'Allemagne. Peu à peu, elle agrandit ses domaines, et, en 1701, l'électeur de Brandebourg obtint, au prix de six millions de florins, le titre de *roi de Prusse*. Son successeur, Frédéric-Guillaume I^{er}, surnommé le *roi sergent*, réunit une armée de géants, qu'il exerçait lui-même à coups de canne; il fit de la Prusse une vaste caserne, et il laissa à son fils *Frédéric II* des finances prospères et l'une des meilleures armées de l'Europe.

L'Autriche. — Depuis le règne de Charles-Quint, l'Autriche

avait reçu d'importants agrandissements. Mais, à la mort de l'empereur Charles VI, plusieurs princes disputèrent à sa fille *Marie-Thérèse* l'héritage paternel. Les Français envahirent les Pays-Bas autrichiens, qu'ils ne purent conserver, et Frédéric II s'empara de la Silésie, qui lui fut laissée par le traité d'*Aix-la-Chapelle* (1748).

Administration de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Frédéric II profita de la paix pour organiser la Prusse, qu'il plaça au rang des grandes puissances de l'Europe; il en fit, avant tout, une monarchie militaire, mais il protégea aussi l'agriculture et fit dessécher de vastes marécages. Lié avec les philosophes du XVIII^e siècle, il encouragea les lettres et cultiva lui-même avec passion la langue française. — De son côté, Marie-Thérèse s'appliqua à cicatrizer les plaies causées par de longues guerres. Dans les Pays-Bas, comme en Autriche, elle protégea le travail et l'instruction : elle fit revivre dans notre pays les industries du drap, des dentelles et de la carrosserie; elle fonda de nombreux collèges *thérésiens*, et elle érigea, en 1772, l'Académie impériale de Bruxelles, devenue l'*Académie royale de Belgique*.

III. — LA POLOGNE.

Partage de la Pologne. — Au XVII^e siècle, la Pologne formait une vaste et puissante monarchie entre la Baltique et la mer Noire. Mais la royauté y étant devenue élective, il en résulta de longues guerres civiles, qui affaiblirent le pays. Or, la Pologne était entourée de trois voisins puissants et ambitieux, qui convoitaient son territoire et ne cherchaient que l'occasion de se le partager : ce qui arriva à la fin du XVII^e siècle. — Ce partage eut lieu à trois reprises, après une héroïque résistance des Polonais; il fut commencé par Frédéric II, Marie-Thérèse et Catherine II, impératrice de Russie. La Pologne disparut de la carte de l'Europe, en 1795, après une existence de plus de huit cents ans. Elle vient d'être rétablie, comme pays indépendant, à la fin de la grande guerre de 1914-18.

CHAPITRE XII.

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

I. — LES COLONIES.

L'Amérique du Nord. — L'Amérique du Nord, longtemps délaissée par les colons européens, renfermait cependant des richesses bien plus précieuses que l'or et l'argent : c'étaient des terres d'une prodigieuse fertilité; des mines inépuisables de houille et de fer; de puissants cours d'eau, tels que le Mississipi et ses affluents; enfin des côtes découpées, comme celles de l'Angleterre, par des *golfs profonds et sûrs*, très favorables à l'établissement de ports. — Au XVI^e siècle, les Français remontèrent le Saint-Laurent et prirent possession du Canada; plus tard, ils colonisèrent la Louisiane, sur les bouches du Mississipi et y bâtirent Nouvelle-Orléans. — A leur tour, les Anglais vinrent s'établir sur les côtes de la Virginie. Puis, au temps des guerres religieuses, une foule d'Européens, fuyant les persécutions, abordèrent en Amérique. Ils y fondèrent des colonies et y bâtirent des bourgades portant le même nom que celles de leur pays d'origine : c'est ainsi que se trouvent en Amérique les villes de New-York ou Nouvelle York, Boston, Bristol, Portsmouth, etc. — Ces colonies devinrent rapidement très prospères. La plupart des émigrés, travailleurs libres et courageux, s'adonnèrent à la culture du sol : ils obtinrent, dans ces terres encore vierges, d'abondantes récoltes de céréales, de café, de coton et de canne à sucre. D'autres colons, les *trappeurs*, allèrent chasser dans la région des grands lacs et dans le voisinage de la baie d'Hudson, le castor et les animaux à fourrures. Enfin, quand, plus tard, furent découvertes les riches mines d'or de la *Californie*, des troupes d'émigrants franchirent les grandes

prairies, et allèrent exploiter les mines d'or de cette région où s'élève aujourd'hui la populeuse cité de San-Francisco.

La Guerre de Sept ans. — La France et l'Angleterre, rivales au sujet de leurs colonies, s'engagèrent dans la guerre de *Sept ans*, qui venait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche. Une lutte terrible, qui coûta à l'Europe presque un million d'hommes, se livra à la fois sur terre et sur mer, depuis les rivages de l'Inde jusqu'à ceux des grands lacs canadiens. La flotte anglaise fut partout victorieuse, et la France, épuisée, perdit presque toutes ses colonies, qui vinrent agrandir celles de sa rivale : *c'est de cette époque que date la puissance coloniale de l'Angleterre.* Maîtres de l'Inde, les Anglais partirent de là pour aller conquérir l'Australie et plusieurs autres possessions hollandaises de l'Océanie; mais ils perdirent, d'un autre côté, leurs plus belles colonies américaines, qui se constituèrent en république indépendante sous le nom d'*États-Unis d'Amérique.*

II. — LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Guerre de l'Indépendance. — Après la guerre de Sept ans l'Angleterre voulut faire participer ses colonies aux dépenses que cette lutte avait occasionnées. Mais les colons américains s'y opposèrent; ils se réunirent en Congrès à Philadelphie et publièrent, en 1766, la fameuse *déclaration des droits de l'homme* : ils y proclamaient, en principe, les libertés modernes et le droit de se gouverner eux-mêmes. — Puis ils mirent à leur tête *Georges Washington*, et envoyèrent en Europe *Benjamin Franklin*, qui obtint facilement l'appui de la France, de l'Espagne et des Provinces-Unies, rivales naturelles de l'Angleterre. Grâce à ces deux hommes illustres, les Américains sortirent victorieux de la lutte, et leur indépendance fut reconnue par la *paix de Versailles*, en 1783. Les treize États confédérés constituèrent la république des *États-Unis*, la première qui ait existé au Nouveau-Monde.

Organisation des États-Unis. — Aux treize premiers États-Unis s'en ajoutèrent peu à peu de nouveaux, de sorte qu'ils sont aujourd'hui au nombre de quarante-huit. Ils embrassent l'immense territoire compris entre l'Atlantique, le golfe de Mexique, le Pacifique et les grands lacs canadiens. Chaque État a son administration particulière, et tous font partie d'un gouvernement central, qui a son siège à *Washington*, ville fondée en 1792, en l'honneur du libérateur de l'Amérique. A la tête des États-Unis se trouve un président, qui est élu pour quatre ans.

La révolution américaine fut suivie de près par la *révolution française de 1789*, qui marque le commencement de l'histoire contemporaine.

CHAPITRE XIII.

LA CIVILISATION AU XVIII^e SIÈCLE.

Les arts et les lettres. — Au XVIII^e siècle, les productions artistiques sont peu nombreuses, mais très remarquables, car elles sont les œuvres d'artistes immortels : le sculpteur italien Canova et les musiciens Mozart et Beethoven. — Quant à la gloire littéraire, elle se personnifie, en France, dans les quatre grands écrivains du XVIII^e siècle : Montesquieu, auteur de *l'Esprit des lois*; Buffon, qui écrivit, dans un style toujours pur et élégant, l'histoire naturelle des animaux; Voltaire, qui écrivit une foule d'œuvres remarquables, et Jean-Jacques Rousseau, qui se montra l'ardent apôtre de la souveraineté du peuple. A ces noms célèbres, nous ajoutons ceux de Diderot et de d'Alembert, les fondateurs de *l'Encyclopédie*; de Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de *Paul et Virginie*, et des poètes Millevoye, André Chénier et Delille, qui chantèrent, dans leurs vers, les beautés de la nature.

Les sciences. — Les savants profitèrent des découvertes du siècle précédent et, par leurs travaux, ils réalisèrent dans le

domaine des sciences naturelles d'immenses progrès. Ce que Buffon avait fait pour la zoologie, le Suédois Linné et le Français de Jussieu le firent pour la botanique; Haüy, pour la minéralogie; Lavoisier, pour la chimie et, plus tard, Cuvier, pour la géologie; ils furent ainsi comme les créateurs de ces sciences, qui ont opérés, depuis, une si grande révolution dans les connaissances humaine. — Dans le domaine de la physique, Franklin inventa le paratonnerre, et les frères Montgolfier, les aérostats à air chaud, qui furent remplacés, peu après, par les ballons à gaz hydrogène. — Les savants italiens Volta et Galvani s'occupèrent surtout de l'électricité : le premier construisit la pile électrique de Volta, point de départ de la télégraphie, et les découvertes du second servirent de bases aux procédés actuels de la galvanoplastie. Enfin, après le Français Papin, l'Écossais James Watt reconnut la force extraordinaire de la vapeur d'eau; *il construisit la première machine à vapeur perfectionnée en 1782* : cette admirable invention a donné naissance aux millions de machines à vapeur qui existent actuellement à la surface du globe. — Le XVIII^e siècle fut aussi marqué par des découvertes géographiques importantes : de grands navigateurs explorèrent les milliers d'îles et les archipels dangereux du Pacifique. Deux d'entre eux, Cook et La Pérouse, trouvèrent même la mort dans ces mers lointaines, frappés par les armes meurtrières des indigènes de l'Océanie. — A ces noms illustres d'écrivains, de savants et de voyageurs, ajoutons ceux des grands bienfaiteurs de l'humanité : Parmentier, qui répandit en France la culture de la pomme de terre; l'abbé de l'Épée, qui fonda la première insitution de sourds-muets; Haüy, le frère du minéralogiste, qui inventa, pour les aveugles, les caractères en relief, et leur permit ainsi de lire avec les doigts; enfin, le médecin anglais Jenner, qui découvrit, dans la vaccine, un préservatif contre la variole.

QUATRIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

COMPRENANT :

- I. La révolution française, la république et le premier empire français.
- II. Les événements politiques du XIX^e siècle.
- III. La civilisation au XIX^e siècle.
- IV. Les événements politiques du XX^e siècle.
- V. Tableau récapitulatif des progrès de la civilisation.

L'histoire contemporaine a pour point de départ la Révolution française de 1789. Pendant vingt-cinq ans, l'attention de l'Europe est d'abord concentrée sur la France, où se succèdent la *république* et l'*empire*. — Divers *événements* viennent ensuite modifier la situation *politique* créée par les traités de 1815. Les colonies espagnoles d'Amérique, le Brésil, la Grèce et la Belgique conquièrent successivement leur indépendance. — En 1848, plusieurs *révolutions* éclatent en Europe, notamment en France, où s'établit bientôt le *second empire*. — Peu à peu s'accomplit l'*unité de l'Italie*, puis celle de l'*Allemagne*, à la suite de la guerre de 1870. — La redoutable *question d'Orient*, posée depuis si longtemps, continue à agiter l'Europe, et les guerres de 1878, de 1912-13 et de 1914-18 affaiblissent la Turquie.

En même temps que ces événements viennent modifier le rôle et la puissance des divers États européens, nous voyons se développer, d'une manière prodigieuse, la *civilisation du XIX^e siècle*, fruit de la science et d'admirables inventions.

Le *xx^e siècle* aurait pu être un siècle de développement économique pacifique et de progrès industriel et scientifique. L'ambition orgueilleuse de l'Allemagne fit naître la *grande guerre* qui a duré plus de quatre ans : la puissance militaire allemande en est sortie vaincue et abattue; l'Europe s'est appauvrie. La carte politique du continent européen s'est modifiée surtout dans les Balkans et aux confins de l'Europe centrale et orientale, où, entre les pays de civilisation occidentale et la Russie, s'est constituée une zone politique frontière comprenant les États baltes, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Roumanie et le Yougo-Slavie.

CHAPITRE I.

LA RÉVOLUTION, LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE.

DURÉE : 1789 à 1814 : 25 ans.

I. — LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1789).

Ses causes. — Les entreprises ruineuses de Louis XIV avaient appauvri la France et, plus tard, la guerre de Sept ans lui avait enlevé ses plus belles colonies. Le roi Louis XV acheva d'épuiser le pays par ses folles prodigalités ; la misère du peuple était profonde et des abus de tout genre régnaient dans l'administration. Au lieu d'un code unique, le même pour tous, il existait plus de trois cents coutumes différentes ; la noblesse et le clergé jouissaient de nombreux privilèges, restes de la féodalité. En vertu des *lettres de cachet*, le roi pouvait faire emprisonner un citoyen quelconque, sans jugement préalable. Les fonctions publiques, comme les grades dans l'armée, se vendaient au plus offrant ; les sentences des tribunaux, souvent rendues à prix d'argent, n'inspiraient guère de confiance et l'on cite ces paroles d'un personnage important de ce temps-là : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je croirais d'abord prudent de me sauver. » Les écrits des philosophes, en flétrissant ces abus, répandaient sans mesure parmi le peuple des idées de liberté et d'égalité. Enfin, la révolution d'Amérique eut son contre-coup en Europe et hâta encore le moment des réformes : tout le monde les attendait, et l'on sentait qu'elles devaient être prochaines.

L'Assemblée nationale. — Les *États généraux*¹ furent convoqués

¹ On appelait *États généraux* l'assemblée des délégués des trois ordres de l'État : le clergé, la noblesse et la bourgeoisie ou *tiers État*. Ils n'étaient réunis que dans les circonstances difficiles.

en 1789 par le roi Louis XVI, afin de porter remède à la situation. Ils s'érigèrent en *Assemblée nationale* ou *Constituante*, et donnèrent à la France une constitution qui fut acceptée par le roi. Elle substituait à la monarchie absolue la monarchie constitutionnelle représentative : elle remettait le pouvoir législatif à l'*Assemblée législative*, le pouvoir exécutif au roi et le pouvoir judiciaire à des tribunaux. Elle proclamait l'égalité des citoyens devant la loi, ainsi que la liberté des cultes et de la presse ; enfin, elle divisait la France en quatre-vingt-trois départements, qui remplacèrent les trente-deux provinces ou anciens fiefs du royaume. — Peu après, une nouvelle assemblée, la *Convention nationale*, proclama la république.

II. — LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1792-1804).

La Convention nationale : la Terreur (1793). — La Convention nationale, à peine installée, décréta, le 21 septembre 1792, l'abolition de la royauté et l'établissement de la *République française*. Puis, se constituant en tribunal suprême, elle cita à sa barre le roi Louis XVI, qui fut condamné à mort et exécuté le 21 janvier 1793. — Alors commença l'odieux régime de *la Terreur*. La France se couvrit d'échafauds et devint comme un immense abattoir de victimes humaines (Guillotins : la guillotine). Tous les citoyens suspectés de royalisme étaient mis

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — *Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents, le 18 brumaire* (fig. 11). — Photographie du tableau du peintre français Bouchot (1800-1842). Ce tableau se trouve au musée du Louvre, à Paris. — Le 18 brumaire an VIII de la République (9 novembre 1799), Bonaparte, revenu d'Égypte, fit le coup d'État qui renversa le Directoire. Le tableau de Bouchot représente le général pénétrant, à Saint-Cloud, dans la salle du Conseil des Cinq-Cents, accompagné de ses grenadiers. Bonaparte, debout, la tête découverte, le bras droit ramené sur la poitrine, occupe le centre de la composition. Deux grenadiers le suivent et écartent les membres du Conseil qui l'entourent et le menacent. Dans le fond, des soldats armés de fusils dispersent l'assemblée.



AP Fig. 11. — Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents, le 18 brumaire. Ph. Alinari.

à mort : pendant plus d'un an, des flots de sang coulèrent, et la Loire engloutit des milliers de personnes, que l'infâme Carrier noyait au moyen de bateaux à soupapes. Enfin, la chute de Robespierre mit fin à ces atrocités, qui avaient porté l'effroi dans toute l'Europe. — Ce fut sous la Convention que le *calendrier républicain* fut mis en usage : l'ère de la République commençait le 22 septembre 1792; l'année fut divisée en douze mois comprenant chacun trois *décades* de dix jours; cinq jours supplémentaires, consacrés aux fêtes nationales, complétaient l'année. Les mois et les jours reçurent des noms qui rappelaient des travaux où des phénomènes saisonniers (vendémiaire, brumaire, frimaire; — nivôse, pluviôse, ventôse; — germinal, floréal, prairial; — thermidor, fructidor, messidor).

Le Directoire (1795). — L'an III de la république, un nouveau régime succéda à la Convention : le pouvoir exécutif en fut confié à cinq membres qui formèrent le *Directoire*. Cette période fut marquée à l'intérieur par le débordement des mœurs; mais, aux frontières, les armées françaises se couvrirent de gloire en luttant contre l'étranger. Leur patriotisme engendra des merveilles et leurs généraux se distinguèrent par leur habileté autant que par leur héroïsme; mais ils furent tous éclipsés par *Napoléon Bonaparte*, qui inaugura un nouveau régime, le *Consulat*, avant de fonder l'empire.

Le Consulat. — Napoléon Bonaparte se distingua de bonne heure par son intelligence et son ambition. Nommé général, à vingt-sept ans, il s'illustra d'abord dans la campagne d'Italie, puis dans la célèbre expédition d'Égypte. Il revint alors en France, et renversa le Directoire, devenu faible et impopulaire. Il lui substitua le *Consulat* et fut nommé premier consul, puis consul à vie. Il gouverna habilement la France et, quand il se crut assez fort, il se fit proclamer empereur sous le nom de *Napoléon I^{er}* (1804).

III. — L'EMPIRE (1804-1814).

Guerres de Napoléon 1^{er}. — Les grands États de l'Europe, jaloux de la puissance toujours croissante de Napoléon, lui déclarèrent la guerre. Les Anglais, commandés par l'amiral Nelson, remportèrent la victoire navale de *Trafalgar*; mais sur terre, Napoléon triompha partout des alliés : parmi ses succès les plus éclatants figurent les trois fameuses journées d'*Austerlitz*, d'*Iéna* et de *Wagram*, qui lui ouvrirent les portes de Vienne et de Berlin. Les aigles françaises furent promenées par toute l'Europe; le vieil empire d'Allemagne disparut, et François II, qui en avait été le dernier souverain, dut accorder, en 1810, la main de sa fille Marie-Louise au potentat français.

Sa puissance. — Napoléon était alors dans l'apogée de sa puissance. Il gouvernait la France en maître absolu et il dictait ses volontés à presque tous les autres souverains : on l'a appelé l'Alexandre, le César et le Charlemagne des temps modernes. — Son empire, divisé en cent trente départements, comptait plus de cinquante millions d'habitants, il s'étendait depuis le Tibre et les Pyrénées jusqu'aux bouches de l'Elbe. A côté de l'empire, se trouvaient des confédérations dont Napoléon s'était déclaré le protecteur; puis des États gouvernés par des membres de sa famille : ses frères régnaient en Espagne, en Westphalie, en Hollande et sur le royaume de Naples. *Tous ces princes, faits rois par Napoléon, n'étaient guère que ses lieutenants et ainsi l'empereur commandait en maître à presque toute l'Europe occidentale.*

Ses revers et sa chute. — Seules, l'Angleterre et la Russie n'obéissaient point à Napoléon. Pour combattre la première, il décréta contre elle le *blocus continental*, qui fermait aux navires anglais tous les ports de l'empire et empêchait ainsi l'Angleterre d'y écouler les produits de ses colonies et de ses manufactures. — Puis il voulut frapper la Russie au cœur même de sa puissance : à la tête d'une brillante et formidable armée de quatre cent mille hommes, il entreprit la funeste campagne de Russie.

Il fit son entrée triomphale à Moscou. Mais les Russes livrèrent la ville aux flammes, et les Français, manquant de vivres, durent opérer une retraite désastreuse : une foule d'entre eux périrent au passage de la Bérésina, ou moururent de faim et de froid dans la grande plaine glacée (1812). — Les alliés pénétrèrent alors en France et firent leur entrée à Paris, tandis que Napoléon abdiquait et se retirait à l'île d'Elbe.

Bataille de Waterloo (1815). — Il n'y resta pas longtemps. Désireux de ressaisir le pouvoir, il débarqua en France à la tête d'une petite troupe, qui se grossit rapidement de ses anciens soldats : deux mois après, il lançait en Belgique une grande armée, qui rencontra les Anglais et les Prussiens à *Waterloo*, le 18 juin 1815. Cette journée mémorable décida de son sort : malgré les efforts de sa vieille garde, il fut vaincu. Il se remit alors au pouvoir de l'Angleterre, qui l'envoya prisonnier à l'île Sainte-Hélène, rocher désert perdu dans l'Atlantique : il y mourut en 1821, dans la tristesse et l'oubli, après avoir ébloui le monde par l'éclat de sa gloire.

Congrès de Vienne : l'Europe en 1815. — Après la chute de Napoléon, les délégués des grandes puissances se réunirent en congrès à Vienne, afin de fixer la nouvelle situation politique de l'Europe. La France rentra dans ses anciennes limites et la Belgique fut réunie à la Hollande pour former le *Royaume des Pays-Bas*. Les trente-neuf États de l'Allemagne formèrent la *Confédération germanique*, et les provinces rhénanes, données à la Prusse, servirent, avec les Pays-Bas, de barrière contre la France. L'équilibre européen se trouva ainsi rétabli; mais la paix fut de nouveau troublée par les révolutions de 1830.

IV. — LA CIVILISATION SOUS LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE.

Le Concordat et le Code civil. — La Convention avait supprimé le culte catholique, abattu les croix des clochers et fondu les cloches pour en faire des canons et des pièces de monnaie.

Napoléon rétablit la religion catholique et rendit les églises à leur destination : il conclut avec le pape Pie VII le *Concordat*, qui régla les rapports entre l'Église et l'État. Cette convention, qui assurait un traitement annuel au clergé, attribuait au gouvernement la nomination des évêques, et au pape leur institution canonique. — Aidé du savant jurisconsulte Portalis, il rédigea le *Code civil*, qui règle la législation relative à la propriété et à la famille. Il créa la Banque de France et l'ordre de la légion d'honneur; il adopta, pour le recrutement de ses armées, la *conscription*, que le Directoire avait décrétée en 1798.

Inventions et découvertes. — Pendant le quart de siècle qui sépare les commencements de la Révolution de la chute de l'empire, l'Europe fut déchirée par des guerres sanglantes : aussi les esprits s'appliquèrent peu aux arts et aux lettres. Mais les sciences firent de grands progrès. En chimie, une foule de nouveaux corps furent découverts. Cuvier, par ses travaux sur la géologie et l'anatomie comparée, révéla un monde inconnu jusqu'alors. Le Directoire ordonna des études pour obtenir un système uniforme de poids et mesures : on calcula la portion du méridien comprise entre Dunkerque et Barcelone; on en tira la longueur du mètre, puis les autres unités du *système métrique*, et celui-ci fut mis en usage en 1799. — Les machines à vapeur, qui commençaient à se répandre, furent appliquées à la navigation : en 1807, l'Américain Fulton lança, sur le fleuve Hudson, le premier *bateau à vapeur* qui ait existé. — Dès la fin du xvii^e siècle, la machine à filer avait été inventée en Angleterre : en 1800, Liévin Bauwens en rapporta le modèle à Gand, au péril de sa vie, car la peine de mort avait été décrétée contre quiconque ferait connaître, à l'étranger, la nouvelle machine. Napoléon aida à fonder dans les Flandres de nombreuses filatures, et l'industrie cotonnière y devint bientôt florissante (Gand, Manchester de la Belgique). Peu après, le Français Jacquart compléta cette découverte en imaginant la machine à tisser la soie, qui fit la fortune de la ville de Lyon. — A cause du blocus continental, les denrées coloniales étaient devenues très chères :

on commença à employer la chicorée en guise de café, et le sucre de betterave remplaça le sucre de canne, seul connu jusqu'alors.

— La Convention fit établir, en 1793, la première ligne de télégraphes aériens à signaux (tours élevées, bras mobiles), remplacés aujourd'hui par les télégraphes électriques. — Enfin, l'éclairage au gaz, si répandu de nos jours, fut inventé en Angleterre et essayé à Londres en 1805. On voit donc qu'un grand nombre de découvertes, parmi les plus utiles et les plus marquantes, ne remontent guère à plus d'un siècle.

Travaux publics et monuments. — Napoléon, qui enleva à l'agriculture et à l'industrie tant de milliers de bras, fit pourtant exécuter de grands travaux publics : il fit creuser plusieurs canaux, et, par ses soins, des routes magnifiques, celles du Simplon et du mont Cenis, traversèrent les Alpes. Cherbourg devint un port militaire de premier ordre, et de grands travaux maritimes furent exécutés à Anvers, afin d'en faire la rivale de Londres, « un pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre. » Paris, surtout, dut à l'empereur de nombreux embellissements : l'église de la Madeleine et l'arc de triomphe de l'Étoile, qui célébraient ses victoires, et la colonne Vendôme, construite avec le bronze des canons enlevés à l'ennemi.

CHAPITRE II.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DU XIX^e SIÈCLE.

I. — PÉRIODE DE 1815 A 1830.

Affranchissement des colonies espagnoles et du Brésil. — Depuis trois siècles, les Espagnols possédaient, en Amérique, d'immenses territoires. Fatiguées d'une longue servitude, ces colonies se soulevèrent contre la métropole et se constituèrent en États indépendants. De 1810 à 1820, on vit se former successivement

les républiques de *La Plata*, du *Paraguay*, de la *Colombie* et du *Pérou*. En même temps, le *Chili* et le *Mexique* se détachèrent de l'Espagne, et il ne resta à celle-ci, de toutes ses possessions d'Amérique, que les seules îles de Cuba et de Porto-Rico. Depuis lors, la plupart de ces États ont été en proie à de longues guerres civiles. — Quant au *Brésil*, il devint un empire et se donna pour souverain le fils du roi de Portugal. Sous les gouvernement de don *Pedro II*, le Brésil réalisa d'immenses progrès : ce monarque, éclairé et savant, introduisit dans son pays les chemins de fer, les télégraphes, toutes les merveilles de la science moderne ; et, tout en favorisant l'instruction, il encouragea le travail et l'exploitation des richesses naturelles du sol (diamants, forêts vierges). — Il fut pourtant renversé en 1889 : à l'exemple de tous les autres États américains, le Brésil s'érigea alors en république.

Indépendance de la Grèce (1829). — La Grèce, autrefois si florissante, fit partie de l'empire grec jusqu'au moment où elle tomba avec celui-ci sous la domination des Turcs. Elle y resta plus de trois siècles, pendant lesquels, mal administrée, elle s'appauvrit et se dépeupla. Cependant, le vaillant peuple des Hellènes n'était point anéanti sur les monts de l'Attique et du Péloponèse : en 1822, les Grecs coururent aux armes. Après une longue lutte, leur indépendance fut proclamée et ils formèrent de nouveau une jeune et libre nation, ayant pour souverain Georges I^{er}, roi des Hellènes (1863-1913).

II. — LES RÉVOLUTIONS DE 1830.

a) En France : révolution de juillet. — Pendant la Restauration, le roi *Charles X* se rendit impopulaire en favorisant les partisans de l'ancien régime. En 1830, il publia ses fameuses *ordonnances*, qui étaient une véritable déclaration de guerre à la Chambre des députés et au pays. Mais Paris, se soulevant, le renversa de son trône, et le força à prendre le chemin de l'exil. Le duc d'Orléans fut alors proclamé roi des Français, sous le nom de *Louis-Philippe I^{er}*.

b) **En Belgique.** — La Hollande et la Belgique, réunies par le Congrès de Vienne en royaume des Pays-Bas, *pouvaient former une des plus belles monarchies de l'Europe*. La Belgique apportait à l'œuvre commune ses terres fertiles, ses richesses minérales et les mille produits de son industrie. De son côté, la Hollande possédait des ports nombreux, une marine puissante et d'importantes colonies dans les deux mondes. La Belgique produisait; la Hollande exportait : l'une suppléait ce qui manquait à l'autre. Les deux pays jouirent, en effet, d'une grande prospérité matérielle; mais le roi Guillaume I^{er} se montra injuste envers les Belges. — Les provinces méridionales se révoltèrent, et, à la suite des journées de septembre 1830, les Hollandais furent expulsés de la Belgique. Peu après, le Congrès vota la *Constitution belge*, base et garantie de toutes nos libertés; puis il appela au trône le prince Léopold de Saxe-Cobourg qui fut proclamé roi des Belges, sous le nom de *Léopold I^{er}*. Celui-ci épousa la princesse *Louise-Marie*, fille du roi Louis-Philippe, et, pendant un long règne, ils firent le bonheur de la Belgique. Leurs successeurs *Léopold II* et *Marie-Henriette*, marchèrent dignement sur leurs traces, et la Belgique est devenue un des pays les plus prospères du monde entier. Par l'acquisition du Congo, qu'elle doit à son second roi, elle a pris rang parmi les puissances coloniales. L'année 1909 a vu s'ouvrir le règne des souverains actuels, *Albert* et *Élisabeth*.

c) **En Pologne.** — Depuis le partage de la Pologne, les Russes avaient traité cette nouvelle province en pays conquis. Mais les Polonais se soulevèrent en 1830 : ils luttèrent avec courage pendant deux ans; puis, abandonnés à leurs propres forces, ils retombèrent sous le joug de la Russie. — Ils tentèrent un nouvel effort en 1863, mais sans plus de succès : les Russes battirent leurs troupes armées de fourches et de faux, incendièrent les châteaux et les églises, et soumirent à un régime de plus en plus dur la Pologne épuisée et vaincue. — Un des résultats de la grande guerre (1914-1918) est le rétablissement de l'ancienne nation polonaise comme État indépendant.

III. — LES RÉVOLUTIONS DE 1848.

a) **En France : révolution de février.** — Pendant un règne de dix-huit ans, Louis-Philippe gouverna la France avec sagesse et fit fleurir la paix. Mais son règne fut marqué par de grandes calamités, telles que la terrible épidémie de choléra de 1832, et la disette des années 1846 et 1847 causée par la maladie des pommes de terre. Les sociétés secrètes se multiplièrent, et plusieurs complots furent tramés contre la vie du roi. En 1848, la révolution éclata à Paris : la république fut proclamée, et Louis-Philippe dut se réfugier en Angleterre avec sa famille. La présidence de la république échut peu après à Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon I^{er}, qui se fit proclamer empereur sous le nom de *Napoléon III*.

b) **Dans les autres pays.** — Le contre-coup de la révolution française de 1848 se fit bientôt sentir dans le reste de l'Europe. En Italie, le pape Pie IX, qui avait pourtant accordé une constitution très large à ses sujets, dut s'enfuir de Rome et la république fut momentanément proclamée. En Autriche, l'empereur Ferdinand fut forcé d'abdiquer en faveur de son neveu *François-Joseph*. Enfin, en Prusse, le roi se vit contraint de donner à son peuple une constitution depuis longtemps réclamée. Pendant que la révolution grondait ainsi autour de nous, la Belgique traversait calme et sereine cet orage qui avait renversé plus d'un trône : c'est qu'elle possédait toutes ces grandes libertés pour la conquête desquelles s'armaient les autres peuples.

IV. — LE SECOND EMPIRE FRANÇAIS.

Prosperité matérielle. — Napoléon III, proclamé empereur le 2 décembre 1852, voulut affermir son pouvoir en favorisant la prospérité matérielle du pays. Paris, agrandi des communes limitrophes, lui dut de nombreux embellissements : boulevards, ponts, squares, etc. Les bois de Boulogne et de Vincennes

furent convertis en splendides parcs publics. Des travaux importants, digues, quais, phares, rendirent les ports français plus commodes et plus sûrs. Les vastes plaines sablonneuses de la Sologne et les terrains marécageux des Landes furent transformés en pâturages et en terres labourables; l'agriculture se vit, en outre, encouragée par l'institution des *concours régionaux* et des *fermes-écoles*. Enfin, en 1855 et en 1867, deux grandes *expositions internationales* rassemblèrent à Paris les merveilles de l'industrie du monde entier; elles attirèrent une foule de visiteurs dans la brillante capitale de la France.

Guerres de Napoléon III. — En même temps que la richesse se développait à l'intérieur, les armées françaises remportaient des lauriers dans des guerres lointaines : en Crimée, en Italie, en Syrie et même en Chine. — Mais, en 1863, Napoléon s'engagea dans la malheureuse campagne du *Mexique*, qui fut son premier échec et comme le présage de sa chute prochaine. — Enfin, en 1870, il déclara la guerre à la Prusse. Mais celle-ci possédait *l'armée la plus instruite et la mieux exercée de l'Europe*, et des hommes de valeur comme le prince *de Bismarck* et le maréchal *de Moltke*. Aussi les Allemands furent-ils partout victorieux : le 2 septembre, à *Sedan*, l'empereur Napoléon dut remettre son épée au roi de Prusse, et deux jours après, la république était proclamée à Paris. — La paix, signée à *Francfort* en 1871, imposait à la France une indemnité de guerre de cinq milliards, et lui enlevait la plus grande partie de l'Alsace et de la Lorraine. — Quant à Napoléon III, retiré en Angleterre, il y mourut peu après, et son fils unique, le prince impérial, périt à son tour dans une guerre contre les Zoulous, au sud de l'Afrique (rapprochement : mort de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène).

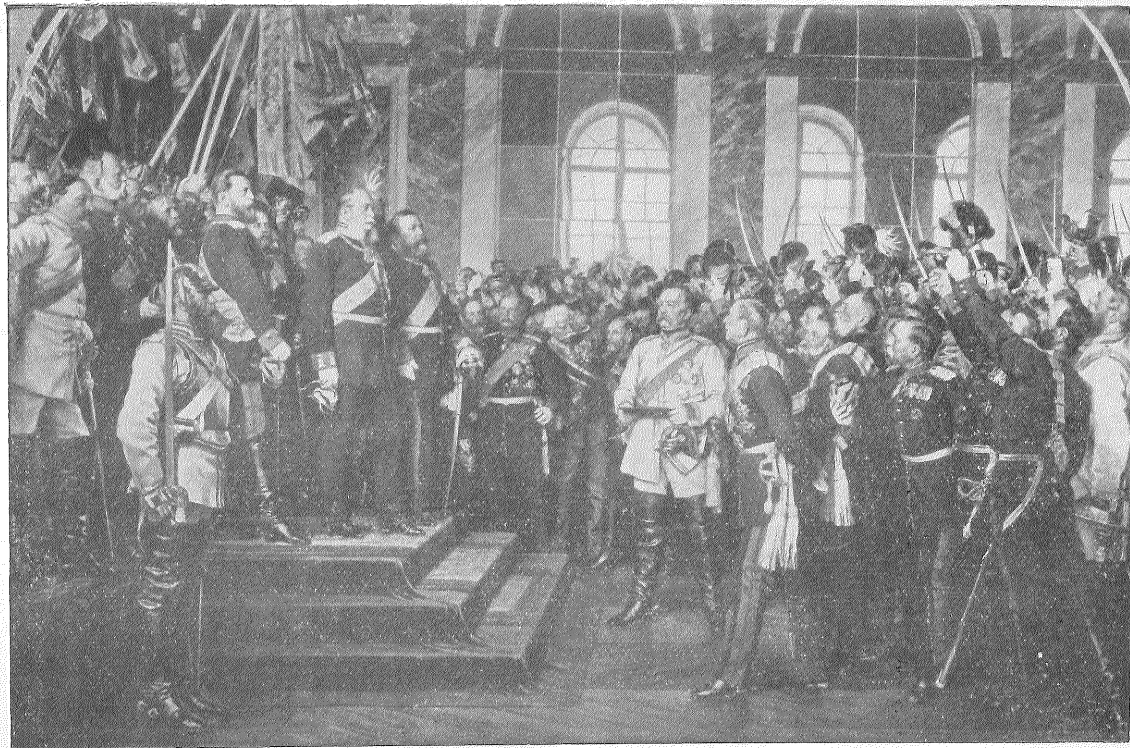
La troisième république. — Constituée en république, la France est sortie peu à peu de l'isolement dans lequel l'avait laissée la guerre de 1870, et elle a repris sa place de grande puissance dans le concert européen. Elle a affirmé son relèvement en acquérant le Tonkin et le protectorat de la Tunisie, en faisant

a conquête de Madagascar et en étendant sa sphère d'influence sur le N.-O. de l'Afrique, notamment sur le Maroc.

V. — LE ROYAUME D'ITALIE.

Unification de l'Italie. — En 1859, les États sardes, comprenant le Piémont, la Savoie et la Sardaigne, avaient pour capitale *Turin* et pour roi *Victor-Emmanuel*. Ce souverain, avec son ministre *Cavour*, résolut de réaliser un vaste projet : *l'unité de l'Italie*. Aidé des Français, il força les Autrichiens à lui céder la Lombardie. L'année suivante, la Toscane, les duchés de Parme et de Modène se placèrent volontairement sous son autorité. En même temps,

L'EMPIRE D'ALLEMAGNE. — *La proclamation de l'Empereur (Kaiserproklamation)* (fig. 12). — Photographie du tableau du peintre allemand de Werner (né en 1843). Ce tableau appartient à la galerie de peinture du château royal de Berlin. — C'est dans la galerie des glaces du château de Versailles (voir fig. 10, page 104) qu'eut lieu, le 18 janvier 1871, dix jours avant la capitulation de Paris, l'acte historique de la restauration de l'empire allemand, en présence d'une assemblée de princes, de ministres, d'officiers et de quelques députés allemands. Après une cérémonie religieuse, Guillaume I^{er} remercia les princes confédérés qui lui avaient offert la couronne impériale, puis donna l'ordre au prince de Bismarck de lire la proclamation au peuple allemand. La lecture achevée, le grand-duc de Bade termina la cérémonie par un « hoch » à S. M. l'Empereur allemand, le roi Guillaume de Prusse. — C'est précisément le moment choisi par le peintre pour le sujet de sa composition : l'empereur est debout sur l'estrade, le casque à la main ; à sa droite, chaussé de hautes bottes, se tient le prince héritier Frédéric-Guillaume ; à sa gauche, levant le bras dans un geste d'acclamation, le grand-duc Frédéric de Bade. Au pied de l'estrade, et tenant des deux mains le document dont il vient de donner lecture, le prince de Bismarck ; à la gauche de ce dernier et à l'avant-plan, le maréchal comte de Moltke, l'épée au côté, le bras gauche porté en arrière, levant son casque de la main droite. Entre les deux groupes, le personnage qui se présente de face est le général comte de Roon, ministre de la guerre. — Dans cette même galerie des glaces, 48 ans plus tard, une assemblée non moins imposante voyait les plénipotentiaires allemands avouer la défaite des armées impériales et signer un traité de paix qui consacrait la victoire des Alliés, alors que le petit-fils de Guillaume I se cachait en exil dans une petite localité de la Hollande.



AP

Fig. 12. — La proclamation de l'Empereur (Kaiserproclamation).

Garibaldi faisait la conquête du royaume de Naples et d'une partie des États de l'Église : ainsi fut constitué, en 1861, le royaume d'Italie, avec *Florence* pour capitale. — Plus tard, les États de Victor-Emmanuel s'agrandirent encore de la Vénétie, et enfin, profitant de la guerre franco-allemande, les troupes italiennes s'emparèrent de *Rome*, qui devint la capitale du royaume d'Italie. — Victor-Emmanuel mourut en 1878, laissant le trône à son fils *Humbert 1^{er}*, auquel succéda, en 1900, *Victor-Emmanuel III*.

VI. — L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.

Agrandissements de la Prusse. — La Prusse, amoindrie et morcelée par Napoléon 1^{er}, recouvra son ancien territoire au *Congrès de Vienne* (1815). Les nombreux États de l'Allemagne formèrent alors la *Confédération germanique*, dont la présidence appartint à l'empereur d'Autriche. Mais la guerre éclata entre la Prusse et l'Autriche; celle-ci fut battue à *Sadowa*, en 1866 : la Confédération germanique fut alors dissoute et la *Confédération de l'Allemagne du Nord* se forma sous la présidence du roi de Prusse. — En même temps, le royaume de Hanovre et quelques autres États furent incorporés dans la monarchie prussienne, *qui acquit ainsi la prépondérance en Allemagne*.

L'empire d'Allemagne (1871). — Lors de la guerre franco-allemande, tous les États de l'Allemagne s'étaient joints à la Prusse contre la France. Le 18 janvier 1871, pendant le siège de Paris, comme les princes allemands se trouvaient réunis au palais de Versailles, *ils décernèrent au roi de Prusse le titre d'empereur*, que Napoléon 1^{er} avait supprimé en 1806 (rapprochement : Otton-le-Grand, palais de Louis XIV, Napoléon 1^{er}, Guillaume 1^{er}). — Ainsi fut reconstitué l'empire germanique, avec Guillaume 1^{er} comme souverain et le prince de Bismarck comme chancelier. Guillaume 1^{er} n'a eu que deux successeurs : *Frédéric III* et *Guillaume II* (1888-1918).

VII. — LES GUERRES D'AMÉRIQUE.

Guerre du Mexique (1863-67). — Depuis son émancipation, le Mexique était en proie aux guerres civiles : au milieu de ces troubles continuels, les Européens avaient été plus d'une fois violentés ou lésés dans leurs biens. En 1863, la France envoya au Mexique une armée à laquelle se joignit plus tard un petit corps de volontaires belges. Après la conquête du pays, la couronne impériale fut donnée à l'archiduc *Maximilien* d'Autriche qui venait d'épouser la princesse *Charlotte*, fille du roi des Belges *Léopold 1^{er}*. Mais l'ancien président *Juarez* souleva contre lui plusieurs provinces, le cerna à Queretaro et le fit fusiller, le 19 juin 1867. Avec ce prince infortuné finit l'empire éphémère du Mexique : la république fut rétablie dans ce pays et elle y subsiste encore.

Guerre de la sécession des États-Unis (1861-65). — Dans le sud des États-Unis, où dominait la culture du cotonnier et du tabac, les planteurs maintenaient encore la population nègre dans la servitude. Mais depuis longtemps, les États du Nord réclamaient l'abolition de l'esclavage dans toute l'étendue de l'Union. Les États du Sud, opposés à cette mesure, voulurent alors opérer la *sécession*, c'est-à-dire se séparer des autres États : il en résulta une lutte, qui se termina à l'avantage du Nord. L'esclavage fut aboli, mais la guerre avait causé des pertes incalculables ; on avait abandonné pendant quatre ans la culture du cotonnier, et d'immenses cargaisons de coton avaient été brûlées ou coulées à fond : de sorte que, la matière première venant à manquer aux manufactures, celles-ci avaient dû chômer, et, en Europe comme en Amérique, une foule d'ouvriers s'étaient vus réduits à la misère.

Prosperité des États-Unis. — Ces désastres n'ont pas tardé à être réparés, grâce à la paix et au travail. En 1869, on a inauguré le grand chemin de fer du Pacifique, reliant New-York à San-Francisco, à travers les savanes, les déserts et les préci-

pices des montagnes Rocheuses. — En 1876, les États-Unis ont célébré le centenaire de leur indépendance; à cette occasion, une grande exposition internationale a été ouverte à Philadelphie, siège du premier congrès américain. Elle a permis de mesurer l'immense terrain parcouru en un demi-siècle. Les mines d'or de la Californie, découvertes en 1848, ont attiré une foule d'émigrants dans les régions de l'ouest. D'autres colons ont défriché les forêts et les savanes du bassin du Mississipi : ils y ont établi des fermes, et, dans ces terres vierges, ils obtiennent de prodigieuses récoltes, qui leur permettent d'envoyer à bas prix leurs céréales sur les marchés d'Europe. *Cette colonisation s'opère très rapidement* : en moins d'un an, une ville est fondée, avec son temple ou son église, ses écoles, son bureau de poste et son journal. Telle cité, comme *Chicago*, créée au siècle dernier en pleine solitude, a aujourd'hui plus de deux millions d'âmes : c'est le type des *villes-champignons*. Les États-Unis, qui n'avaient, il y a cent ans, que quatre millions d'habitants, en comptent actuellement plus de cent millions; et ce pays, dont l'organisation indépendante date à peine d'un siècle et demi, est le plus riche et le plus prospère du monde entier.

VIII. — LA QUESTION D'ORIENT.

La question d'Orient. — Depuis que les Russes possèdent la côte septentrionale de la mer Noire, ils s'efforcent d'amoindrir la puissance des Turcs : c'est ainsi qu'ils firent vers le sud d'incessants progrès, *se rapprochant toujours de Constantinople, but de leurs conquêtes*. D'un autre côté, ils conquièrent en Asie d'immenses territoires dans la direction de l'Hindoustan, et *ils menacèrent aussi les colonies anglaises des Indes*. — Telles sont les causes des guerres de la Russie contre la Turquie et de l'appui que celle-ci a obtenu de l'Angleterre, lors de la *guerre de Crimée* et de la *guerre d'Orient*.

Guerre de Crimée (1854-56). — Sous prétexte de protéger les chrétiens grecs de l'empire ottoman, le tsar *Nicolas 1^{er}* attaqua

les Turcs en 1853. Mais ceux-ci furent défendus par la France et l'Angleterre : des vaisseaux anglais allèrent bloquer et bombarder les ports russes de la mer Baltique, de la mer Blanche et même de l'océan Pacifique; en même temps une armée anglo-française débarquait en Crimée : elle s'empara de *Sébastopol*, après un siège mémorable, et la paix fut signée à Paris en 1856.

Guerre d'Orient (1878). — Après la guerre de Crimée, le tsar *Alexandre II* opéra, en Russie, l'importante réforme de *l'affranchissement des serfs*. — En 1877, il attaqua la Turquie, et une armée russe, un instant arrêtée devant *Plevna*, franchit les Balkans et vint camper presque sous les murs de Constantinople. Le *Congrès de Berlin*, tenu l'année suivante, reconnut l'indépendance du Monténégro, de la Serbie et de la Roumanie, et détacha de la Turquie presque toute la péninsule des Balkans.

Mais si la Russie avait affaibli l'empire ottoman, elle était elle-même minée par un secte révolutionnaire, les *nihilistes*, qui se rendirent tristement célèbres par l'assassinat du tsar *Alexandre II*. Il eut pour successeurs *Alexandre III* et *Nicolas II* (1894-1917). Sous ce dernier, la Russie s'engagea, en 1905, dans une guerre désastreuse contre le Japon; elle y a perdu sa prépondérance en Extrême-Orient au profit d'un État grandissant et redoutable : *l'empire japonais*.

Guerre gréco-turque (1897). — A la suite d'une insurrection en Crète, la Grèce déclara la guerre à la Turquie. Battue, la Grèce dut consentir à une rectification de sa frontière septentrionale.

CHAPITRE III.

LA CIVILISATION AU XIX^e SIÈCLE.

Les civilisations passées. — Depuis les premiers âges, la civilisation s'est manifestée en divers pays, avec des caractères particuliers à chaque peuple. Successivement, elle a brillé en Chine, où elle est restée stationnaire; dans l'Inde, puis dans l'Asie occidentale, à Ninive et à Babylone, sous les Assyriens, les Babyloniens et les Perses; ensuite, dans le bassin de la Méditerranée : en Égypte, sous les Pharaons nationaux et les Ptolémées; à Tyr et dans les colonies phéniciennes, notamment à Carthage; en Grèce, surtout *au siècle de Périclès*, et à Rome, principalement *au siècle d'Auguste*. — Étouffée en Europe par les invasions des Barbares, elle jeta de nouveau quelques faibles lueurs au temps de Charlemagne, tandis qu'elle brillait d'un vif éclat chez les Arabes. — Elle s'affermir dans les derniers siècles du moyen âge, et elle resplendit en Italie, à l'époque de la Renaissance, pendant *le siècle de Léon X*; elle se répandit ensuite dans tout l'Occident, pour briller surtout en France, *au siècle de Louis XIV*. Enfin les découvertes scientifiques du xviii^e siècle vinrent dignement préparer l'avènement de la civilisation moderne.

Leur influence dans la civilisation moderne. — La manière de vivre des hommes de notre temps est bien différente de celle des anciens. Cependant certaines civilisations passées ont laissé des traces plus ou moins profondes dans notre langage, dans nos idées, dans nos coutumes, dans les matières et les produits que nous employons journellement. Ainsi, le pays d'origine de notre langue est le Latium, puisque le français dérive du latin, la langue nationale de l'ancienne Rome; certains termes nous viennent des Germains, des Grecs ou des Arabes. — Les

divers styles usités en architecture proviennent de la Grèce, de Rome ou de Byzance. — Nous tenons encore : des Chaldéens, les premières vérités astronomiques; des Romains, les chiffres romains, le calendrier, les noms des jours et des mois; des Arabes, l'algèbre et les chiffres arabes, qu'ils avaient eux-mêmes empruntés aux Hindous. — La fabrication de la soie nous est venue de la Chine, et celle du verre, de la Phénicie. Le café et l'encens sont originaires de l'Arabie, et nous avons emprunté à l'Orient le pêcher, le cerisier, la vigne, les moulins à vent, les étoffes précieuses et les parfums. — Enfin, l'Amérique nous a donné, entre autres produits, la pomme de terre, le tabac et le caoutchouc. C'est ainsi que, par certains côtés, nous avons hérité d'une partie de la civilisation des divers peuples qui ont vécu en d'autres temps et en d'autres pays que nous-mêmes.

Caractères de la civilisation au XIX^e siècle. — Si glorieuse que soient quelques grandes époques historiques, la civilisation moderne les éclipse toutes par sa force et son éclat : *depuis un siècle, l'humanité a fait plus de progrès matériels que pendant toutes les autres périodes de l'histoire*, et jamais la civilisation n'a été aussi puissante ni aussi solidement assise que de nos jours. Autrefois, quand elle brillait chez un peuple, les autres nations vivaient ordinairement dans la barbarie, et si ce peuple venait à être vaincu ou à tomber en décadence, sa civilisation disparaissait avec lui, pour aller refleurir en d'autres contrées. Mais, aujourd'hui, elle n'est plus ainsi localisée dans tel ou tel pays : elle est déjà plus qu'européenne, et elle tend, de jour en jour, à devenir *universelle* : *ce qui la rend impérissable*, car elle ne saurait disparaître à la fois de toutes les régions du globe.

Inventions et découvertes au XIX^e et au XX^e siècle. — Parmi les innombrables inventions des temps contemporains, nous signalerons successivement celles qui sont relatives à la *vapeur*, — à l'*électricité* et à la *lumière*, — et les inventions *diverses*.

a) **La vapeur.** — La machine à vapeur, perfectionnée par Watt, il y a un siècle, a reçu, depuis d'importantes améliorations; elle se présente aujourd'hui sous quatre formes principales : machines fixes, bateaux à vapeur, locomotives et locomobiles.

Machines fixes et locomobiles. — Ces machines sont très répandues, et il n'est presque pas d'industrie qui n'en puisse tirer parti. Tandis qu'on se sert des locomobiles dans les fermes pour battre les grains, les machines fixes sont employées dans une foule d'usines et de manufactures : nous en voyons fonctionner dans les moulins, les forges, les verreries, les filatures, les imprimeries, les charbonnages, les sucreries, etc.

Fulton : les bateaux à vapeur. — En 1807, Fulton lança, sur l'Hudson, le premier bateau à vapeur. L'invention se répandit rapidement, tant en Europe qu'en Amérique, et l'on y apporta diverses améliorations : vers 1840, on substitua l'hélice aux roues à palettes et, plus récemment, la turbine au piston : on put ainsi imprimer aux navires une plus grande vitesse.

Stephenson : la locomotive, les chemins de fer. — Un problème restait à résoudre : c'était de rendre la machine à vapeur mobile sur le sol, au moyen de roues. L'Anglais Georges Stéphenson inventa la locomotive en 1825, et, peu après, on construisit le premier chemin de fer, de Liverpool à Manchester. L'une des premières voies ferrées du continent fut établie en Belgique, et le premier train de voyageurs circula de Bruxelles à Malines, le 5 mai 1835. Depuis, les railways se sont multipliés d'une manière prodigieuse : des milliers de chemins de fer sillonnent toutes les contrées du globe; ils sont parcourus, à tout instant, par d'innombrables express et trains de marchandises qui portent partout la richesse et multiplient les relations sociales.

b) **L'électricité et la lumière.** — Les études des savants sur ces deux objets ont amené une foule de découvertes remarquables : la télégraphie électrique, l'éclairage au gaz, la lumière électrique, les phares, la photographie, etc.

Le télégraphe électrique. — Les télégraphes électriques, qui ont remplacé partout les télégraphes aériens (anciennes tours à signaux), n'existent guère que depuis trois quarts de siècle. Au télégraphe à cadran, on a substitué le système Morse, qui inscrit la dépêche sur une longue bande de papier (alphabet : points et traits). — Les télégraphes sont maintenant établis dans tous les pays du monde, à travers les continents et les mers : le premier *câble transatlantique*, reliant l'Amérique du Nord à l'Europe, aboutit à l'île Valentia, en Irlande : il a été descendu, en 1866, au fond de l'Atlantique. Un grand nombre d'autres câbles sous-marins ont été posés depuis, et ainsi la Terre est entourée d'un immense réseau de voies ferrées et de fils télégraphiques. — Une autre invention merveilleuse et récente est la *télégraphie sans fil*, due au Français Branly et à l'Italien Marconi. Elle permet de communiquer, sans câble, à de longues distances. Les navires, en mer, peuvent ainsi demeurer en relation constante entre eux et avec la terre.

L'éclairage au gaz et par l'électricité. — L'éclairage au gaz extrait de la houille, inventé en 1805, fut appliqué, cinq ans plus tard, dans les rues de Londres, puis en France, et enfin dans le monde entier (gazomètre, compteur, bec). — Depuis quelque temps, le gaz a été remplacé, en beaucoup d'endroits, par la lumière électrique, dont la découverte date de 1841 : les derniers perfectionnements qui y ont été apportés en rendent l'emploi de plus en plus facile.

La galvanoplastie; le téléphone. — D'autres applications de l'électricité ont été découvertes dans ces derniers temps. Ce sont : la *galvanoplastie*, dont les premiers essais remontent à 1837, et qui est employée dans la fabrication des clichés typographiques, des médailles, des couverts en ruolz, etc.; — les *horloges électriques*, établies dans un grand nombre de villes et marquant toutes exactement la même heure; — le *téléphone*, inventé en 1876, par *Graham Bell* et permettant à deux personnes de converser à de grandes distances; il est devenu d'un usage universel.

Les phares. — Les phares ont reçu de grands perfectionnements. Au moyen de la *lentille*, inventée en 1827, ils peuvent projeter leurs rayons à plus de vingt lieues en mer; grâce aux *feux tournants* et aux *feux colorés*, la navigation côtière est maintenant aussi sûre la nuit qu'en plein jour.

La photographie. — La photographie est l'une des plus belles inventions du XIX^e siècle. Elle date de 1839 et elle est due aux travaux de deux Français, *Niepce* et *Daguerre*. Elle est arrivée, dans ces dernières années, à une rare perfection, et elle rend d'immenses services : on photographie sur verre, sur papier, sur émail; on emploie même la lumière électrique au lieu de la lumière solaire; l'on est parvenu à photographier jusqu'aux paysages de la lune, et l'on obtient des photographies en couleurs. Des applications de la photographie ont fait progresser considérablement l'imprimerie (zincographie, similitravure, etc.). — Grâce à la découverte du professeur allemand *Roentgen*, opérée en 1896, on peut maintenant photographier à travers les corps *opaques* : par exemple, une pièce de monnaie dans un livre, le squelette d'une personne vivante, une balle dans les chairs, etc. Cette découverte a déjà reçu une foule d'applications utiles, notamment en médecine et en chirurgie.

c) *Inventions diverses.* — Plusieurs autres découvertes remarquables datent également du XIX^e siècle. Voici les principales : l'emploi des *timbres-poste*, imaginé en Angleterre par Rowland Hill, en 1840; — l'invention de la *machine à coudre*, par l'Américain Elias Howe, en 1846; — l'invention de la *machine-dynamo électrique* par le Belge Gramme; les *tramways à traction électrique*, établis dans toutes les villes importantes; — les *allumettes chimiques*, remplaçant l'amadou et le briquet, et les *capsules fulminantes*, employées au lieu de la pierre à fusil; — de nouvelles armes perfectionnées : le revolver, les fusils se chargeant par la culasse, les canons rayés, les mitrailleuses et les torpilles; — une foule de corps nouveaux, tels que les belles couleurs extraites de la houille (*aniline*), de nombreux

remèdes, et des compositions aux effets terribles : la dynamite, le picrate de potasse, l'acide prussique; d'importantes découvertes en physique et en chimie, comme la *liquéfaction de l'air*, susceptible de précieuses applications dans l'industrie, et celle du *radium* qui aura d'immenses résultats dans l'étude des sciences et la médecine; — enfin deux nouveaux modes de locomotion, l'*aviation* (ballon dirigeable, aéroplane), et l'*automobilisme* (voitures, camions, tracteurs) sont appelés à révolutionner les moyens de transport.

Résultats. — Toutes ces inventions, et d'autres qui en sont résultées, ont opéré une transformation complète dans la vie des hommes et des peuples. Les usines et les manufactures marchant à la vapeur et à l'électricité produisent, en grande quantité et à bas prix, toutes les choses nécessaires à la vie. — Les chemins de fer amènent, jusque dans les provinces les plus reculées, les produits de l'étranger : céréales, bestiaux, pétrole et denrées coloniales. — Les voyages sont beaucoup plus rapides, plus faciles et moins coûteux : des relations suivies se sont établies entre tous les peuples du monde, et le commerce a acquis un développement prodigieux. — Les moyens de s'instruire sont mis à la portée de tous : d'innombrables écoles sont ouvertes à la jeunesse; le télégraphe annonce, jusque dans les moindres localités, des faits arrivés la veille à l'autre bout du globe; des milliers de presses à vapeur et mues par l'électricité multiplient les livres et les journaux, qui sont à l'instant répandus par la poste dans tous les villages du monde.

Grands travaux publics. — Les anciens nous ont certes laissé d'admirables monuments : le temple d'Ellora, les pyramides, le Colisée, etc. Mais ils n'auraient jamais osé entreprendre les gigantesques travaux que les hommes du XIX^e et du XX^e siècle ont menés à bonne fin, grâce aux inventions modernes. Ces travaux sont la gloire de notre époque : ils prouvent la puissance de l'homme civilisé, et ils sont autant de victoires écla-

tantes remportées par son génie sur la nature. Parmi les principaux, nous citerons : le *canal de Suez*, abrégant la route des Indes, et achevé par Ferdinand de Lesseps en 1869; — le *canal de Panama*, livré à la navigation en 1914 : il permet aux vaisseaux de passer directement de l'Atlantique dans l'océan Pacifique; — le *tunnel sous la Tamise*, achevé en 1842; — le *tunnel du mont Cenis*, percé sous les Alpes, terminé en 1870, et reliant la France à l'Italie; — le *tunnel du Saint-Gothard*, inauguré en 1882, et ceux du *Simplon* et du *Loetschberg*; — le *pont-tube* métallique, traversant le détroit de Menai, entre l'île d'Anglesey et le pays de Galles; — les grands chemins de fer du *Pacifique*, de New-York à San-Francisco, et d'Halifax ou Québec à Vancouver; le *transsibérien* et le *transandin*; — les chemins de fer *funiculaires* ou à *crémaillère*, du Righi, en Suisse, du Vésuve, en Italie, etc.; — le gigantesque *pont métallique* reliant Brooklyn, dans l'île de Long-Island, à New-York, sur la côte américaine; — des *viaducs* construits dans les pays de montagnes pour le passage des trains; — des *ponts* admirables jetés sur les grands fleuves : sur le Danube à Budapest, sur le Rhin à Cologne, sur le Niagara, etc.; — le *percement de l'isthme de Corinthe*; — le *dessèchement* du golfe du Zwin et de la mer de Haarlem, qui a donné aux Hollandais des terres fertiles; — le *barrage de la Gileppe*, destiné à amener l'eau à Verviers et aux environs; — les installations maritimes du *port d'Anvers*, etc. — D'autres travaux analogues sont en projet ou en exécution : le *dessèchement* du *Zuiderzée*; le *tunnel sous-marin* de France en Angleterre, passant sous la Manche, etc. — Enfin, le XIX^e siècle a élevé, en grand nombre, de beaux monuments : des gares, des palais, de riches hôtels. Citons, entre tous, la *cathédrale de Cologne* ou *Dôme*, commencé depuis quatre siècles et achevé en 1880, et le *palais de justice de Bruxelles*, un des plus beaux édifices du monde entier.

Expositions universelles. — Un autre caractère particulier de notre époque consiste dans les grandes *expositions* organisées depuis le milieu du siècle dernier. Tous les peuples civilisés

viennent y apporter les plus beaux produits de leur sol et de leur industrie. La première exposition universelle eut lieu à Londres, en 1851. D'autres ont été ouvertes depuis, à Paris, à Vienne, à Philadelphie, à Chicago, à Sydney, à Bruxelles, à Liège, etc. — D'autres encore, concernant un pays ou une industrie spéciale, ont lieu à peu près chaque année : l'une des plus belles a été l'*exposition nationale de Bruxelles*, organisée en 1880 à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

Connaissances géographiques. — Une des principales conséquences des nombreux moyens de locomotion employés de nos jours a été de multiplier les relations entre les peuples ; ils ont ainsi permis à l'homme d'explorer et de connaître de mieux en mieux son domaine. De hardis navigateurs se sont aventurés dans les régions polaires : Dumont d'Urville a abordé aux terres australes ; le capitaine Franklin a exploré les mers boréales ; Mac-Clure a franchi, le premier en 1853, le *passage du Nord-Ouest*, au nord de l'Amérique ; le suédois Nordenskiöld a accompli, après mille difficultés, le *passage du Nord-Est*, au nord de la Sibérie ; un norvégien, Nansen, a atteint le 7 avril 1895, la latitude de $86^{\circ} 14'$: quatre-vingt-quatre lieues seulement le séparaient du pôle nord ; l'expédition de Gerlache, à bord de la *Belgica*, a fait un voyage d'exploration dans l'Antarctique ; l'Américain Peary atteignit le pôle Nord le 6 avril 1909 ; le lieutenant Shackleton, dans un raid audacieux poussé vers le pôle austral, en janvier 1909, est parvenu à $88^{\circ} 23'$ de latitude sud ; enfin le norvégien Amundsen a atteint le pôle sud, le 14 décembre 1911, précédant seulement de quelques semaines le capitaine anglais *Scott* qui mourut sur le chemin du retour. — D'autres explorateurs, comme Livingstone, Stanley, de Brazza, ont affronté les périls du continent africain, si longtemps inexploré : les uns ont découvert les sources du Nil, d'autres ont suivi le cours du Congo et reconnu l'intérieur du pays. Par l'initiative du roi Léopold II, une association se forma, en 1876, pour ouvrir l'Afrique centrale au commerce européen ;

l'État du Congo fut ensuite constitué et est devenu aujourd'hui colonie belge.

Grands hommes du XIX^e siècle. — A notre époque d'immenses progrès ont été réalisés par une foule d'hommes illustres qui se sont distingués dans toutes les branches de l'activité humaine. Nous ne signalerons que les principaux, dont les noms résument bien le mouvement intellectuel du siècle dernier. Ce sont, parmi les écrivains, romanciers et poètes : Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo, en France; Walter Scott et Dickens, en Angleterre; Goethe et Schiller, en Allemagne; Manzoni, en Italie; Pouchkine, Tourgueneff et Tolstoï, en Russie; — parmi les savants, les géologues Cuvier et Élie de Beaumont, en France; Lyell, en Angleterre; André Dumont, d'Omalius d'Halloy et Dupont, en Belgique; l'astronome Le Verrier, qui découvrit la planète *Neptune* en 1846; les physiciens Arago et Ampère, et l'illustre savant allemand de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*; Pasteur, universellement connu par ses travaux sur la théorie microbienne et le traitement préservatif de la rage; — parmi les artistes, le peintre belge Gallait, le sculpteur danois Thorwaldsen et les musiciens Beethoven, Meyerbeer, Gounod et Wagner. — A côté de ces noms illustres, un grand nombre d'hommes de talent se sont distingués et se signalent encore chaque jour par leurs travaux : c'est donc avec raison que notre temps, qui a vu naître tant de personnalités et tant d'œuvres remarquables, est appelé le *siècle des lumières et des merveilles*.

CHAPITRE IV.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DU XX^e SIÈCLE.

I. — LES GUERRES BALKANIQUES (1912-1913).

Causes. — Le xx^e siècle s'ouvre sans que la question d'Orient soit résolue. Elle se présente sous un nouvel aspect : si la Russie n'a pas abandonné complètement son dessein d'arriver à Constantinople, l'Autriche-Hongrie cherche à atteindre la mer Égée et l'Allemagne rêve d'une liaison entre le centre de l'Europe où elle domine et l'Asie Mineure, qui la conduirait aux portes de l'Inde. D'autre part, les États balkaniques désirent englober chacun les territoires occupés par leurs nationaux et s'agrandir des dépouilles de l'empire ottoman qui chancelle.

Faits. — Aussi, en 1912, tous les États balkaniques se coalisèrent-ils contre la Turquie. Après avoir déterminé à l'avance le partage de leurs futures conquêtes, Serbes, Grecs, Monténégrins, Bulgares prirent simultanément l'offensive. Les Serbes gagnèrent sur les Turcs la bataille de *Koumanovo* et pénétrèrent en Macédoine et en Albanie; les Grecs s'emparèrent de Salonique; les Monténégrins prirent Scutari; enfin les Bulgares remportèrent les victoires de *Kirk-Kilissé* et de *Lulé-Bourgas*, s'emparèrent d'Andrinople et ne s'arrêtèrent qu'à 40 km. de Constantinople. Vaincue, la Turquie sollicita la médiation de l'Europe, et la conférence de Londres ne lui laissa en Europe que Constantinople et un petit territoire avoisinant.

Le partage des dépouilles du vaincu amena la discorde entre les vainqueurs. La Serbie et la Grèce, auxquelles se joignit

cette fois la Roumanie, s'unirent contre leur ancienne alliée la Bulgarie, qui subit plusieurs échecs, dont les Turcs profitèrent à leur tour pour réoccuper une partie de leur domaine jusques et y compris Andrinople.

Résultats. — Les traités de Bucarest et de Constantinople mirent fin aux hostilités. La Bulgarie céda à la Roumanie la place de Silistrie sur le Danube et ne gardait de toutes ses conquêtes qu'un morceau du littoral de la mer Égée avec le port de Dedeagatch. Les autres belligérants conservèrent les territoires qu'ils occupaient. Toutefois l'Albanie fut érigée en un nouvel État auquel le Monténégro rendit Scutari; la Serbie n'obtint pas de débouché sur la mer.

II. — LA GRANDE GUERRE (1914-1918).

Causes. — Les principales sont, d'une part, le développement militaire et économique de l'Allemagne qui a donné à son empereur l'ambition orgueilleuse de dominer le monde; d'autre part, le mécontentement des Allemands et des Austro-Hongrois de la non-réussite de leur politique dans les Balkans : la Serbie n'est plus vassale ni de Vienne, ni de Constantinople et le slavisme s'oppose à la marche des Centraux vers l'Est. La cause occasionnelle de la guerre fut le double crime de Sérajevo (28 juin 1914) : meurtre par un Slave du Sud de l'archiduc François-Ferdinand, héritier présomptif d'Autriche, et de sa femme.

Faits. — L'Autriche, après avoir affirmé la culpabilité de la Serbie dans ce double crime, envoya, le 23 juillet 1914, au gouvernement serbe un ultimatum extraordinairement raide; la Serbie cependant en accepta presque toutes les conditions. Malgré les efforts de la diplomatie anglaise et française, la guerre ne put être évitée; les Autrichiens la déclarèrent à la Serbie le 28 juillet, les Allemands à la Russie le 1^{er} août et à la France le 2 août. Les armées teutonnes envahissent le

Grand-Duché de Luxembourg et le même jour au soir Berlin fait remettre à Bruxelles un ultimatum auquel la Belgique répond le 4 par un courageux refus et une fière indignation.

Le plan de l'Allemagne consistait à passer rapidement à travers la Belgique pour s'emparer de Paris et annihiler la puissance française; ensuite se retourner vers la Russie. Mais les Belges opposèrent une résistance superbe à l'envahisseur : Liège soutint l'attaque des Allemands pendant plus de huit jours; l'avancée allemande ne se fit que lentement, retardée par la défense de Namur, par les combats de Charleroi et de Haelen, par la résistance du camp retranché d'Anvers, par la mise en ligne de troupes anglaises et françaises. Le généralissime français, Joffre, devant un ennemi beaucoup supérieur en nombre, fit replier en bon ordre ses troupes sur la Marne où, après une bataille de huit jours, sur un front allant de Paris à Nancy, il fit reculer les Allemands. C'est la fameuse *victoire de la Marne* qui fit échouer définitivement le plan allemand et força les Germains à une guerre défensive sur tout le front occidental.

Pendant plus de quatre années, la lutte fut héroïque et gigantesque sur de nombreux champs de bataille. Le front occidental s'étendait de Nieuport à la Suisse par Soissons et Verdun; le front méridional courait, après que les Italiens se furent déclarés pour la France, et les Bulgares et les Turcs pour l'Allemagne, le long des frontières italo-autrichiennes, en Albanie, au N. de Salonique, dans la presqu'île de Gallipoli, au S. de la Palestine, en Arabie et en Mésopotamie; le front oriental, plus mobile, allait de la Baltique à la mer Noire.

Les Allemands et leurs alliés firent la guerre au mépris de toutes les lois et de toutes les conventions : partout, en Belgique comme en Serbie, en France comme en Pologne et en Arménie, les incendies, les pillages, les massacres, les déportations caractérisèrent les centraux. Aussi le nombre des pays qui leur déclarèrent la guerre alla en augmentant : à la Belgique, à la France, à l'Angleterre, à la Russie et à l'Italie, s'allièrent notamment le Japon, la Roumanie et les

États-Unis. — Sur mer, malgré la guerre sous-marine à outrance instaurée par l'Allemagne, les centraux furent battus; sur terre, ils eurent des succès passagers et des revers. Mais les Alliés, ayant réalisé le commandement unique et confié celui-ci au maréchal Foch, attaquèrent sur toute la ligne et bientôt, pour éviter un désastre militaire, les centraux demandèrent un armistice et acceptèrent les conditions qui leur furent imposées (11 novembre 1918).

Résultats. — Les pays alliés et associés, par leurs représentants officiels à Paris, discutèrent les conditions de paix à imposer aux centraux (Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs). Ces conditions furent communiquées d'abord à l'Allemagne qui signa, le 28 juin 1919, le *traité de Versailles*; peu après, l'Autriche signa le *traité de Saint-Germain* et la Bulgarie celui de *Neuilly*. Le *traité de Sèvres* détermina les conditions imposées à la Turquie.

L'Allemagne, dont l'empereur s'est réfugié en Hollande, devient une république, doit réparer les régions dévastées, payer de fortes indemnités de guerre, livrer une grande partie de sa flotte et restituer ce qu'elle a enlevé; elle rend l'Alsace et la Lorraine à la France, cède Moresnet, Eupen et Malmedy à la Belgique, accorde la possession des mines du bassin de la Sarre à la France, rend à la Pologne reconstituée des territoires à l'Est, renonce à toutes ses colonies. — L'Autriche est réduite à un petit territoire : la Bohême, la Moravie et la Slovaquie forment la république tchéco-slovaque; les pays habités par des Slaves méridionaux sont rattachés à la Serbie; le Trentin, le Tirol jusqu'au Brenner et l'Istrie avec Trieste deviennent régions italiennes. — La Hongrie ne se compose plus que des régions occupées par les Magyars : la Transylvanie fait retour à la Roumanie qui s'augmente de la Bessarabie et de la Bukovine. — La Bulgarie perd les territoires qu'elle possédait sur la mer Égée. — La Pologne forme un État indépendant composé des Polognes prussienne, autrichienne et russe et d'une partie de la Silésie. — La Grèce

s'augmente d'une partie du littoral de la mer Égée. — L'ancien empire russe s'est démembré : d'une part se sont déclarés indépendants les États baltes : Finlande, Esthonie, Livonie et Lithuanie; d'autre part, des républiques à gouvernement de forme soviétique se sont établies, notamment la Russie des Soviets, l'Ukraine, etc., qui se sont alliées. — Les anciennes colonies allemandes sont administrées par l'Angleterre, la France, le Japon et la Belgique; des anciens territoires turcs en Asie, les uns sont devenus indépendants, d'autres sont administrés par la France et l'Angleterre, seule l'Anatolie reste aux Turcs. — Pour éviter des guerres futures, une *Société des Nations* a été créée. — La situation politique, en Europe, n'est pas encore stabilisée et la situation économique dans beaucoup de pays est inquiétante.

CHAPITRE V.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES PROGRÈS DE LA CIVILISATION.

L'homme et les animaux. — Les premiers hommes avaient bien moins de force et de moyens d'existence que la plupart des animaux; ils étaient même sans cesse exposés aux attaques des plus féroces d'entre eux. Mais de plus qu'eux, l'homme possédait une âme intelligente, source première de tous ses progrès; de plus qu'eux aussi, il était *perfectible* : il y a cinquante ou soixante siècles, les oiseaux construisaient leurs nids comme aujourd'hui, les abeilles et les castors bâtissaient les mêmes cellules et les mêmes huttes. L'homme, au contraire, a constamment amélioré sa manière de vivre; il a marché de progrès en progrès : *les animaux sont restés sauvages, lui seul a atteint un état de civilisation avancée.*

Premiers progrès. — Parmi les progrès réalisés par l'homme à travers les âges, les uns remontent à la plus haute antiquité : tels sont l'art d'appivoiser et d'élever les animaux domestiques; la culture du blé et la fabrication du pain; la culture des

premiers légumes et de quelques arbres fruitiers; la confection des véhicules, des outils de travail et des ustensiles de ménage les plus simples; l'invention de la production du feu; l'art de fondre et de travailler les métaux, de tisser et de teindre les étoffes, de fabriquer le verre et les poteries, de construire et de diriger les premiers bateaux. — La plupart de ces améliorations nous paraissent aujourd'hui fort simples, mais elles ont coûté à l'homme beaucoup de temps, de patience et d'efforts.

La surface du globe. — Par les travaux incessants de l'homme, la surface du globe s'est entièrement transformée. Autrefois, la terre était couverte de vastes et sombres forêts, peuplées d'animaux malfaisants; les coteaux étaient hérissés de buissons épineux et de plantes sauvages; dans les vallées, les rivières, entravées dans leur cours, formaient des marécages dangereux, recouverts par de hautes herbes. Aujourd'hui, la terre, partout cultivée, se dore de riches moissons; de fertiles prairies s'étendent le long des cours d'eau; des fermes, des usines et une population active viennent animer les lieux jadis déserts et silencieux.

Les habitations; les localités. — L'homme vivait anciennement dans des cavernes ou dans des huttes de branchages; plus tard, il se bâtit une cabane de terre glaise ou d'argile séchée, et, enfin, selon les pays, on vit des maisons en pierres, ou en grosses pièces de bois équarries et superposées, comme en Russie et en Norvège. Presque partout, aujourd'hui, les habitations sont, à la fois, élégantes et confortables. — Dans les premiers âges, les pauvres cabanes étaient disséminées dans les bois, aux abords des sources et des fontaines, et elles étaient reliées par d'étroits sentiers. Peu à peu, les hommes, doués de l'instinct de sociabilité, formèrent, çà et là, de petites bourgades. Dans l'antiquité, les villes étaient fort rares; mais quelques-unes devinrent très florissantes, pour disparaître ensuite à jamais : telles furent Ninive, Thèbes, Sparte, Carthage et Palmyre. Puis, la civilisation se déplaçant, on vit briller successivement Athènes,

Alexandrie, Rome, Byzance, Bagdad, Venise, Bruges et Anvers. De nos jours, les villes sont fort nombreuses et, pour la plupart, très prospères : Paris, Londres, New-York sont devenus les principaux centres de la civilisation.

Alimentation. — Les premiers hommes se nourrissent de racines, de fruits amers, d'animaux faciles à prendre; puis, devenus chasseurs, ils déchirèrent la chair crue des bêtes fauves, sucèrent la moelle des os et burent le sang de leurs victimes. Les peuples pasteurs trouvèrent une nourriture assurée dans les produits de leurs troupeaux. Peu à peu, les hommes connurent les propriétés des plantes de leur contrée : ils plantèrent des arbres fruitiers, cultivèrent quelques légumes, semèrent le blé et le riz, firent du pain et se fixèrent au milieu des premiers champs cultivés. Cependant, les guerres, les pluies et les sécheresses amenaient fréquemment d'horribles famines : la découverte de la pomme de terre, rapportée d'Amérique au xvii^e siècle, vint heureusement en prévenir le retour, tandis que les communications plus rapides permirent une meilleure distribution des denrées alimentaires.

Vêtements. — Les premiers vêtements de l'homme furent de grandes feuilles, des écorces d'arbres et des peaux de bêtes; sa première parure, une fleur, un collier de baies ou d'osselets, une ceinture à laquelle il attachait des objets magiques. Puis, ayant trouvé la vannerie, il inventa le filage et le tissage. — Les anciens connurent de bonne heure les fines étoffes de lin, répandues en Égypte et en Phénicie; les tissus de soie, dont la Chine garda longtemps le secret; les vêtements de laine et de fourrures, en usage chez les peuples du Nord; les tissus de coton, que les Arabes introduisirent en Europe au viii^e siècle. — Ce sont encore les mêmes matières que nous employons aujourd'hui; mais le travail à la machine a remplacé partout le rouet et la navette de nos ancêtres.

Chauffage. — Longtemps, les hommes durent entretenir, dans un foyer permanent, les restes d'un incendie allumé par la foudre

(feu sacré des Perses, des vestales). Un immense progrès fut réalisé quand ils eurent réussi à produire du feu à volonté par le frottement rapide de deux morceaux de bois ou par le choc d'une pierre contre un métal; on se servit longtemps du briquet, du silex et de l'amadou : ce n'est que vers 1805 qu'on inventa les allumettes chimiques. — Pour matières combustibles, on employa d'abord le bois, puis le charbon de bois, et enfin la houille, dont on attribue, à tort, la découverte au forgeron liégeois Hullos. — Les foyers furent, à l'origine, des feux ouverts, des *brasiers* établis au milieu ou contre une paroi de l'habitation; les Romains se servirent de réchauds et d'hypocaustes; au moyen âge, on vit apparaître les premiers poêles, et, de nos jours, on chauffe les grands établissements par des calorifères à air chaud ou à eau bouillante (radiateurs).

Éclairage. — Les peuples de l'antiquité connaissaient l'éclairage au moyen de torches ou flambeaux, de chandelles et de lampes à l'huile grasse. L'invention du *quinquet* date de la fin du XVIII^e siècle. — L'*éclairage des côtes*, au moyen de phares, est très ancien, et l'on sait qu'un phare magnifique fut établi par les Ptolémées dans l'île de Pharos, 300 ans avant J.-C. — Quant à l'*éclairage des villes*, il était nul au moyen âge : l'emploi des réverbères date seulement du XVIII^e siècle. — Enfin, l'*éclairage des mines* est devenu moins dangereux (grisou) depuis l'invention de la lampe Davy, en 1816. — Les premières *matières éclairantes* employées furent les résines, le suif, la cire et l'huile végétale. Celle-ci a été remplacée presque partout par l'huile minérale, depuis la découverte des grands gisements de pétrole (*huile de pierre*) aux États-Unis. Dans les villes, le gaz a été substitué au pétrole, et déjà tous ces modes d'éclairage sont détrônés par la lumière électrique.

Armes. — Les premières armes de l'homme furent une pierre ou un bâton, puis des pointes, des haches, des scies, des couteaux en silex, emmanchés dans un bâton fendu, un bois de cerf ou un os creux. — Le progrès le plus marquant fut

ensuite l'invention de l'arc (force élastique d'une branche, d'un arbuste courbé) : pour flèches, on se servit d'os pointus, de fortes épines, de silex barbelés et dentelés. — L'art de fondre les métaux procura ensuite à l'homme des armes beaucoup plus redoutables : haches, pieux, javelots, flèches, piques, lances, coutelas, poignards et épées. Outre ces armes, les anciens employaient encore dans les combats la massue et la fronde et, pour armes défensives, le casque, la cuirasse et le bouclier. Dans les sièges, on battait les portes et les murailles avec des poutres et des béliers, et on lançait les projectiles au moyen de balistes et de catapultes. — L'invention de la poudre vint modifier cet état de choses : on vit apparaître de lourdes bouches à feu, les arquebuses et les mousquets, et de longues pièces d'artillerie nommées mortiers, bombardes et coulevrines. Puis vinrent les armes à feu perfectionnées : fusils, carabines, pistolets et canons. Enfin, notre siècle a vu naître les armes à longue portée, les mitrailleuses et les torpilles, qui constituent, avec les bombes, les grenades et les obus, les tanks et les avions de bombardement, des engins de destruction.

Moyens de communication. — Dans les pays sauvages, il n'existe guère que des sentiers à peine tracés dans les bois, des chemins fangeux ou raboteux. Parmi les peuples anciens, les Assyriens construisirent des routes remarquables; mais les Romains surtout se distinguèrent par les magnifiques chaussées qui sillonnaient leur empire. Pendant le moyen âge, les chemins furent négligés; et, jusqu'au xix^e siècle, la plupart des villages restèrent isolés, faute de routes praticables. Mais, de nos jours, on a établi partout de belles routes pavées ou empierrées, et des chemins vicinaux bien entretenus. Les chemins de fer surtout ont multiplié les relations, et les express ont détrôné, depuis longtemps, les diligences et les malles-postes; l'automobilisme a diminué considérablement les distances.

La première embarcation fut un tronc d'arbre creusé par le feu, porté par le courant et manœuvré au moyen d'une longue perche et, plus tard, de rames. — L'invention des voiles aida

puissamment à la navigation que pratiquèrent surtout les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois et les Romains. Leurs vaisseaux traversaient en tous sens la Méditerranée, mais ils n'osaient s'aventurer au large dans l'océan Atlantique. — L'usage de la boussole permit de le faire : dès lors, les grands voiliers parcoururent les océans et firent le tour du monde. — Enfin, après l'invention des bateaux à vapeur, on put naviguer, par tous les temps, avec une grande vitesse, et aujourd'hui de magnifiques steamers sillonnent toutes les mers du globe.

La navigation aérienne, invention du XIX^e siècle, qui s'est perfectionnée surtout dans ces dernières années, promet un moyen de communication rapide au-dessus des terres et des mers.

*
* *

Résumé général. — Nous pouvons nous faire une idée des progrès matériels réalisés par l'humanité à travers les âges en comparant le bateau de l'inculte à nos grands navires à vapeur; son arc primitif à nos carabines à longue portée; sa misérable hutte aux maisons princières de nos cités; son lourd traîneau à nos trains rapides, et sa torche fumeuse à la lumière électrique. Cette heureuse transformation est le résultat des travaux accumulés des générations passées; elle est l'œuvre des savants et des hommes de génie de toutes les époques, parmi lesquels brillent ces soldats immortels du progrès : GUTENBERG, COLOMB, WATT et STEPHENSON. Leur gloire est plus pure et plus vraie que celle des grands conquérants; grâce à eux, la plupart des fléaux qui ont jadis affligé l'humanité n'existent plus ou sont en voie de disparaître : les famines, la peste, la lèpre et aussi ces deux plaies hideuses de la société : l'esclavage et l'ignorance. — Seule, la guerre vient encore parfois ensanglanter le sol que, dans les temps passés, des millions d'hommes ont fécondé de leurs sueurs. Espérons que la puissante civilisation du XX^e siècle, qui a déjà enfanté tant de merveilles, *donnera enfin, à tous les peuples, ces deux biens inestimables : la paix et la liberté.*

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
INTRODUCTION	3
I. Les temps préhistoriques	»
II. Les temps historiques	6
PREMIÈRE PARTIE. — Histoire ancienne.	
Grandes divisions.	9
Coup d'œil d'ensemble sur le monde ancien	10
CHAPITRE I. — <i>Les Chinois</i>	11
— II. — <i>Les Hindous</i>	12
— III. — <i>Les Égyptiens</i>	14
I. L'Égypte	»
II. Hommes et faits remarquables	15
III. La civilisation égyptienne	16
— IV. — <i>Les Assyriens et les Babyloniens</i>	18
I. Le pays.	»
II. Hommes et faits remarquables	19
III. La civilisation chaldéenne.	»
— V. — <i>Les Juifs</i>	20
— VI. — <i>Les Phéniciens</i>	22
I. La Phénicie et son histoire.	»
II. La civilisation des Phéniciens.	23
— VII. — <i>L'empire des Perses</i>	25
I. Le pays.	»
II. Histoire des Perses	»
III. La civilisation des Perses	26
— VIII. — <i>Les Grecs</i>	27
I. La Grèce	»
II. Histoire de la Grèce.	29
III. La civilisation grecque.	31
— IX. — <i>L'empire macédonien</i>	35
— X. — <i>L'Égypte des Ptolémées</i>	37
— XI. — <i>Les Carthaginois</i>	38
— XII. — <i>Les Romains</i>	39
I. L'Italie	»
II. Histoire romaine	40
III. La civilisation romaine.	46
IV. L'Église chrétienne dans l'empire romain	49

DEUXIÈME PARTIE. — Histoire du moyen âge.

Grandes divisions	51
Coup d'œil d'ensemble sur le moyen âge	52
CHAPITRE I. — <i>Les Gaulois</i>	53
I. La Gaule	»
II. Mœurs et religion des Gaulois	»
III. Histoire des Gaulois	»
— II. — <i>Les Barbares</i>	56
I. Le monde barbare	»
II. Invasions des Barbares	57
— III. — <i>Les Francs</i>	59
I. Le royaume des Francs	»
II. L'empire de Charlemagne	60
III. La civilisation franque	62
— IV. — <i>La féodalité</i>	64
— V. — <i>Le christianisme et l'islamisme</i>	67
I. Le schisme grec	»
II. L'islamisme	68
III. L'empire des Arabes	69
IV. Les croisades	71
— VI. — <i>L'Italie au moyen âge</i>	72
— VII. — <i>Les communes</i>	74
— VIII. — <i>La guerre de Cent ans</i>	76
— IX. — <i>Les empires des Mongols</i>	78
— X. — <i>Les Turcs à Constantinople</i>	79

TROISIÈME PARTIE. — Histoire moderne.

Grandes divisions	81
Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire moderne	82
CHAPITRE I. — <i>Les grandes inventions</i>	83
I. Le papier	»
II. L'imprimerie	84
III. La poudre à canon	85
IV. La boussole	»
— II. — <i>Les grandes découvertes géographiques</i>	86
I. Connaissances géographiques au moyen âge	»
II. Vasco de Gama : la route maritime des Indes	87
III. Christophe Colomb : l'Amérique	89
— III. — <i>Les États bourguignons</i>	92
— IV. — <i>L'empire de Charles-Quint</i>	93
— V. — <i>La Renaissance</i>	96

CHAPITRE VI.	— <i>La Réforme</i>	98
— VII.	— <i>Les guerres de religion</i>	100
— VIII.	— <i>Les provinces-Unies et l'Angleterre</i>	102
— IX.	— <i>Le règne de Louis XIV</i>	103
— X.	— <i>La civilisation au XVII^e siècle.</i>	106
— XI.	— <i>Les États du Nord.</i>	108
	I. La Suède et la Russie	»
	II. La Prusse et l'Autriche	109
	III. La Pologne	110
— XII.	— <i>Les États-Unis d'Amérique</i>	111
	I. Les colonies	»
	II. Les États-Unis d'Amérique	112
— XIII.	— <i>La civilisation au XVIII^e siècle</i>	113

QUATRIÈME PARTIE. — Histoire contemporaine.

Grandes divisions.	115
Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire contemporaine	116
CHAPITRE I.	— <i>La révolution française, la république et l'empire</i>	117
	I. La Révolution française	»
	II. La république française	118
	III. L'empire	120
	IV. La civilisation sous la République et l'Empire	121
— II.	— <i>Événements politiques du XIX^e siècle</i>	123
	I. Période de 1815-1830.	»
	II. Les révolutions de 1830	124
	III. Les révolutions de 1848	126
	IV. Le second empire français.	»
	V. Le royaume d'Italie	128
	VI. L'empire d'Allemagne	129
	VII. Les guerres d'Amérique	130
	VIII. La question d'Orient	131
— III.	— <i>La civilisation au XIX^e siècle</i>	133
— IV.	— <i>Événements politiques du XX^e siècle.</i>	142
	I. Les guerres balkaniques (1912-1913)	»
	II. La grande guerre (1914-1918)	143
— V.	— <i>Tableau récapitulatif des progrès de la civilisation.</i>	146

